

RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN
REPUBLIC OF CAMEROON

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS



THE UNIVERSITY OF YAOUNDÉ I

HIGHER TEACHERS' TRAINING
COLLEGE

DEPARTMENT OF FRENCH

**PRAGMATIQUE LINGUISTIQUE ET
INTERPRÉTATION MULTIPLE DES TEXTES : CAS
DES *CHRONIQUES DE MVOUTESSI 1 ET 2* DE
GUILLAUME OYONO MBIA**

**Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme de Professeur de
l'Enseignement secondaire deuxième grade (Di.P.E.S. II)**

par

Aloys Ibalita AKOUNOU AKOUNOU
Licencié ès Lettres modernes françaises

sous la direction de
Auguste OWONO-KOUMA
Maître de Conférences

Année académique 2014-2015

À

MA MÈRE ÉLISABETH MENDOMO ;

MA TANTE JACQUELINE AVOMO ;

MON AMI ROSSIF-BENSONN NYANGON.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier ici, tous ceux qui ont, de près ou de loin, contribué à la réalisation de ce travail, en particulier :

- M. Auguste OWONO-KOUMA qui, malgré ses multiples occupations et ses problèmes de santé, a guidé nos premiers pas dans la recherche ;
- tous les enseignants du département de français de l'ENS et ceux du département de français de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines de l'université de Yaoundé I pour tous les enseignements reçus d'eux ;
- ma sœur Cécile Clémence Mbozo'o et mon frère Ambroise Bertin Étoua Akounou pour leur soutien financier qui a permis l'acquisition de notre documentation.

RÉSUMÉ

Ce travail porte sur la lecture, particulièrement, sur la lecture comme construction du sens. En associant la pragmatique à cette activité, nous avons voulu insister sur sa rentabilité. À travers ses multiples notions et ses nombreuses théories, la pragmatique est gage de la multiplicité d'interprétations des textes et des énoncés. C'est ce que nous nous sommes donné pour tâche de démontrer tout au long de cette étude en l'associant à la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* de Guillaume Oyono Mbia. Cette intégration a permis de conforter nos appréhensions de départ car, il s'est avéré que ce textes pouvaient, partiellement et/ou globalement être lus, à la fois, comme l'expression des intentions de leur auteur, comme un ensemble d'actes illocutoires, comme un appel au changement lancé par l'auteur à l'endroit de ses lecteurs, ou encore, comme une mise en cause du mariage, etc. La théorie de l'inférence a logiquement attesté que chaque lecteur construit le sens d'un texte en prenant appui sur les indices que celui-ci fournit, sur le contexte et, en se servant de ses acquis antérieurs. Cet aspect de notre travail débouche sur la problématique de la hiérarchisation des sens construits à partir du critère de vérité.

Mots et expressions clés : Pragmatique, pragmatique linguistique, inférence, sens, signification, pertinence, vériconditionnalité, non vériconditionnalité, acte de langage, lecteur.

ABSTRACT

This work focuses on reading, particularly on reading as construction of meaning. By combining pragmatic in this activity, we wanted to emphasize profitability. Through its multiple concepts and many theories, pragmatic is a guarantee of the multiplicity of interpretations of texts, statements. This is what we are given the task to demonstrate throughout this study by associating reading *Chronicles Mvoutessi 1 and 2nd Guillaume Oyono Mbia*. This integration has been successful in our initial apprehension, because it turned out that texts could partially and/or generally be read both as an expression of the intentions of the author, as a set of speech acts, as a call for change initiated by the author to the place of his readers, or as a questioning of marriage, etc. The theory of inference logically certified that each reader constructs the meaning of a text by bearing on the evidence that it provided, on the background and, using his previous achievements. This aspect of our work resulted in the issue of prioritization constructed meaning.

Keywords and phrases: pragmatics, linguistic pragmatics, inference, meaning, significance, relevance, truthconditionality, not truthconditionality, speech act, reader.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

1. Objet de l'étude : interprétation des textes littéraires

Cette étude qui se situe dans le cadre de la pragmatique a pour objet la lecture des textes littéraires. Celle-ci est une préoccupation ancienne des sciences du langage. C'est dans ce cadre que nous situons notre sujet intitulé : Pragmatique linguistique et interprétation multiple des textes : cas des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* de Guillaume Oyono Mbia. Comme le signale cette formulation, nous allons nous intéresser à la lecture des textes à partir de la pragmatique linguistique. Mais nous allons prendre uniquement le texte dit littéraire, et plus spécifiquement les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. Le choix de ce corpus est tributaire au fait qu'il est assez illustratif du phénomène que cherche à démontrer cette étude : la lecture plurielle des textes, c'est-à-dire qu'il propose plusieurs indices, exploitables par la pragmatique, qui peuvent aboutir à la construction de plusieurs sens, de plusieurs interprétations. Si cette justification est valable pour les deux tomes que nous étudions ici, elle n'est cependant pas l'unique pour le tome 2. Celui-ci a été pris parce qu'il constitue la suite de la dernière chronique du tome 1 à savoir : « Les sept fourchettes ». La précision de l'auteur ayant attiré notre attention à la fin du tome 1 : « Vous trouverez la suite de cette histoire dans « Les chroniques de Mvoutessi 2 » sous le titre de « Na Mongô ou le voyage à Ebolowa »¹, nous avons jugé nécessaire de la lire intégralement.

2. Motivations du choix du sujet

L'échec actuel de nombreux élèves aux examens pousse à s'interroger : que se passe-t-il ? Quelles sont les causes dudit échec ? Quelle que soit les réponses apportées à ces questions, pour nous, la lecture y est pour quelque chose. C'est cette idée qui pousse à s'intéresser à elle en tant que plaque tournante dans un système éducatif et même dans la vie de l'homme : tout est lecture. En tant qu'enseignant de français, la lecture nous interpelle à plus d'un titre. Tout d'abord, c'est une discipline scolaire au même titre que l'histoire, la géographie, les mathématiques, etc. Ensuite, elle constitue le principal moyen d'apprentissage et d'acquisition des connaissances des autres disciplines. Dès lors, s'intéresser à la lecture se présente à nous comme une impérieuse nécessité ; plus encore, lorsqu'il est question de la lecture des textes littéraires, qui, le sait-on, est prise, à tort, comme « la bête noire » de plusieurs de nos élèves.

¹ G. Oyono Mbia, *Chroniques de Mvoutessi 1*, 4^e éd., Yaoundé, CLE, coll. « pour tous », 1986, p. 59.

Mise à part cette motivation relevant de l'aspect fonctionnel, nous avons le souci de proposer un outil applicable dans la pratique de la lecture favorisant l'autonomie de lecture, aussi bien des textes dits littéraires que tous les autres. Car, le constat est que, les difficultés en lecture qui entravent l'autonomie des apprenants sont issues, en majorité, des outils (théories, méthodes, pédagogie, évaluations) qu'utilisent les enseignants. C'est ce qui explique cette envie de proposer un outil : la pragmatique linguistique, capable de favoriser, en toute circonstance, l'autonomie de lecture, dont l'interprétation plurielle est le maître mot.

Une troisième raison amène à parler de pragmatique linguistique et de lecture des textes, c'est l'orientation actuelle de la notion de « lire » dans les salles de classe. L'activité de lecture se déploie sous deux aspects : d'une part, le déchiffrage ou décodage (aspect purement linguistique et mécanique), d'autre part, la construction du sens (aspect sémantico-pragmatique). La désolation est cependant grande de constater que, seul, le décodage est privilégié dans nos classes de lecture, au détriment de l'aspect crucial, gage du « savoir lire »² qu'est la construction du sens. Or, on sait avec Charmeux qu'« *apprendre à lire, c'est apprendre à construire des sens possibles parmi d'autres et apprendre à confronter sa (ou ses) construction(s) avec celles des autres lecteurs.* »³ À partir de cette acception, nous considérons la lecture dans cette étude comme le déchiffrage des lettres et des sons d'un énoncé dont le but principal est la construction du sens de celui-ci (énoncé), c'est-à-dire son interprétation.

3. Intérêts de l'étude

Compte tenu des motivations qui sous-tendent ce travail, des enjeux de l'enseignement de la lecture et, surtout, du développement de l'autonomie pour la lecture des textes littéraires, nous reconnaissons à cette étude un triple intérêt. D'abord, un intérêt pédagogique et didactique dans la mesure où elle vise à proposer aux enseignants de la lecture un outil dont l'enjeu principal est l'autonomie de l'apprenant, en lecture de manière générale, et plus spécifiquement, pour la lecture des textes littéraires.

Ensuite, ce travail revêt un intérêt culturel au sens où il promeut une pratique autonome de la lecture. Et l'on sait que la lecture est le moyen par excellence par lequel l'Homme acquiert des connaissances et surtout, la culture générale dont il a besoin pour son

² Nous empruntons ce terme à Éveline Charmeux, qui a écrit un ouvrage intitulé *Savoir lire au collège. Contre l'échec scolaire, poursuivre... et rattraper les premiers apprentissages* à Paris aux éditions CEDIC en 1985.

³ É. Charmeux, *Savoir lire au collège*, Paris, CEDIC, 1985, p. 45.

épanouissement. Renforcer et développer l'autonomie des élèves pour la lecture des textes littéraires, c'est leur donner un moyen fiable d'acquisition de la culture et consolider la confiance qu'ils ont en eux-mêmes quant à leur culture générale et leur capacité d'interprétation.

Cette étude présente enfin un intérêt linguistique certain pour ce qui est, par exemple, du cas de l'enseignement-apprentissage de la langue française. En fait, il est établi que le meilleur moyen d'apprendre une langue, c'est l'immersion totale de l'apprenant dans celle-ci. Or, cette immersion n'est possible que de deux manières : soit en vivant dans un milieu où l'on ne parle que cette langue ; soit en lisant les grands auteurs ayant écrit en cette langue (cas par exemple des textes littéraires). Favoriser l'autonomie de lecture des textes littéraires revient automatiquement à familiariser l'apprenant avec lesdits auteurs, et du coup, à le mettre en contact permanent avec la langue standard.

4. Revue de la littérature

Nous avons axé notre revue de la littérature sur trois principaux aspects dont l'intégration de la pragmatique à l'étude des textes littéraires, la pragmatique et la construction du sens des énoncés (et des textes) et les études sur les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* (notre corpus).

4.1.L'intégration de la pragmatique à l'étude des textes littéraires

La problématique de l'étude des textes littéraires a tôt fait de se constituer en une préoccupation importante pour la pragmatique et les pragmaticiens. Cela remonte, bien entendu, à la naissance de celle-ci (la pragmatique). En effet, l'association de la pragmatique à l'étude du texte littéraire est bien présente dans l'esprit d'Austin quand il élabore sa théorie des actes de langage. Cependant, il n'y accorde aucun développement. Ceci dû au fait qu'Austin considère les actes de langage que constituent le mensonge et la fiction (littérature) comme des actes « parasites ». La réalité est que, pour lui, ces deux actes sont du domaine du « *discours non sérieux* »⁴, c'est-à-dire qu'ils ne respectent pas les conditions de sincérité de l'énonciateur. À partir de cette considération, Austin va repousser du revers de la main toute autre réflexion liée au texte dit « de fiction ».

⁴A. Reboul et J. Moeschler, *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*, Paris, Seuil, coll. « Points ». 1998. Cette citation est tirée du chapitre 1 dudit ouvrage « La naissance de la pragmatique », mis en ligne, P. 9.

Searle, continuateur d'Austin quant à lui consacre un article à la fiction. Dans cet article, il discute du mensonge. Il considère le mensonge et la fiction comme des affirmations ou des assertions⁵, mais des affirmations non authentiques dans la mesure où elles violent la condition de sincérité⁶. Searle établit, ce qui le distingue de son prédécesseur à ce sujet, une distinction entre le mensonge et la fiction. Pour lui, si le locuteur d'une phrase mensongère a l'intention de tromper son interlocuteur, c'est-à-dire l'intention de lui faire croire qu'il croit (le locuteur) à la vérité de ce qu'il énonce, de ce qu'il affirme, celui d'une phrase de fiction n'a pas du tout l'intention de tromper son interlocuteur : il ne manifeste, a priori, pas l'intention de lui faire croire qu'il croit lui-même (locuteur) à la vérité de ce qu'il affirme⁷. Searle continue en soulignant toutefois que les œuvres littéraires renferment à la fois des affirmations authentiques et des affirmations non authentiques.

Après ces travaux des pionniers, le débat va continuer. Cependant, ce qui intéresse ce travail, c'est moins la continuation du débat « fiction - acte de langage » que la nouvelle orientation que prendra l'association de la pragmatique à l'étude des textes littéraires. En effet, le plus important à partir de ce moment sera de répondre à quelques questions : comment appliquer la pragmatique à la lecture des textes littéraires ? Qu'apporte la pragmatique à la lecture des textes littéraires ?

Pour montrer combien ces questions importent, on peut se référer aux travaux de Jean-Michel Adam dont les titres restent aussi illustrateurs à partir de 1983. On peut noter : 1983 « Linguistique et poétique : analyse pragmatique d'un graffiti et d'un poème »⁸; 1989 « Eléments de pragmatique textuelle »⁹; 1989 « Pour une pragmatique linguistique et textuelle »¹⁰; 1988 : « Approche pragmatique et textuelle d'un poème de Queneau »¹¹; 1988 :

⁵ Affirmations et assertions en tant que actes de langage, c'est-à-dire « acte d'affirmer et acte d'affirmer ».

⁶ Cette condition stipule que l'on ne doit affirmer que ce que l'on croit être vrai ; l'on ne doit affirmer que ce que l'on peut prouver. Ce qui est loin d'être le cas dans les œuvres littéraires.

⁷ A. Reboul et J. Moeschler, *op. cit.*

⁸ J.-M. Adam, « Linguistique et poétique : analyse pragmatique d'un graffiti et d'un poème », in *Pratiques* 39, Metz, 1983, pp. 55-6

⁹ J.-M. Adam, « Eléments de pragmatique textuelle », in *TLE* 6, Presses Universitaires de Vincennes, Université de Paris VIII, 1989 pp. 113-137.

¹⁰ J.-M. Adam, « Pour une pragmatique linguistique et textuelle », in *L'interprétation des textes*, C. Reichler éd, Paris, Minuit, 1989, pp.183-222.

¹¹ Le 22 mars 1988 au symposium international de la CILA : « Approche pragmatique et textuelle d'un poème de Queneau ».

«Éléments de pragmatique textuelle »¹² ; et la liste est longue, comme celle des autres auteurs et d'autres travaux s'intéressant à l'intégration de la pragmatique à l'étude des textes.

Parmi ces auteurs et ces travaux, on peut citer Dominique Maingueneau et ses nombreux travaux sur les textes littéraires, spécifiquement, sa *Pragmatique pour le discours littéraire* publiée en 1990, reprise, avec quelques ouvrages précédents du même auteur par le même auteur en 2010 pour faire le *Manuel de linguistique pour le texte littéraire*¹³. Dans ces travaux, Maingueneau propose des éléments généraux et des outils génériques pour une lecture pragmatique pertinente des textes littéraires.

Une autre proposition est faite par Jean-Michel Gouvard en 1998 sous un titre très évocateur : *LA PRAGMATIQUE. Outils pour l'analyse littéraire*. En empruntant des exemples à la littérature (au texte littéraire), l'auteur montre la richesse de l'approche pragmatique des textes littéraires par l'application de certains concepts pragmatiques (outils) comme la relation entre la première et la deuxième personne, la connaissance du monde (connaissance encyclopédique), l'espace et le temps.

Alain Rabatel entre également dans cette liste. En 2005, dans un article publié dans *Cahier de narratologie*, douzième numéro, il propose une pragmatique énonciative des textes littéraires. Même si cet aspect a déjà fait l'objet de nombreuses réflexions, ce qui intéresse chez lui, c'est le fait qu'il associe la pragmatique à l'étude des textes littéraires en se limitant à l'énonciation. Voici comment il entend cette approche et comment il voit son importance dans l'analyse des textes littéraires :

*L'analyse pragmatique des textes littéraires, basée sur l'approche énonciative/référentielle des différents points de vue, permet au lecteur de pénétrer au plus près des enjeux dramatiques, des conflits éthiques et des beautés esthétiques de l'œuvre. Les mécanismes inférentiels interprétatifs installent le lecteur au cœur des personnages et du drame, et aussi au cœur de la machine narrative, en sorte que le lecteur est à la fois dedans et dehors, avec tous les personnages, comme avec le narrateur, dont le lecteur est capable de reconstruire les perspectives et les valeurs.*¹⁴

Cette liste des travaux portant sur la pragmatique et le texte littéraire est loin d'être exhaustive. Cependant, l'on s'en tiendra à ces quelques réflexions citées. Il paraît toutefois

¹² Le 4 juin 1988 : Colloque, Nouveaux modèles conceptuels, Université de Paris VIII (France) : « Éléments de pragmatique textuelle ».

¹³ D. Maingueneau, *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*. Paris, Armand Colin, 2010.

¹⁴ A. Rabatel, « La construction inférentielle des valeurs », in *Cahiers de Narratologie*[En ligne], 12 | 2005, mis en ligne le 20 avril 2005, consulté le 05 avril 2015. URL : <http://narratologie.revues.org/29> ; DOI : 10.4000/narratologie.29, p. 17.

important de souligner qu'à l'heure actuelle des connaissances, l'on n'est pas encore arrivé à proposer une méthodologie, une démarche ou alors une théorie pragmatique de la littérature solidement élaborée. Toutes les applications de la pragmatique à la lecture des textes littéraires qui ont été faites jusque-là ne résultent que de l'introduction de certains concepts de la pragmatique à la lecture des textes littéraires. C'est ce qu'a, par exemple, fait Dominique Maingueneau dans ses différentes tentatives dont celle de 1990 : *Pragmatique pour le discours littéraire*. Il le souligne d'ailleurs dans son avant-propos : « *Ce livre ne sera donc pas un manuel de théorie littéraire ; il vise seulement à introduire dans le champ de la littérature quelques notions de pragmatique qui nous semblent devoir y être fécondes.* »¹⁵ Sarfati, de son côté, appelle à éviter la confusion entre ces différentes introductions des concepts de la pragmatique à l'étude des textes littéraires et une théorie pragmatique de la littérature :

*Cependant, en l'absence d'une théorie pragmatique du texte solidement articulée, et d'une caractérisation nette de son objet, des méthodes et des fins de la discipline, il faut se garder de confondre les quelques tentatives d'application de la pragmatique à la littérature avec la fondation d'une véritable pragmatique littéraire.*¹⁶

C'est cette logique que nous allons suivre cette étude, c'est-à-dire que dans ce travail, nous ne prétendons pas appliquer une approche pragmatique des textes littéraires solidement formulée. Nous nous limitons à l'intégration des concepts pragmatiques à la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* dans l'optique de montrer leur fécondité dans la construction du sens.

4.2. Pragmatique et construction du sens (compréhension) des énoncés

Le problème de l'interprétation des énoncés s'était déjà posé en linguistique bien avant la naissance de la pragmatique. L'appréhension du signe par Morris en trois composantes : syntaxe, sémantique¹⁷ et pragmatique, peut ainsi démontrer combien cette question était importante à cette époque. Cependant, l'on avait toujours reproché à la linguistique de faire non l'étude des énoncés, mais l'étude des mots isolés et hors contexte. C'est ce que la pragmatique morrissienne va d'abord corriger en s'intéressant aux éléments indexicaux dont elle cherche dès lors à donner non pas une signification intrinsèque, mais une signification

¹⁵ D. Maingueneau, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, 1990, p. VII.

¹⁶ G.-Élia S., *Précis de pragmatique*, Paris, Nathan, 2002, p. 76.

¹⁷ La sémantique selon Charles Morris s'occuperait de la relation qu'entretient le signe avec ce qu'il représente, donc, de son aspect sémantique. Sémantique envisagée ici comme l'étude du sens.

contextuelle, relative à l'usage ou à « l'occurrence ». Et, de là, l'on aboutit très rapidement à une deuxième amélioration de l'étude du sens en linguistiques. Ce sens passe dès lors

*du niveau du mot à celui de la phrase, ou plutôt de l'énoncé, c'est-à-dire d'une occurrence particulière d'une phrase donnée, cette occurrence particulière pouvant correspondre à un sens qui lui était spécifique et qui ne se réduisait pas à la signification de la phrase.*¹⁸

Cette amélioration constitue un tournant majeur en ce qui concerne l'interprétation des énoncés. Car non seulement on part du mot à la phrase, mais aussi et surtout, on passe de l'étude de la « signification »¹⁹ à l'étude du « sens »²⁰.

En 1957, Paul Grice va compléter cette approche du sens à sa manière. Ainsi, « à la question de savoir comment le destinataire s'y prend pour interpréter l'énoncé du locuteur »²¹, Grice peut répondre aisément : en adhérant au principe (général) de coopération et en respectant les maximes conversationnelles. À partir de ses développements qui président à la conceptualisation de l'implicite, Grice va démontrer que le plus souvent, le sens à construire ne relève pas de la signification naturelle, comme la fumée signifierait naturellement qu'il y a du feu ou la coulée de laves, qu'il y a une éruption volcanique, mais de la signification non naturelle ou conventionnelle. Il introduit de cette façon la notion d'intention de communication déjà présente dans les actes illocutoires d'Austin. Il estime à ce niveau que pour comprendre un énoncé, il faut d'abord identifier l'intention que le locuteur dudit énoncé y a « intentionnellement » glissée et qu'il veut aussi « intentionnellement » faire découvrir à son destinataire. Car à son sens, « *signifier quelque chose à quelqu'un consiste à instaurer une relation intentionnelle* »²².

Comme l'a fait Grice, Oswald Ducrot dans le cadre de la pragmatique intégrée, entre 1972 et 1982, montre l'importance des lois du discours et de la détermination des actes de langage dans les énoncés²³ pour la construction du sens. Il se trouve obligé d'attacher une

¹⁸ A. Reboul, « La pragmatique à la conquête de nouveaux domaines : la référence », in *L'information grammaticale* 66, 1995. Cette citation est extraite de la version numérique mise en ligne dans le site du CNRS, P. 2.

¹⁹ La signification est « *Le sens dénoté, le sens premier d'un terme (unité lexicale) tel qu'énoncé/défini dans/par le (s) dictionnaire (s).* », Jean Dubois et alii, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973.

²⁰ « *Le sens d'un mot renvoie à la situation, au contexte, à la référence, au sujet, au système de la langue.* », écrivent Christian Baylon et Paul Fabre dans *Initiation à la linguistique*, P. 125.

²¹ J. Moeschler et A. Auchlin, *Introduction à la linguistique contemporaine*, 3^e édition, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 2009, p. 169.

²² M.-A. Paveau et G.-É. Sarfati, *Les grandes théories de la linguistique. De la grammaire comparée à la pragmatique*, Paris, Armand Colin 2003, coll. « U », p. 216.

²³ Cette détermination des actes de langage déjà présente chez Austin représente l'intention de communication de Grice.

pragmatique à la phrase, pragmatique qu'il qualifie de « virtuelle » et qui, grâce « *aux lois du discours se réalise et se diversifie selon la situation d'énonciation* »²⁴. Il est cependant, plus clair que Grice. En effet, Ducrot propose une description sémantique plus efficace avec une « machine du sens »²⁵ à deux composants dont l'activité s'avère complémentaire pour la détermination du sens. Ducrot explique comme suit la description sémantique : « *Nous considér[ons] la description sémantique d'une langue comme une machine susceptible de faire correspondre à chaque énonciation (c'est-à-dire à tout emploi d'un énoncé dans une situation) le sens que les sujets parlants, en fait lui attribuent.* » Puis, il décrit ainsi ce processus : « *Un premier composant que nous appel[ons] « linguistique », [...] fait correspondre à l'énoncé une signification. Puis, un second composant, dit rhétorique [...], calcule, à partir de la signification et d'une description de la situation, le sens de l'énonciation [...] »*²⁶

Il faut souligner à ce niveau qu'à partir de Grice, un processus sous-tend, explicitement ou implicitement, toute construction du sens qui ne se limite pas à la prise en compte unique de la langue : c'est le processus inférentiel que nous considérons dans cette étude comme l'ensemble des opérations (mentales) permettant au récepteur d'un énoncé de combler les lacunes, les vides que comporte cet énoncé afin d'en donner une interprétation contextuelle complète.

L'orientation donnée à l'interprétation des énoncés par Grice continuera à produire de bons fruits, mieux à s'améliorer progressivement. Jacques Moeschler et Anne Reboul pensent d'ailleurs qu'il était déjà lui-même dans la bonne voie dans la mesure où son système ne reposait pas sur une vision exclusivement codique de la langue et où il utilisait, même de façon peu explicite, des processus inférentiels dans la dérivation des implicatures²⁷.

En prenant appui sur ces travaux, Dan Sperber et Deirdre Wilson vont proposer, en 1986, une théorie encore plus claire et plus explicative que celle de Grice et de Ducrot. En se situant dans une perspective cognitiviste du langage, ils rejettent le postulat de la théorie des actes de parole, c'est-à-dire « l'illusion performative ». Ils revisitent les travaux de Grice dans l'optique de proposer une théorie de l'interprétation des énoncés.

²⁴ O. Ducrot, *Le dire et le dit*, Paris, Les Éditions de minuit, coll. « Propositions », 1984, p. 112.

²⁵ Machine ou machinerie du sens. Ducrot emploie les deux expressions.

²⁶ *Idem*, p. 60

²⁷ A. Reboul, et Jacques Moeschler, *op. cit.*, p.1.

Pour Sperber et Wilson, l'identification de l'intention de communication du locuteur n'est pas nécessaire dans l'interprétation d'un énoncé. Ce qui constitue une rupture avec un aspect des précédents travaux qui voulait que l'interprétation d'un énoncé passe par l'identification de l'intention de son auteur. Ce qui explique leur point de vue, c'est que pour eux, « *la fonction du langage est d'abord et avant toute chose de représenter de l'information et de permettre, par la communication entre autres, aux individus d'augmenter leur stock de connaissances* »²⁸, et non de changer le monde. Sur cette base, ils proposent une théorie dite de l'inférence qui complète le modèle codique issu du structuralisme. Celle-ci, comme la machine du sens de Ducrot fonctionne en deux mouvements : un premier permet l'interprétation linguistique ou codique de l'énoncé. Cette interprétation qui se fait par un système périphérique spécialisé dans le traitement de l'information linguistique est renvoyée dans le système central, système qui a la capacité de traiter et de mettre ensemble les informations issues de différents systèmes périphériques.

Sperber et Wilson associent ainsi deux modèles : un modèle codique pour l'analyse ou la compréhension linguistique de l'énoncé ; et un modèle inférentiel pour l'interprétation pragmatique. Ils justifient cette association par le fait que « *la compréhension implique plus que le décodage du message linguistique [...] Il y a un gouffre entre la représentation sémantique des phrases et les pensées réellement communiquées par les énoncés. Ce gouffre n'est pas comblé par plus de décodage, mais par l'inférence* »²⁹. Ils délimitent également le domaine d'application de chacun de ces modèles : « *l'étude de la représentation sémantique des phrases revient à la grammaire ; l'étude de l'interprétation des énoncés appartient à ce qui est aujourd'hui connu sous le nom de pragmatique.* »³⁰ Si pour Reboul et Moeschler « *une théorie de l'interprétation des énoncés doit donc être mixte, arriver à marier les processus codiques et les processus inférentiels* »³¹, Sperber et Wilson « *s'inscrivent directement dans ce souci et considèrent que l'interprétation des énoncés correspond à deux types de processus différents, les premiers codiques et linguistiques, les seconds inférentiels et pragmatiques.* »³²

Catherine Kerbrat-Orecchioni s'est aussi penchée sur la question de la construction du sens des énoncés dans le cadre de la communication humaine. On peut, à ce propos citer ses travaux dans *L'Implicite* et dans *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Dans ce

²⁸ *Idem*, p. 7.

²⁹ M.-A. Paveau et G.-É. Sarfati, *op. cit.*, « citant Sperber et Wilson », p. 226.

³⁰ *Ibidem*.

³¹ A. Reboul, et J. Moeschler, *op. cit.*, p. 2.

³² *Ibidem*.

dernier ouvrage, elle réintroduit explicitement les instances énonciatrices dans la production et l'interprétation des énoncés : aussi bien du discours ordinaire que du discours littéraire. En soulignant l'omniprésence de l'émetteur dans son discours, elle montre ce qui permet l'encodage et le décodage des énoncés. Elle revisite Grice avec qui elle affirme son accord sur l'existence d'une intention de communication qu'il faut identifier pour comprendre un énoncé. Elle critique également le schéma (linéaire) de la communication de Jakobson qu'elle qualifie de « *tête à tête idéal* »³³. Dans le chapitre trois intitulé « Évaluation de l'approche descriptive », Orecchioni s'attarde sur la construction du sens. Elle présente à cet effet les éléments qui entrent en jeu, dans une perspective pragmatique, pour « *la détermination du sens global d'un énoncé* »³⁴. Parmi ces éléments, l'on distingue : la totalité du matériel verbal et paraverbal constitutifs de la séquence énonciative ; certains éléments pertinents de la situation de communication (contexte extraverbal) ; les compétences linguistiques et paralinguistiques de l'émetteur et du (des) récepteur(s) ; un certain nombre de principes³⁵.

Après avoir proposé un autre schéma de la communication à la place de celui de Jakobson elle finit par attirer l'attention sur la complexité de la tâche qu'est la détermination du sens :

Dans la détermination du sens d'un énoncé, entrent en jeu deux types de signifiants eux-mêmes fort complexes – verbaux et extra-verbaux -, et trois types de compétences imbriquées entre elles – linguistiques, « rhétorique » et culturelle -, le sens global résultant de l'application de ces compétences à ces signifiants. On prend alors la mesure de l'effroyable complexité des mécanismes interprétatifs³⁶ [...] »³⁷

Ce qui lui permet de souligner le rôle du récepteur dans le processus d'interprétation des énoncés :

le rôle du récepteur ne se réduit donc pas à celui d'un simple réceptacle de valeurs qui se livreraient d'elles-mêmes : décoder un énoncé, c'est se livrer à un calcul interprétatif plus ou moins complexe et réussi [...], et qui consiste entre autres choses à supputer les mobiles que le locuteur peut avoir de produire un tel énoncé.³⁸

Cette rétrospection permet de souligner la complexité que revêt l'interprétation des énoncés et l'importance qui lui est accordée depuis longtemps. Malgré une diversité avérée d'opinions et d'approches, il faut cependant relever le rôle déterminant que toutes ces théories

³³ C. Kerbrat-Orecchioni, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, 4^e Éd., Paris, Armand Colin, coll. « U », 2009, p. 10.

³⁴ *Idem*, p. 226.

³⁵ Allusion est faite ici aux lois du discours.

³⁶ Surligné par nous.

³⁷ C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 237.

³⁸ *Idem*, p. 237-238.

accordent, implicitement ou explicitement, au processus inférentiel, ce qui justifie le choix de la théorie de l'inférence comme cadre théorique de ce travail.

4.3. Etudes sur les *Chroniques de Mvoutessi*

Notre corpus aussi a déjà fait l'objet de réflexions. En effet, le *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française* publié en 1983 sous la direction d'Ambroise Kom lui consacre un article important. Ledit article rédigé par Joseph-Modeste Tala propose une lecture des *Chroniques*. Bien que fait plus ou moins comme un compte rendu de lecture, ce travail permet de lire ces textes comme une « *peinture clinique de la société de [leur] temps* »³⁹. Joseph-Modeste Tala estime que l'on devrait lire le sermon de Yohannes Nkatefoé comme prélude du « *triomphe des valeurs importées, [...] sur les valeurs traditionnelles.* »⁴⁰ Bref, sa lecture fait des *Chroniques* des œuvres entièrement engagées se préoccupant réellement des problèmes du contexte socioculturel et socio-historique qui ont présidé à leur création. Cependant, l'auteur ne précise pas la démarche utilisée pour aboutir à ces conclusions. C'est pour cette raison que dans notre travail, comme nous l'avons déjà dit plus haut, nous utiliserons la pragmatique. C'est à partir de celles-ci que nous justifierons nos interprétations sur la base des indices précis.

La revue de la littérature qui précède fait état des travaux élaborés sur des aspects essentiels de notre sujet dont la pragmatique et son association avec la lecture du texte littéraire, la construction du sens des énoncés et les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* qui constituent notre corpus. En ce qui concerne les deux premiers aspects, nous y sommes revenus parce que ce travail porte sur le texte littéraire en tant qu'énoncé (macro-énoncé), renfermant des énoncés (micro-énoncés), dont nous nous donnons la charge de proposer des interprétations, donc, de construire le (les) sens. Tout ceci sous-tendu par l'idée que ces interprétations seront multiples et diverses avec la pragmatique.

5. Problème et hypothèse générale

Les travaux sus-évoqués montrent bien que l'application de la pragmatique à la lecture des textes littéraires ne date pas d'aujourd'hui, c'est-à-dire que nous ne sommes pas les premiers à la faire, et, certainement pas les derniers. On constate simplement que ces travaux,

³⁹ J.-M. Tala, « *Chroniques* de Guillaume Oyono M'bia », in Ambroise Kom (sous la dir. de), *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française*, Sherbrooke/Paris, Éditions Naaman et A.C.C.T., p. 120.

⁴⁰ *Ibidem*.

le plus souvent, ont porté sur des corpus multiples, et autres que les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. En outre, même si ces travaux ont parfois abouti à une interprétation multiple des textes étudiés, leur principal objectif a toujours été de montrer qu'une approche de textes à partir de la pragmatique linguistique est possible, et peut être rentable. Cette étude a donc la particularité d'insister sur la multiplicité des interprétations que garantit la pragmatique appliquée à la lecture d'un corpus homogène n'ayant pas encore fait l'objet d'une lecture pragmatique. Ce qui aboutit à l'interrogation principale de ce travail : qu'apporte la pragmatique linguistique à la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* de Guillaume Oyono Mbia ? L'idée qui sous-tend cette étude et qui constitue la réponse provisoire à cette question est que, avec la pragmatique linguistique, l'on peut aboutir à une interprétation plurielle en lisant les *Chroniques de Mvoutessi* de Guillaume Oyono Mbia.

6. Problématique et hypothèses secondaires

Pour mieux comprendre cette réponse précédemment apportée à la question principale et toujours dans le souci de répondre à celle-ci, nous nous sommes posé d'autres questions : quelles sont les interprétations auxquelles on aboutit avec l'application de la pragmatique à la lecture des *Chronique de Mvoutessi 1 et 2* ? Y aurait-il, parmi ces interprétations, celles qui seraient vraies, et par conséquent, supérieures à d'autres ? Pourquoi ? Pour répondre à ces différentes questions nous nous sommes dit que l'on peut comprendre les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* comme étant, d'une part, le rappel d'une époque oubliée et une invitation au divertissement, intentions exprimées explicitement par l'auteur, et d'autre part, comme un appel au changement lancé à l'endroit des lecteurs. Ces interprétations ne constituent cependant qu'une infime partie de celles que l'on peut faire des *Chroniques de Mvoutessi*, étant donné que celles-ci peuvent être à la fois globales et partielles. La réponse que nous apportons à la deuxième question est qu'il n'y a pas, parmi les différentes interprétations que nous proposons et parmi toutes celles qui peuvent être proposées, celles qui seraient plus à considérer ou plus vraies que d'autres. Cette affirmation tire sa raison d'être du fait qu'en pragmatique, le sens relève, non de la vériconditionnalité, mais de la non vériconditionnalité.

7. Cadre théorique et méthodologie

7.1. Cadre théorique

Nous avons déjà précisé plus haut que ce travail relève du domaine de la pragmatique linguistique. Dans ce domaine, nous avons choisi la théorie de la pertinence. Celle-ci, (théorie de la pertinence) revêtant en son sein deux principaux volets, dont un volet inférentiel et un volet cognitif, nous nous servons principalement du premier volet : la théorie de l'inférence. Mais avant de voir en quoi consiste cette théorie, une précision terminologique s'impose à nous.

7.1.1. Pragmatique : précision terminologique

Le terme pragmatique que nous utilisons dans ce travail pose énormément de problèmes quant à sa définition. Ainsi est-elle entendue par Georges-Élia Sarfati comme un « *ensemble disciplinaire qui, par médiations successives, concerne les théories du langage.* »⁴¹ Cette définition paraît un peu complexe à comprendre : on ne voit pas clairement à quoi renvoient les expressions « ensemble disciplinaire » et « médiations successives ». Ce qui reste facilement accessible dans cette définition, c'est le segment « concerne les théories du langage » qui laisse entrevoir l'association de la pragmatique à la communication par le biais du « langage ». Kerbrat-Orecchioni la définit sur deux aspects. À ceux-ci, elle donne respectivement les dénominations de pragmatique énonciative et de pragmatique illocutoire. Pour le premier aspect, la pragmatique est d'abord, « *dans la lignée de Charles Morris et d'un certain nombre de logiciens, l'étude des relations existant entre les signes et leurs utilisateurs.* »⁴² Et, pour le second, la pragmatique, « *c'est aussi, dans la lignée cette fois des philosophes d'oxford, l'étude des actes de langage.* »⁴³ Ces deux définitions d'Orecchioni, bien que différentes, mettent l'accent sur un aspect important de la pragmatique : l'action. En effet, du grec « *pragma* », la pragmatique a été conçue, d'après Maingueneau, « *comme cette discipline annexe qui s'intéresserait à ce que les usagers font avec les énoncés.* »⁴⁴

⁴¹ G.-É. Sarfati, *op. cit.*, p. 7.

⁴² C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 205.

⁴³ *Ibidem.*

⁴⁴ D. Maingueneau, *op. cit.* p. 4.

Jacques Moeschler et Antoine Auchlin dans *Introduction à la linguistique contemporaine* prennent la pragmatique sous sa conception gricéenne pour la définir comme l'« *Étude des aspects non-vériconditionnels de la phrase énoncée.* »⁴⁵

Même si les définitions proposées par Orecchioni ne le disent pas explicitement, il faut noter ici que les relations existant entre les signes et leurs utilisateurs se situent dans des contextes, les actes de langage aussi sont étudiés par rapport à leur contexte d'énonciation. Les définitions de Maingueneau et de Moeschler et Auchlin insistent aussi sur le contexte avec le substantif « énoncés » et l'adjectif qualificatif « énoncée » dans la mesure où le terme « énoncé » désigne simplement « *la réalisation effective d'une phrase dans le discours* »⁴⁶, c'est-à-dire son utilisation dans un contexte précis. C'est donc, compte tenu de ce contexte que la définition synthétique de la pragmatique comme l'« *étude du langage en contexte* »⁴⁷ nous semble la plus pertinente, étant entendu que nous avons déjà souligné la relation qui existe entre langage et communication. La pragmatique dans cette étude sera ainsi considérée comme l'étude contextuelle des faits de langage en vue de leur interprétation.

Cette précision faite, signalons que, même si l'on utilise de façon interchangeable dans ce travail, le terme pragmatique et l'expression pragmatique linguistique, il existe une différence entre les deux. D'après ce que nous indique Sarfati dans son *Précis de Pragmatique*, le terme pragmatique (synonyme de pragmatique du langage) est utilisé pour référer à la communication de manière générale, c'est-à-dire, à l'utilisation contextuelle de tous les codes (linguistiques, non linguistiques, paralinguistiques) pour communiquer. La pragmatique linguistique renvoie quant à elle à la communication verbale, c'est-à-dire à l'utilisation (unique) du code linguistique. Cette dernière (pragmatique linguistique) est ainsi appelée parce qu'elle repose sur l'interprétation des indices issus du seul code linguistique. L'on utilise cependant l'une à la place de l'autre parce que ces indices du code linguistique ne servent que de véritables prétextes à l'interprétation, la majorité des informations utilisées dans cette activité provenant de plusieurs autres codes. Car avec Ducrot, on sait que l'interprétation isolée du composant linguistique n'aboutit qu'à la signification, inhérente à la langue et non contextuelle (donc, non pragmatique) ; seul, l'intégration d'autres informations, relatives au contexte, donne un sens à une production verbale (domaine de la pragmatique : interprétation contextuelle).

⁴⁵ J. Moeschler et A. Auchlin, *Introduction à la linguistique contemporaine*, 3^e édition, Paris, Amand Colin, coll. « Cursus », 2009, p. 209.

⁴⁶ *Idem*, p. 206.

⁴⁷ D. Maingueneau, *op. cit.*, p. 3.

7.1.2. La théorie de la pertinence

La théorie de la pertinence voit le jour dans les années 1980 avec Dan Sperber et Deirdre Wilson. Elle est exposée dans leur ouvrage principal intitulé *Relevance. Communication and Cognition* publié à Oxford en 1986 par Basil Blackwell. Cet ouvrage est traduit en français en 1989 aux éditions de Minuit à Paris.

La compréhension de la théorie de la pertinence passe par la définition au préalable de la notion de pertinence, suggèrent Moeschler et Auchlin, comme un principe qui s'appréhende en termes d'effets (contextuels) et d'efforts (cognitifs)⁴⁸. Cela veut dire que la pertinence d'un énoncé se définit par l'effet que l'énoncé produit sur son récepteur et par l'effort que ce dernier fournit pour l'interpréter. Ainsi l'explique clairement Jacques Moeschler dans son article « Pragmatique: état de l'art et perspectives » :

La pertinence est une notion cognitive et communicative. Une information est pertinente du point de vue cognitif si elle a des effets sur l'organisme qui la traite; une information est pertinente du point de vue communicatif si les effets qu'elle produit compensent les efforts de traitement. En d'autres termes, une information est pertinente relativement aux effets cognitifs qu'elle produit et aux efforts cognitifs que son traitement mobilise [...] Le principe de pertinence stipule en effet que tout acte de communication ostensive-inférentielle⁴⁹ [...] communique la présomption de sa propre pertinence optimale.⁵⁰

En recevant un énoncé et voulant coopérer à la communication humaine et sociale, le récepteur suppose que celui qui l'a produit l'a fait parce qu'il y a introduit des informations pertinentes, des informations utiles pour lui. Automatiquement, il se met à la recherche de ces informations parce qu'il a des attentes vis à vis de l'acte de langage reçu. Ces informations recherchées ne s'obtiennent pas par un traitement linguistique linéaire et isolé de l'énoncé reçu, mais par un processus inconscient d'interprétation appelé processus inférentiel.

7.1.2.1. La théorie de l'inférence

La complexité du processus inférentiel se comprend facilement à partir du cadre général dans lequel la théorie de la pertinence s'est développée. La théorie de la pertinence vient en apposition à la théorie standard de la grammaire générative développée par Noam Chomsky. En se basant sur la notion de compétence linguistique et en postulant

⁴⁸ J. Moeschler et A. Auchlin, *op. cit.*, p.180.

⁴⁹ C'est-à-dire tout acte qui indique qu'il est un acte de communication et qui requiert un processus inférentiel pour son interprétation.

⁵⁰ J. Moeschler, « Pragmatique: état de l'art et perspectives », pp. 20-21.

l'indépendance de la syntaxe, la grammaire générative stipule que le sujet parlant peut produire l'ensemble infini des phrases conformes à la grammaire de sa langue et par conséquent les comprendre, trouver leurs sens⁵¹. Pour Sperber et Wilson, cette représentation sémantique de la grammaire générative est indépendante du contexte d'énonciation et ne peut, pour ce, pas être pertinente dans la plupart des contextes. Ils la conserveront donc pour qu'elle serve de base à l'interprétation pragmatique, c'est-à-dire à l'interprétation complète des phrases énoncées en contexte.

Pour proposer une interprétation pragmatique complète des énoncés, Sperber et Wilson s'inspirent également de la théorie de la modularité de l'esprit ou théorie des facultés de Jerry Fodor. Cette théorie envisage la division de l'esprit humain en modules : d'une part en modules périphériques, et d'autre, en modules centraux. Les modules périphériques étant spécialisés dans le traitement des informations qu'ils reçoivent des transducteurs⁵². À cet effet, l'on peut avoir un module spécialisé dans le traitement de l'information olfactive, l'autre dans le traitement de l'information auditive, un autre dans le traitement de l'information visuelle, etc. Les modules centraux quant à eux ne souffrent d'aucune spécialisation : ils sont capables de traiter toutes les informations qu'ils reçoivent des modules périphériques. C'est à leur niveau qu'a lieu le processus inférentiel et l'interprétation pragmatique des énoncés.

En effet, après avoir reçu la représentation sémantique issue du traitement linguistique de l'énoncé dont nous parlions avec la grammaire générative, le système central de traitement de l'information met cette information reçue, du système périphérique spécialisé dans le traitement de l'information linguistique, en relation avec toutes les informations issues de tous les systèmes qui sont à sa disposition. En se basant sur le contexte d'énonciation, le système central choisit, parmi le flux d'informations stockées dans les différentes mémoires⁵³ celles qui sont les plus proches, plus pertinentes par rapport à l'information à compléter. Ainsi sont générées des hypothèses, c'est-à-dire des conclusions (provisoires). Ces hypothèses constitutives de l'effet cognitif sont traitées à partir de trois opérations d'après Auchlin et Moeschler: « *ajout d'une hypothèse, via une*

⁵¹ Cette compréhension se fait indépendamment du contexte puisque pour faire cette interprétation, il n'a qu'à chercher les différentes combinaisons qu'il a dans sa tête ainsi que les significations correspondantes.

⁵² Les transducteurs en psychologie renvoient à la mémoire sensorielle, c'est-à-dire que ce sont des dispositifs qui permettent à l'individu de recueillir les informations dans la nature. Ils renvoient généralement aux organes de sens.

⁵³ La mémoire à long terme, la mémoire à court terme, la mémoire à moyen terme et même la mémoire de travail.

implication contextuelle ; modification de la force avec laquelle une hypothèse est entretenue ; suppression d'une hypothèse en cas de contradiction »⁵⁴. Les hypothèses retenues à la fin constituent l'interprétation pragmatique de l'énoncé.

L'interprétation issue du processus que nous venons de décrire est dite pragmatique parce qu'elle prend appui sur le contexte. Elle est aussi dite complète dans la mesure où elle ne se contente pas de la seule description sémantique de l'énoncé. En critiquant le modèle codique de la communication, la théorie de la pertinence lui adjoint un modèle inférentiel. Et, c'est ce qui fait l'un de ses atouts majeurs : elle interprète ce qui est inhérent à la langue : la signification par les circonstances de sa production. Jacques Moeschler peut penser à cet effet que le fait que la théorie de la pertinence décrive la communication à partir de la combinaison de ces deux modèles constitue une définition fiable de celle-ci (communication).

7.2.Méthodologie

Il faut souligner avant de parler de notre démarche qu'il n'existe pas à notre connaissance, une approche clairement explicitée et solidement conçue du texte (littéraire) en pragmatique. Pour ce, Sarfati conseille d'éviter de prendre pour telle les différentes tentatives faites par des auteurs: « [...] *en l'absence d'une théorie pragmatique du texte*⁵⁵ *solidement articulée, et d'une caractérisation nette de son objet, des méthodes et des fins de la discipline, il faut se garder de confondre les quelques tentatives d'application de la pragmatique à la littérature avec la fondation d'une véritable pragmatique littéraire*⁵⁶. »⁵⁶

Nous allons néanmoins nous inspirer de la démarche adoptée par Dominique Maingueneau dans ses ouvrages, notamment dans *Pragmatique pour le discours littéraire*. Celle-ci consiste à introduire dans le champ de la littérature, c'est-à-dire dans l'étude du texte littéraire, des notions de la pragmatique qui semblent pouvoir y être fécondes.⁵⁷ Cette introduction des concepts de la pragmatique dans la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* se fera en tenant compte du déroulement de l'interprétation pragmatique des énoncés que nous avons décrit précédemment. Cependant, si la prise en compte dudit déroulement nous impose de préciser d'abord la signification des énoncés (sens hors contexte ou description

⁵⁴ J. Moeschler et A. Auchlin, *op. cit.*, p.181.

⁵⁵ Surligné dans le texte.

⁵⁶ G.-É. Sarfati, *op. cit.*, p. 76.

⁵⁷ D. Maingueneau, *op. cit.*, p. VII.

sémantique), nous ne nous y attarderons pas. Nous privilégierons uniquement le deuxième volet : l'interprétation pragmatique qui résultera toujours de la prise en compte du contexte dans sa diversité et de la notion mise en exergue pour obtenir ladite interprétation.

8. Plan du travail

Ce travail s'articulera en trois chapitres intitulés et répartis ainsi qu'il suit : chapitre 1, « *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* : intentions explicite de l'auteur et contexte d'énonciation ». Dans ce chapitre, nous parlerons des intentions de l'auteur. En nous servant de la notion « d'intention de communication » de Paul Grice, nous montrerons que l'auteur des *Chroniques* a bel et bien des intentions (présumées), explicitement exprimées et que celles-ci constituent le lieu d'une première interprétation des *Chroniques*. Nous évoquerons ensuite la notion de contexte. Ce sera l'occasion pour nous de revenir sur ses deux principales composantes, notamment le contexte de production et le contexte de réception dont nous nous attèlerons à montrer l'impact sur la construction du sens des *Chroniques des Mvoutessi* en rapport avec les types de lecteurs.

Le chapitre 2, « Pragmatique linguistique : autres théories, autres sens pour les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* » donnera l'occasion de montrer que la pragmatique offre une grande diversité d'outils pour la lecture des textes littéraires, et que c'est à ces outils et à leur diversité que nous devons la multiplicité des interprétations dans l'approche pragmatique des *Chroniques*. Ne pouvant prétendre utiliser tous les concepts de la pragmatique, nous choisirons à ce niveau quelques concepts relatifs à trois théories à savoir : la théorie des actes de langage, la théorie de l'inférence et la théorie de l'implicite.

Le chapitre 3, « De la pragmatique linguistique à la compréhension des *Chroniques des Mvoutessi* », sera l'occasion de parler d'une possible interprétation des *Chroniques* comme un appel aux changements lancé par l'auteur à l'endroit de ses lecteurs. On y reviendra également sur les différentes chroniques auxquelles nous proposerons des interprétations en nous basant sur quelques indices. Dans la deuxième partie de ce chapitre, nous insisterons sur le statut vrai / supérieur des différentes interprétations (partielles ou globales) que l'on peut donner aux *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. Cette dernière partie sera considérée comme l'implication, la conséquence de l'application de la pragmatique à la lecture des textes en général, et en particulier ceux dits littéraires, plus précisément des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*.

**CHAPITRE I : *CHRONIQUES DE MVOUTESSI 1 ET 2* : INTENTIONS EXPLICITES
DE L'AUTEUR ET CONTEXTE D'ÉNONCIATION**

Tout lecteur, digne de ce nom, au début ou à la fin de la lecture d'une œuvre littéraire se reconnaît l'habitude de se demander dans quelle(s) intention(s) l'auteur l'a écrite. Si bien que cette préoccupation est devenue la plus importante et la plus récurrente pour ce qui est du contenu d'une œuvre littéraire. Dans ce chapitre, nous avons pour objectif de répondre à cette question. La réponse apportée ici ne relève pas vraiment d'une interprétation ardue des *Chroniques de Mvoutessi* à partir de notre lecture, mais plutôt des précisions faites par l'auteur lui-même. Dans ledit chapitre nous nous évertuons aussi à préciser le contexte dans lequel se situent l'écriture et la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*.

A. LES INTENTIONS OU VISÉES (EXPLICITES)¹ DE L'AUTEUR

La problématique de l'intention de l'auteur abordée dans la première partie de ce chapitre se situe, en pragmatique, dans la logique de « l'intention de communication » développée par Paul Grice dans le cadre de la signification non naturelle (snn). La notion de signification non naturelle elle-même rejoint dans une certaine mesure l'arbitraire du signe « linguistique » qui se justifie par le fait qu'il n'existe pas de relation logique, de relation scientifique vérifiable entre le signe (le signifiant) et son référent, la réalité qu'il désigne. Cependant, ce qui fait la particularité de la notion de signification non naturelle, c'est l'intention de communication. D'après Anne Reboul et Jacques Moeschler, « *La notion de signification non-naturelle repose sur une double intention : l'intention de transmettre un contenu ; l'intention de réaliser cette intention de transmettre un contenu grâce à la reconnaissance par l'interlocuteur de cette intention.* »² En d'autres termes, la notion de signification non naturelle recouvre deux intentions : une première que l'on met dans un énoncé en terme de contenu plus ou moins implicite, et que l'on veut faire découvrir au récepteur (co-énonciateur) ; et une seconde qui consiste en le fait de signifier à son interlocuteur que l'on a « l'intention » de lui transmettre une intention. Bref, on dit quelque chose, et on montre à son interlocuteur qu'on l'a dit.

L'on sait déjà, à partir du précédent développement, que l'auteur des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* a une ou des intention(s) quand il écrit ces textes. On sait aussi qu'il doit faire savoir qu'il a ces intentions. Car si l'on considère les *Chroniques de Mvoutessi* comme

¹ Tout au long de ce travail nous reviendrons sur cette notion de visée ou d'intention, mais nous parlerons beaucoup plus de l'intention « implicite ».

² A. Reboul, et J. Moeschler, *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*, Paris, Seuil coll. « Points », 1998. Cette citation est tirée du chapitre 1 dudit ouvrage « La naissance de la pragmatique », mis en ligne, p. 10.

des actes de langage, il est possible que la non identification desdites intentions entrave la lecture et la compréhension de ces œuvres, à en croire Dominique Maingueneau dans *Pragmatique pour le discours littéraire*:

*Pour que l'acte de langage soit réussi, il faut que l'énonciateur parvienne à faire reconnaître au destinataire son intention d'accomplir un certain acte, celui-là même qu'il montre en énonçant. Un énoncé n'est pleinement un énoncé que s'il se présente comme exprimant une intention de ce type à l'égard du destinataire et le sens de l'énoncé est cette intention même.*³

Considérant donc les *Chroniques de Mvoutessi* comme des actes de langage ou de communication (macro-actes de langage), quelles sont les intentions de Guillaume Oyono Mbia en les produisant ? Intentions qui peuvent être importantes, dans une certaine mesure, pour les comprendre parce que Marie-Anne Paveau et Georges-Élia Sarfati estiment que

*Seuls les actes de communication ayant pour but avéré de faire reconnaître par le destinataire de cet acte l'intention qu'on a de lui faire connaître notre intention, vérifie [sic] le principe de la Snn⁴. En fait, la réussite probable d'un acte de communication reste suspendue à l'inférence qui permet au destinataire d'identifier les contenus qu'on souhaite lui transmettre.*⁵

1. Rappel d'une époque oubliée

L'une des principales intentions de l'auteur des *Chroniques de Mvoutessi* est de rappeler à ses contemporains « ces années fort lointaines et déjà allègrement oubliées, qui avaient suivi l'indépendance du Cameroun »⁶, comme il le souligne dans l'avant-propos des *Chroniques* dès 1971, dates de leur première édition. L'acte de langage est produit, l'auteur y associe la double intention : rappel de la période qui a suivi l'indépendance du Cameroun d'une part, et, d'autre part, l'intention qu'il a de faire découvrir cette intention qu'il considère cependant comme accessoire. Cette deuxième intention se fait ressentir à la fin de l'avant-propos comme un simple vœu que formule l'auteur ou comme un souhait : « Mon vœu, en les publiant maintenant est qu[e] [...] »⁷ Il a donc l'intention « d'éveiller » chez ces lecteurs, du moins, ceux qui ont connu ces années, « de nostalgiques échos », tel qu'il le précise.

Ce rappel, loin d'être l'intention ou l'interprétation unique des *Chroniques de Mvoutessi* constitue une ouverture et une base réelles à la compréhension desdites œuvres, aussi bien

³ D. Maingueneau, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, 1990, p.13.

⁴ Signification non naturelle.

⁵ M.-A. Paveau et Georges-Élia Sarfati, *Les grandes théories de la linguistique. De la grammaire comparée à la pragmatique*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2003, p. 216.

⁶ G. Oyono Mbia, *Chroniques de Mvoutessi I et II*, quatrième édition, Yaoundé, CLE, coll. « pour tous », 1986, p. 5.

⁷ *Idem*, p. 6.

dans leur globalité que dans la considération de certaines séquences. Ainsi, la guerre que Nkatefoé et ses ouailles livrent à Atemeteme et ses disciples peut se comprendre comme la guerre entre la nouvelle religion (occidentale) laissée entre les mains des autochtones et les coutumes et les traditions locales après l'indépendance; les agissements de Silas Aloga, le fonctionnaire de « La petite pare », sont en réalité, une manifestation de la mentalité rétrograde du nouvel évolué, hier encore dominé, qui se retrouve aujourd'hui avec une marge considérable de liberté dans le choix de ses actions ; l'ignorance des paysans de Mvoutessi résulte du fait qu'ils n'ont pas eu la chance d'aller à l'école comme certains de leurs enfants ; la célébration du « brevet élémentaire », pendant des jours et des semaines, de Na Mongo peut se comprendre par le fait que dans les années que rappelle l'auteur, après l'indépendance, il était encore très rare de trouver un breveté dans une famille paysanne, qui plus est, une fille. L'on pourrait aligner, à n'en plus finir, des exemples de cet acabit, qui se comprendraient par rapport à cette intention de l'auteur de rappeler la période qui a suivie l'indépendance du Cameroun, mais nous y reviendrons plus bas. Car cette intention n'est visiblement pas la seule qu'il laisse « intentionnellement » transparaître.

2. Une séance de divertissement

Guillaume Oyono Mbia ne présente pas le rappel sus-évoqué comme son unique intention. D'ailleurs, celui-ci (rappel), à bien comprendre son avant-propos serait l'intention la moins importante, la principale étant celle de divertir son lectorat. Il le dit très clairement: « *Mon vœu, en les publiant maintenant, est qu'à défaut d'éveiller en vous de nostalgiques échos, elles puissent tout de même vous divertir.*⁸ Encore une intention « intentionnellement » exprimée : Oyono Mbia veut divertir. Comment rester insensible à cet épisode où le catéchiste ne parvient plus à se concentrer sur la préparation de son sermon de Noël à cause du petit déjeuner que prépare sa femme Cécilia ? L'homme de Dieu va jusqu'aux hallucinations. Sous le coup des odeurs (certainement) et « des coups de pilon » de sa femme : « *En ce temps-là... (toup...toup... !) ... César Auguste... (toup... toup... Quirinus...* »⁹, il réussit l'exploit de confondre Atemeteme au personnage biblique, Quirinus. Comment ne pas rire de Silas Aloga, ce fonctionnaire ridicule de la gare qui se déploie corps et âme pour faire bonne image aux yeux de Monsieur le Président-Directeur-Général de, l'on ne sait quelle société, qui voit ses efforts réduits à néant à cause d'un simple déraillement ? L'on ne peut, parfois, pas s'empêcher de rire quand, en entendant Tita Mezôé, le chef de village de Mvoutessi, suggérer

⁸ *Ibidem.*

⁹ G. Oyono Mbia, *Chroniques de Mvoutessi I*, quatrième édition, Yaoundé, CLE, coll. « pour tous », 1986, p. 13.

à Tita Mongo d'aller continuer ses études en Europe lui donne pour « *lettre de créance* » : « *je suis le fils des grands hommes du pays Fông ; mes pères m'envoient m'inscrire à l'école des Ministres* »¹⁰, comme si les grands hommes du pays Fông étaient naturellement *urbi et orbi* connus. Les jeunes gens de la salle ne peuvent s'empêcher de rire à leur tour : « *ici, tous les jeunes gens de la salle éclatèrent de rire [...]* »¹¹, relate le narrateur.

D'un autre côté, l'auteur des *Chroniques* tient vraiment à son intention de divertir. Rappelons, pour être un peu concret, les scènes de divertissement qu'offraient Cécilia, la femme du Catéchiste et les autres femmes de la paroisse de Mvoutessi les jours de fêtes et qui attiraient aussi bien les croyants convaincus et pratiquants que les adeptes du culte bachique d'Atemeteme qui « *venaient à la chapelle pour voir les saynètes préparées par Cécilia et les autres paroissiennes.* »¹² Plusieurs indices dans ces textes sont à mesure de soutenir cette idée de divertissement parmi lesquels on peut ranger « *les chanteurs d'Atemeteme* »¹³, leurs versions corrigées et augmentées des chants religieux, les chants des oiseaux, les tam-tams, les saynètes, le Mvet, les tambours, le chanteur Paulus Assam Angonemane, les morceaux choisis des candidats à l'oral du brevet, etc. Le tome 2 particulièrement présente l'atmosphère de fête qui règne à Tekevôm chaque soir après le retour des champs des villageois : la fête, les séances de Mvet avec Paulus Assam Angonemane qui rappellent le principal divertissement dans le cadre socioculturel où se situent les *Chroniques*. En peu de mots, les *Chroniques de Mvoutessi* se donnent comme une séance de contes ou de Mvet au soir, à la tombée de la nuit, leur auteur étant pour la circonstance le conteur, le griot ou le « *Mbom mvet* » de la séance à laquelle prend part le lecteur.

Ces intentions de l'auteur clairement exprimées : rappeler à ses lecteurs les années qui ont suivi l'indépendance du Cameroun et les divertir, sont situées dans un contexte précis. Quel est donc ce contexte ?

B. CONTEXTE D'ÉNONCIATION DE *CHRONIQUES DE MVOUTESSI 1 ET 2*

La définition synthétique de la pragmatique en tant que science qui étudie les faits de langage en contexte laisse apparaître l'importance que la notion de contexte revêt en pragmatique. En effet, la notion de contexte est intrinsèquement liée à la pragmatique à tel

¹⁰ *Idem*, p. 56.

¹¹ *Ibidem*.

¹² *Idem*, p. 12.

¹³ *Idem*, p. 11.

enseigne qu'il est quasiment impossible de parler de pragmatique sans l'évoquer. Cependant, le sens donné à cette notion ne fait pas l'unanimité de ces utilisateurs ainsi que son contenu, c'est-à-dire, ce qu'on y range. C'est dans cette logique que nous cherchons à préciser ce que nous entendons par contexte dans cette étude, ce qui constitue le contexte, l'apport de cette notion à la lecture des textes littéraires en générale et des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* en particulier.

1. Le contexte : précision terminologique et contenu

Le contexte est un concept opératoire en pragmatique au point où certains l'appelle « *la science du contexte – ou **contextique** –* »¹⁴. C'est ce qui explique la nécessité qu'il y a de le cerner lorsqu'on doit l'utiliser.

1.1. Qu'entend-on par contexte ?

Pour Jacques Moeschler,

*Généralement, le contexte, dans les théories pragmatiques, est défini de deux manières différentes: ou bien comme l'ensemble des paramètres qui permettent de décrire la situation de communication; ou bien comme l'ensemble des informations qui constituent les connaissances mutuelles aux participants de la conversation.*¹⁵

Marie-Anne Paveau ne semble pas être en désaccord avec cette acception. Dans son article intitulé « L'analyse linguistique du texte littéraire. Une fausse évidence », publié dans le 175^e numéro de la revue *Le français aujourd'hui* paru en 2011, elle précise : « *J'appelle contexte l'ensemble des données environnementales régissant l'élaboration des énoncés (culturelles, sociales, politiques, historiques, éthiques, matérielles, etc.) et non pas seulement les segments « gauche-droite » des énoncés dans l'intratextuel.* »¹⁶ Ces deux définitions laissent appréhender la notion de contexte comme une bipartition où on a d'un côté, un aspect concret, socioculturel qui renvoie à la situation de communication, et de l'autre, un aspect virtuel et psychologique qui renferme à la fois des informations sur le monde, et des informations des énoncés précédents.

Cependant, quoi qu'on dise, la conception du contexte comme une notion dynamique, se construisant au fur et à mesure de la communication, fait de plus en plus l'unanimité des

¹⁴G.-É. Sarfati, *Précis de pragmatique*, Paris, Nathan, 2002, p. 25.

¹⁵J. Moeschler, « Pragmatique: état de l'art et perspectives », in *Pragmatique*, p. 18.

¹⁶M.-A. Paveau, « L'analyse linguistique du texte littéraire. Une fausse évidence », *Le français aujourd'hui*, 175 (2011) 83-94, <http://hal.archives-ouvertes.fr>, 2012, p. 3.

auteurs. Nombreux pensent qu'en réalité, le contexte, n'est jamais définitif car il peut changer, varier et se construire progressivement, énoncé après énoncé¹⁷. C'est cette conception qui sera privilégiée dans ce travail.

1.2. Constituants du contexte

Les deux définitions du contexte empruntées à Jacques Moeschler et à Marie-Anne Paveau synthétisent d'une certaine manière la constitution du contexte. Nous allons voir ici, ce que les auteurs rangent dans le contexte. Jean-Baptiste Van der Henst, dans « La perspective pragmatique dans l'étude du raisonnement et de la rationalité » pense que « *le contexte est constitué de multiples éléments comme les connaissances encyclopédiques, les relations sociales entre les différents interlocuteurs, le moment et le lieu de la situation d'énonciation.* »¹⁸ Pour Moeschler¹⁹, Le contexte est composé tout à la fois d'informations venant de la mémoire à long terme (connaissances encyclopédiques) auxquelles on a accès par les concepts de la forme logique, de données immédiatement perceptibles tirées de la situation ou de l'environnement physique, présentes dans la mémoire à court terme, et des données tirées de l'interprétation des énoncés précédents, tirées de la mémoire à moyen terme.²⁰ Il se situe ainsi dans la perspective cognitive de Sperber et Wilson pour qui le contexte est tout à la fois l'ensemble de ce qu'un individu sait et de ce qu'il peut savoir, l'ensemble de ce à quoi il a accès et de ce à quoi il peut avoir accès à un moment donné. Dans cette optique, le contexte correspond à une (petite) partie de l'environnement cognitif d'un individu à un moment donné.

Paveau dans l'article sus-cité associant directement le contexte à la lecture des textes littéraires en distingue deux types avec des constituants différents :

On peut distinguer deux types de contexte pour le texte littéraire, qu'une approche externaliste pourrait prendre en compte : l'environnement extérieur au sens propre du terme (social, culturel, politique, esthétique, éthique, etc.) et l'environnement cognitif, c'est à-dire l'ensemble des cadres cognitifs qui permettent de produire du sens dans l'acte de lecture. Les deux ne sont pas cloisonnés, et l'on sait que le cognitif peut-être environnemental (nos outils de lecture, livres, papiers, écrans, tablettes, sont tant internes qu'externes) aussi bien que l'environnemental peut être interne (une structure sociale peut être intériorisée cognitivement). Ces extérieurs sont constitutifs de l'activité de lecture des

¹⁷ Sperber et Wilson sont de ces auteurs.

¹⁸ J.-B. Van der Henst, « La perspective pragmatique dans l'étude du raisonnement et de la rationalité. », (sans date), [en ligne], <http://alsic.revues.org/1431430>; 10.4000/alsic.1430 ; consulté le 05 avril 2015, p.5.

¹⁹ Jacques Moeschler, art. cit., p. 20.

²⁰ Sperber et Wilson postulent qu'il y a une mémoire à moyen terme qui conserve le résultat de processus récents, mais pas immédiatement précédents.

*textes, en particulier littéraires, activité qui conditionne leur compréhension et leur analyse.*²¹

Cette conception du contexte à partir de la lecture des textes littéraires laisse déjà entrevoir son impact sur l'activité qu'est de lecture desdits textes. Cela dit, il faut établir une distinction, dans le cadre de la pragmatique textuelle, entre ce qui relève de la langue et ce qui relève du langage. Sarfati qui nous suggère cette distinction pertinente pense que le « contexte textuel », encore appelé cotexte est purement linguistique, tandis que le contexte péritextuel est du langage et renvoie au contexte proprement dit. Cela ne doit pas faire ombrage au fait que les différentes conceptions du contexte évoquées plus haut montrent que le contexte renferme une très grande variété d'informations.

1.3. Le contexte dans la lecture des textes littéraires

Le contexte est un élément très déterminant dans la lecture des textes littéraires. Il est déterminant pour la construction du sens de tout texte ou de tout énoncé dont il est également le garant de la multiplicité des sens. Ceci s'appuie en premier sur la suppression des hypothèses peu pertinentes par rapport au contexte construit. Dominique Maingueneau semble très bien l'expliquer quand il affirme que « *tout texte arrive porté par une certaine rumeur, une tradition qui conditionne sa réception. Cette contextualisation, même indigente, même erronée, oriente déjà le déchiffrement en éliminant un grand nombre d'interprétations possibles.* »²² Paveau souligne explicitement que c'est le contexte qui est constitutif du sens des énoncés. Notons à ce niveau que l'un des atouts du contexte dans la lecture des textes littéraires est qu'il garantit la construction de plusieurs sens selon ces différentes constructions. En effet, le texte littéraire présente à chaque fois un décalage contextuel plus ou moins grand entre son pôle production et son pôle réception. Et nous venons de voir avec Paveau que c'est le contexte qui fait le sens d'un énoncé. Donc, chacun des cotextes possibles de la réception peut générer des sens différents de ceux produits par un autre. L'explication de Maingueneau est plus illustrative à ce niveau :

De manière générale, toute communication écrite est fragile, puisque le récepteur ne partage pas la situation d'énonciation du locuteur. On atteint un paroxysme avec les textes littéraires, qui touchent des publics indéterminés dans le temps comme dans l'espace. Certes, quand ils élaborent leurs œuvres, les auteurs doivent bien avoir à l'esprit un certain type de public, mais il est de l'essence de la littérature que l'œuvre puisse circuler en des temps et des lieux fort éloignés de leur production. Cette « décontextualisation » est le corrélat de l'ambiguïté fondamentale de l'œuvre littéraire, qui perdure en se fermant sur soi,

²¹ M.-A. Paveau, art. cit. p.5.

²² D. Maingueneau, *op. cit.* 37.

*en se soumettant à des règles bien plus contraignantes que celles du langage ordinaire. Cette structuration forte fait éclater l'univocité de l'interprétation, multiplie les possibilités de connexion entre les unités du texte.*²³

À partir de ce qui précède, on peut dire que le contexte est un élément qui conditionne la lecture de tout texte littéraire. Il présente deux moments importants qui sont : le contexte de production et le contexte de réception. Les deux forment la situation de communication ou d'énonciation de l'œuvre littéraire. Dans le développement qui suit, nous tentons de situer les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* dans leur contexte d'énonciation.

2. Le contexte de production des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*

On peut y ranger à la fois le temps et l'espace réels ou fictionnels.

2.1. Le temps

Le temps est une des composantes du contexte dont l'importance est aussi avérée dans la construction du sens. En effet, toute production littéraire se situe dans un cadre temporel et spatial bien défini. Ce cadre, comme tout élément du contexte, et comme le contexte même dans sa globalité prend une part active dans la construction du sens. Il est donc important, pour le lecteur d'une œuvre d'identifier son cadre temporel dans la mesure où Barnabé Mbala Ze, dans *La narratologie revisitée. Entre Antée et Protée* estime qu' « il est difficile en réalité d'imaginer un récit sans cadre spatio-temporel, car l'indice le plus anodin peut référer à toute localisation réelle ou imaginaire. »²⁴ Ces propos font ressortir déjà deux niveaux dans l'analyse d'un texte à savoir : le niveau réel et le niveau imaginaire.

Kerbrat Orecchioni dans *L'Énonciation* insiste davantage sur cette distinction en parlant quant à elle des « niveaux intra- et extra-diégétique »²⁵. Elle fait correspondre le niveau intradiégétique au niveau intratextuel qu'elle situe dans la fiction (l'imaginaire), et le niveau extradiégétique au niveau extratextuel qui renvoie au réel. L'organisation du temps qu'elle propose est également tributaire de cette distinction. Elle distingue le temps de l'écriture du narratif fictif (niveau textuel) de la chronologie du travail scriptural effectif (niveau extratextuel). C'est ce dernier niveau qui nous intéresse dans cette partie de notre travail. Ceci parce que nous considérons que c'est lui qui préside à la création de l'œuvre littéraire et qui

²³ *Idem*, p. 27.

²⁴ B. Mbala Ze, *La Narratologie revisitée. Entre Antée et Protée*, Yaoundé, PUY, coll. « Connaissances de ... », 2001, pp. 164-165.

²⁵ C. Kerbrat-Orecchioni, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, 4^e Éd., Paris, Armand Colin, coll. « U », 2009, p. 191.

conditionne même le niveau fictif, donc, c'est lui qui a plus d'influence sur le travail de construction du sens. Cela dit, il ne nous reste plus qu'à répondre à la question : dans quel contexte temporel ont été écrites les *Chroniques de Mvoutessi* de Guillaume Oyono Mbia ?

2.1.1. Le contexte temporel de production

Les *Chroniques de Mvoutessi* sont de anciennes histoires d'après leur auteur qui se situent temporellement dans ces « *années fort lointaines et déjà allègrement oubliées, qui avaient suivi l'indépendance du Cameroun.* »²⁶ Explicitement, l'auteur situe le contexte d'écriture des *Chroniques* après 1960 pour faire référence à ces années où les africains, les camerounais particulièrement sont appelés, après la lutte pour l'indépendance, à prendre le destin de leur pays en main. Les textes d'Oyono Mbia se situent dans une période de défi que doivent relever les camerounais en montrant à leurs maîtres occidentaux qu'ils sont à mesure de s'autogérer et de développer leur pays. Donc, c'est au moment où tout est à refaire, mieux, à faire pour les Camerounais. Ce contexte temporel amène par exemple à s'interroger face au comportement de certains nouveaux fonctionnaires dont Silas Aloga, dans « La petite gare », est le prototype. Ces fonctionnaires, précisément, qui, au lieu de travailler pour le développement du pays se livrent à une recherche effrénée des promotions ; ces fonctionnaires qui pensent ne devoir bien travailler qu'en présence de leurs supérieurs hiérarchiques. Bref, en situant ses *Chroniques* à cette période, l'auteur lance un appel au changement réel de mentalité pour un pays qui vise résolument à se départir de la domination de ses anciens maîtres. Les fonctionnaires ne sont d'ailleurs pas les seuls visés par l'auteur. Leurs parents aussi font partie de ceux qui doivent changer leur conception de la fonction administrative, eux qui pensent que leurs enfants doivent occuper des postes importants pour les nourrir de moutons, de chèvres ; pour leurs donner des autorisations d'achats d'armes à feu et de cartouches à souhait ; pour rouler dans des grosses voitures ; pour construire des maisons en dur et emmagasiner toute sorte de richesses. Tout cela au détriment de la nation toute entière.

Le tome 2 des *Chroniques* comporte, en dehors de son avant-propos, une datation absolue dans la précision de l'auteur qui situe le lecteur sur l'histoire qui va suivre à la page sept (7). On comprend à partir de cette datation que l'histoire que raconte le narrateur commence en réalité en juin 1964, disons, quatre ans après l'accession à l'indépendance du Cameroun. C'est à cette date que se déroulent les événements contenus dans le flash-back où

²⁶ G. Oyono Mbia, *op. cit.* p. 5.

le narrateur dit comment Marie-Thérèse Medjô me Ndôngô avait attiré son attention « *lors de la session du brevet élémentaire de juin 1964 à Yaoundé* »²⁷. L'année 1964 en rapport avec l'éducation : l'on comprend pourquoi les paysans de Mvoutessi ignorent beaucoup de choses de la civilisation occidentale ; l'on comprend pourquoi Na Mongô est célébrée des jours durant après l'obtention, au cinquième essai, de son brevet ; l'on comprend pourquoi le professeur est vénéré ici, que ce soit dans son Mvoutessi natal, ou alors, à Tekevôm ; l'on comprend enfin pourquoi les collégiens ont droit au respect qui leur est dû. Le fait est qu'à cette époque, l'on dispose encore, dans le pays, de très peu d'intellectuels et tout individu détenteur, même des bribes, du savoir de la civilisation occidentale est considéré comme un être exceptionnel, un modèle à suivre, un être à respecter. Ce qui porte à considérer que l'ignorance des paysans exhibée par l'auteur, les honneurs faits au professeur et la célébration de la nouvelle brevetée sont, au fond, une valorisation de l'école occidentale afin que quiconque ayant encore la possibilité de le faire y aille, pour être aussi célébré à son tour. Tel était certainement la principale visée des fameuses « écoles sous l'arbre ».

Il faut noter que l'on a fait mention ici que de la mentalité des fonctionnaires et de l'école occidentale, de nombreux autres aspects, si non, tous les autres aspects qui peuvent être abordés dans les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* sont influencés quant à leur compréhension par ce contexte temporel.

2.2.L'espace

L'espace, dans la lecture des textes littéraires, joue à peu près le même rôle que le temps. En effet, les deux assument une fonction de définition, de circonscription du texte quant à son contexte de production : l'un sur le plan de la durée, l'autre sur le plan spatial. En tant que composantes du contexte, nous avons déjà eu à souligner leur apport dans la construction du sens, dans la lecture d'une œuvre littéraire. Place à présent à cette précision : dans ce travail, l'espace est perçu comme une donnée dynamique étant entendu qu'il fait partie du contexte qui est lui-même dynamique. Ainsi considérons-nous comme espace de production des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*, tout ce qui fait référence à la localisation spatiale réelle de l'auteur qui se confond d'ailleurs avec le narrateur, et toute localisation réelle ou imaginaire dans laquelle le narrateur situe les personnages, ainsi que leurs actions²⁸.

²⁷ G. Oyono Mbia, *Chronique de Mvoutessi 2*, 4^e éd., Yaoundé, CLE, coll. « pour tous », 1986, p. 7.

²⁸ Ce deuxième aspect se justifie par le fait que le contexte est également, et surtout une donnée psychologique. Nous inférons donc qu'en situant les personnages et les actions dans ces milieux, l'auteur, s'y situe d'abord lui-même, ne serait-ce que psychologiquement.

Nous avons choisi de présenter cet espace à trois niveaux, qui influencent aussi différemment la construction du sens des productions littéraires.

2.2.1. Le Cameroun

Le paramètre espace des *Chroniques* indique d'abord le Cameroun. Considéré comme macro-espace, ce pays est le lieu où se situent les actions, les événements que relate le narrateur. L'auteur lui-même ne cherche pas à éveiller de doute. Il signifie explicitement à son lecteur l'ancrage spatial de ses textes : « [...] qui avaient suivi l'indépendance du Cameroun²⁹ »³⁰, puis plus loin, il revient : « peut-être n'avons-nous plus, au Cameroun²⁷, des personnages comme j'en décris dans mes « Chroniques ». »³¹ La fin de l'avant-propos indique également « Guillaume Oyônô-Mbia ; Yaoundé³², le 5 mai, 1971 »³³. Le même Yaoundé, capitale politique du Cameroun revient dans l'avertissement de la page sept (7) : « [...] lors de la session du brevet de juin 1964 à Yaoundé³⁰, je devais peu après [...] »³⁴. C'est également au Cameroun que se réfère le narrateur en parlant des villes d'Ebolowa, de Sangmélina, et des localités de Ngoulmekong, de Sombadjeck.

2.2.2. Le sud Cameroun

La localisation spatiale du contexte de production des *Chroniques* se rétrécit progressivement. Les actions ne s'étendent pas dans tout le Cameroun, pas plus que le narrateur lui-même ne s'y déploie. L'espace circonscrit ici renvoie au sud Cameroun, du moins au grand sud, qui renferme à la fois le Littoral, l'Est, l'Ouest, le Centre et le Sud à proprement parlé. « La petite gare », réfère par exemple au centre ou au littoral où l'on se trouve en pays bassa avec une forte coloration linguistique « Aloga », « Mayéga », « Sangô », « Nyangô », « Hala, Nyangô », etc., ce que renforce l'itinéraire du train qui fait « la ligne du centre »³⁵, « Douala... Sombadjeck... Yaoundé... ! »³⁶. En dehors de cet espace, le narrateur nous déporte à Yaoundé où il prend part aux examens du brevet et où le chef de village de Mvoutessi va rendre visite à son beau-frère. C'est dans ce même sud que se trouvent les villes d'Ebolowa, Sangmélina, Mbalmayô, Ngoulmekong, ainsi que les villages de Mvoutessi,

²⁹ C'est nous qui surlignons.

³⁰ G. Oyono Mbia, *Chronique de Mvoutessi 1 et 2*, 4^e éd., Yaoundé, CLE, coll. « pour tous » 1986, p.5.

³¹ *Ibidem*.

³² Nous surlignons.

³³ *Ibidem*.

³⁴ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 7.

³⁵ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 1, p. 25.

³⁶ *Idem*, p. 36.

Tekevôm, Mfouladja, etc. Ce sud peut donc impacter sur la lecture de ces œuvres et influencer la construction de leurs sens dans la mesure où la compréhension dépend de la connaissance des coutumes, des traditions, des conceptions, de la culture dans ces différents espaces, dans ces différents villages car c'est le contexte qui conditionne l'interprétation. L'accueil réservé au narrateur et son cousin peut ne pas facilement se comprendre si l'on ignore par exemple l'hospitalité légendaire de ces populations qui peuplent le Sud Cameroun. Cela paraîtrait quand même illogique d'inviter quelqu'un à passer des jours entiers dans sa maison alors même qu'on ne l'a jamais vu auparavant. Aussi, si l'on ne sait pas qu'ici, toute la communauté prend une part active à l'éducation des enfants, on trouverait incompréhensible que tous les villageois de Tekevôm aient chacun son mot à dire et son cadeau à réclamer pour le mariage de Na-Mongô.

2.2.3. L'Angleterre

Un autre cadre spatial est indiqué dans le tome 2 des *Chroniques*. L'extrait d'une lettre du narrateur à son cousin Joseph Mezôé précise que celle-ci a été écrite, non pas au Cameroun, mais en Angleterre, où l'auteur se trouvait en mars 1966, dans la Ville de Keele. « ...Un truc ...quelque chose ...une boîte, quoi » présente un cadre de production unique en son genre et double dans sa composition. Tout ce passe comme si le destinataire de la lettre n'avait que son pays et ses villages en tête, par nostalgie, comme s'il se trouvait psychologiquement dans son pays, avec tous les problèmes qui s'y rencontrent. Néanmoins, l'on ne peut pas dire que cet environnement n'influence pas sa production, et, par ricochet, l'interprétation de cette production. Si non, comment comprendre la distance qu'il commence à créer sur la compréhension de la promesse de M. Jean-Pierre à Maria ? Du temps qu'il était à Tekevôm, il a toujours compris cette promesse comme tous les tekevomois. Et il n'en a fait aucune polémique. Mais à partir de l'Angleterre, il en fait une lecture « pragmatique », du fait, certainement, de l'influence de son environnement hôte, qui lui a permis de voir les choses autrement et différemment que les tekevomois qui pensent, très sûrement avec Joseph-Modeste Tala, que « *Na-Mongô [est une] victime de la mystification d'un de ces pseudo-grands hommes qui, avides de chair fraîche promettent ciel et terre³⁷ aux jeunes filles naïves.* »³⁸ Le destinataire de la lettre pense que l'homme à la Mercedes Benz n'a rien promis à Na Mongô, sinon, le sort qui lui est réservé dans un foyer polygamique : des batailles à

³⁷ C'est nous qui surlignons.

³⁸ J.-M. Tala, « Chroniques de Mvoutessi... », in Ambroise Kom, (sous la direction de), *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française*, Éditions Naaman et A.C.C.T., Sherbrooke/Paris, p. 120.

volonté avec ses rivales. Sa raison est toute simple : « ...Un truc ...quelque chose ...une boîte, quoi » ne signifie rien d'autre qu' « ...Un truc ...quelque chose ...une boîte, quoi », donc, rien de concret.

Se situant sur le pôle de l'auteur, le contexte de production dont il vient d'être question peut être en définitive l'ensemble des facteurs (temporel, spatial, psychologique, historique, culturel, etc.) qui ont présidé à la production d'une œuvre dont ils conditionnent de fait l'interprétation. Le contexte de production faisant place au contexte de réception, intéressons-nous à présent à ce pôle qui est celui du lecteur.

3. Le contexte de réception

Si le contexte de production situe le texte par rapport à son producteur, c'est-à-dire à son auteur, le contexte de réception le situe par rapport à son récepteur, et nous dirons plus précisément avec Maingueneau qu'il le situe par rapport à son « lecteur effectif ». Cette composante du contexte globale d'une œuvre ne va pas sans conséquence dans la lecture des textes littéraires. C'est certainement pour cette raison que plusieurs pragmaticiens sont unanimes à penser que les deux contextes influencent « également »³⁹, la construction du sens. Pour beaucoup de théoriciens, les deux contextes sont le plus souvent différents. En d'autres termes, on relève un décalage entre le contexte de production et celui de réception d'une œuvre littéraire. Kerbrat-Orecchioni, est de ceux-là, qui pense que « *la chronologie du décodage effectif, [...] varie avec chaque lecteur et se déroule à un moment nécessairement postérieur à celui de l'encodage effectif.* »⁴⁰ Dominique Maingueneau aussi est de cet avis quand il déclare, toujours à propos de ce décalage : « *On atteint un paroxysme avec les textes littéraires, qui touchent des publics indéterminés dans le temps comme dans l'espace.* »⁴¹ Il souligne enfin l'importance de ce décalage en ces termes : « *Dans le cas du discours littéraire, la dissymétrie entre les positions d'énonciation et de réception joue un rôle crucial.* »⁴²

Ce qui fait la particularité du contexte de réception est son instabilité. Comme nous l'avons dit : il change d'un lecteur à un autre. C'est ce que Maingueneau souligne en ces termes : « *En outre, comme les œuvres littéraires sont lues à travers des contextes très variés,*

³⁹ De manière égale.

⁴⁰ C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.*, p. 192.

⁴¹ D. Maingueneau, *op. cit.*, 27.

⁴² *Ibidem.*

le résultat de ce travail de déchiffrement apparaît foncièrement instable. »⁴³ Et, « Pour un lecteur très éloigné des circonstances de production du texte, ce travail [...] est plus aléatoire. »⁴⁴ L'instabilité dont parle Maingueneau ici est le socle de la multiplicité des sens dans la lecture d'une œuvre littéraire. Il faut cependant souligner que si théoriquement (au niveau textuel) ce décalage tend à disparaître avec les chroniques en tant que genre littéraire⁴⁵, il reste très présent dans la réalité (au niveau extratextuel). Voyons à présent les contextes de réception des *Chroniques* en rapport avec les différents types lecteurs.

3.1. Les lecteurs contemporains de l'auteur

Les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* s'adressent à plusieurs types de lecteurs. Parmi ceux-ci, l'on relève d'abord les contemporains de Guillaume Oyono Mbia de 1971, ceux chez qui il veut éveiller, comme il le dit lui-même, de nostalgiques échos ; ceux qui, comme lui, ont connu ces années fort lointaines qui ont suivi l'indépendance du Cameroun. Nous sommes en 1971 lorsqu'il rédige l'avant-propos des *Chroniques*, donc, manifestement, ceux qui sont visés en premier lieu sont censés déjà avoir vécu des années avant au Cameroun, précisément, dans certaines aires socioculturelles du grand sud du pays. Si non, on ne comprendrait pas pourquoi et comment l'auteur chercherait à éveiller de « nostalgiques échos » chez quelqu'un qui n'a jamais rien vécu comme tel auparavant. Il faut déjà, pour un lecteur, avoir connu cette période pour que son évocation suscite chez lui de la nostalgie échos, autrement, cela ne lui paraîtrait que comme des informations, si l'on prend l'information comme quelque chose de nouveau qu'on apporte à celui qui n'en était pas encore au courant.

Cette circonscription joue sur la construction du sens. Il serait ainsi aisé pour un lecteur ayant vécu au Cameroun à cette époque, c'est-à-dire à un lecteur contemporain de l'auteur de comprendre l'acharnement des paysans à voir leurs enfants travailler dans l'administration, avoir un bureau dans un ministère ou dans un service public. Le fait est qu'à cette époque, ces fonctions avaient excessivement de privilèges. Les administrateurs civils par exemple (préfet, sous-préfet) jouissaient d'une estime de droit. Ils ne pouvaient partir d'un village, lors d'une tournée, sans que poules, chèvres, moutons, cochons ne remplissent leur voiture dite de service, sans compter les régimes de bananes, de plantains et tout ce que le chef de village

⁴³ *Idem*, p. 29.

⁴⁴ *Idem*, p. 39.

⁴⁵ Michèle Butor que cite Orecchioni dans *L'Énonciation* pense que la distance entre narré et narration tend à diminuer dans la chronique. Orecchioni elle-même estime que dans les chroniques, il y a coïncidence entre le temps de l'écriture du narratif (niveau textuel) et le temps des faits narrés, ce qui donne une narration simultanée avec un décalage seulement entre le temps de l'écriture du narratif fictif et le temps du travail scriptural effectif.

jugeait bon pour eux et qu'il avait le droit d'obtenir de ces administrés. Aussi, pour s'offrir une arme à feu pour la chasse, pour s'approvisionner en cartouches, pour acheter certaines boissons alcoolisées, il fallait avoir l'autorisation de ces hauts administrateurs qui s'offraient alors un malin plaisir à faire la sourde oreille à toute demande introduite dans ce sens dans leurs services. À défaut, il fallait être un proche parent, un amis, un « beau » -père, -frère, ou une « belle » -mère, -sœur. Cela explique aussi pourquoi chacun voulait marier sa fille à un administrateur, ou à défaut, à un fonctionnaire : pour bénéficier d'un service, fût-il public, il fallait avoir une connaissance dans ce service, il fallait avoir à ses côtés une personne influente, on dirait aujourd'hui qu'il fallait avoir « des relations ». Et il fallait faire tout ce qui était possible, et même impossible, pour avoir ces relations. Mais alors, l'auteur ne considère pas ses contemporains comme les seuls lecteurs des *Chroniques*.

3.2. Le lecteur invoqué

Dans sa catégorisation des lecteurs dans *Pragmatique pour le discours littéraire*, Maingueneau distingue : le lecteur invoqué, le lecteur institué, le public générique et le public attesté. Nous reviendrons plus tard sur certains de ces types de lecteurs. Nous parlons ici du lecteur invoqué. Le lecteur invoqué est, selon Maingueneau, « l'instance à laquelle le texte s'adresse comme à son destinataire. »⁴⁶ Il précise que le lecteur invoqué peut être désigné comme tel dans le texte, c'est le cas par exemple, du lecteur contemporain de l'auteur des années soixante aux années soixante-dix dont nous venons de parler; il peut également être apostrophé dans le cours du texte. Ce dernier cas est celui qui nous intéresse à ce niveau. Dans le tome 1 des *Chroniques de Mvoutessi* à la page 25 où commence « La petite gare », l'auteur met en exergue une dédicace : « À Samuel et Marie Ebo. » Il fait ainsi de ces deux personnes, des lecteurs invoqués de cette chronique. À partir de cette invocation, l'on peut dire que ces deux destinataires privilégiés, grâce aux rapports qui les lient à l'auteur, grâce aussi à certaines informations que celles-ci (personnes) partagent avec lui, seraient mieux placées que tout autre lecteur pour interpréter ladite chronique. Ceci dans la mesure où l'on considère qu'ils peuvent disposer de plus d'informations sur les circonstances de cette chronique que les autres lecteurs, qui plus est, lorsqu'on sait que l'auteur ne donne pas toutes les informations au lecteur, il choisit simplement celles qu'il juge nécessaire pour l'interprétation et la compréhension du texte.

⁴⁶ D. Maingueneau, *op. cit.*, p. 30.

Le tome 2 des *Chroniques* paraît plus riche en matière de lecteurs invoqués. Qui est-ce qui est désigné comme lecteur ? Tout d'abord, l'auteur invoque une classe d'opinion : « *Cette histoire authentique est destinée à tirer d'erreur tous ceux qui pensent que la carrière enseignante est la plus ingrate de la terre*⁴⁷. »⁴⁸. Ensuite, il pose son compagnon de voyage et sa cousine : « *Je dédie ces lignes à mon compagnon de voyage, Joseph Mezôé Mbia, et à ma cousine Lydie Régent, sa sœur, qui avait bien voulu nous prêter son cyclomoteur pour ce voyage.* »⁴⁹ Son compagnon de voyage en sait certainement plus que tout le monde sur les événements qui sont relatés dans le tome 2 si tant il est vrai que l'histoire racontée est « authentique » comme le dit l'auteur. Aussi, est nommée sa cousine Lydie Régent qui a, ce qui est tout à fait logique à notre avis, bénéficié, non seulement de plus de détails qu'un lecteur quelconque, mais aussi de la version des faits des deux voyageurs. L'un et l'autre interpréteraient différemment les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* non seulement l'un par rapport à l'autre, mais aussi et surtout l'un et l'autre par rapport au lecteur lambda. Joseph Mezôé Mbia est enfin le lecteur invoqué de « ...Un truc ...quelque chose... Une boîte, quoi ». En tant que destinataire de la lettre dont nous avons un extrait : « (*Extrait d'une lettre à Joseph Mezôé Mbia*) »⁴³ où il est explicitement interpellé : « *Mon cher Joseph,* »⁵⁰, il serait certainement le seul, hormis l'auteur bien entendu, à pouvoir mieux comprendre ce que renferme la suspension finale du texte.

3.3. Le public générique

Le public générique d'une œuvre renvoie, selon Maingueneau, à un type de lecteur socialement caractérisable. Il s'agit du type de public ou de lecteur auquel l'auteur prévoit avoir affaire. Maingueneau pense à cet effet que les auteurs « *savent à quel type de public ils vont avoir affaire, quelles connaissances on peut supposer chez lui. Ces anticipations, souligne-t-il, commandent l'ensemble de l'énonciation* »⁵¹, c'est-à-dire aussi bien la production que la réception et l'interprétation. Ainsi, dans les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*, l'on peut principalement distinguer deux types de lecteurs génériques selon que ceux-ci partagent ou non la socioculture et le contexte socio-historique dans lesquels l'auteur situe ses textes : le lecteur partageant la socioculture et le contexte socio-historique de l'auteur d'une part, et le lecteur ne partageant pas la socioculture et le contexte historique de l'auteur d'autre

⁴⁷ Nous surlignons.

⁴⁸ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 7.

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ *Idem*, p. 61.

⁵¹ D. Maingueneau, *op. cit.*, p. 31.

part. Compte tenu du fait que tout ce qui précède concerne le premier type de lecteur, c'est-à-dire celui qui partage le même contexte, soit en partie, soit dans son intégralité, que l'auteur, nous n'allons pas y revenir ; nous allons nous attarder sur le cas du lecteur ne partageant pas la même socioculture que l'auteur.

Nous avons déjà vu avec Maingueneau qu'en élaborant leurs œuvres, les auteurs ont bien à l'esprit un certain type de public, mais comme l'œuvre littéraire se déploie dans des espaces et dans des temps fort éloignés de son contexte de production et même parfois du cadre contextuel de sa réception prévu par l'auteur, il est donc impossible de prévoir exactement quel public lira effectivement l'œuvre produite à une époque précise et dans un contexte déterminé. Guillaume Oyono Mbia en est bien conscient. Il sait très bien que tous ceux qui liront ses *Chroniques* ne partagent pas forcément la socioculture et le cotexte socio-historique dans lesquels elles sont ancrées. Il sait aussi que les sens donnés à ses textes, à certaines séquences de ses textes et même, à certains mots ne sera pas ce lui qu'il a voulu initialement leur attribué. La preuve, dans « La petite gare », tous les mots et expressions issus du bassa sont intentionnellement traduits ou expliqués. L'on peut ainsi relever : « *Sangô (Monsieur)* » à la page 25 du tome 1 ; « *Hala, Nyangô! (bien, madame)* », page 26 ; « *Mayéga, Sangô* » (*Bonjour, Monsieur*) » à la page 31 ; « *Nyodi! (Eloignez-vous)* », « *Mbengué* » ! (*Europe*) », page 39. L'on pourrait aussi se rabattre à la page 9 du même tome, dans « Le sermon de Yohannes Nkatefoé » où l'on va trouver le mot « *arki* » dont l'auteur précise le référent pour éviter une possible confusion avec « harki »⁵² du fait de leur prononciation identique : « *ce mot [...], désigne une boisson fortement alcoolisée dont la consommation est très fortement interdite à tous ceux qui ne savent pas tenir leur langue.* »⁵³

« J'ai dit à mon fils... » dans le tome 2 donne une illustration parfaite du souci de Guillaume Oyono Mbia de se faire comprendre du lecteur éloigné quant au contexte dans lequel il situe ses *Chroniques*. Il y consacre une page entière (page 26) à l'explication de l'usage camerounais du terme « mon beau » qu'il considère à raison comme un « titre » (honorifique) dont il donne les tenants et les aboutissants. Il en ressort que c'est que le lecteur aurait tort, selon l'auteur, à prendre l'expression « mon beau », abréviation de « mon beau-frère » dans son acception ordinaire, ce qui n'est cependant pas interdit.

⁵² Aussi appelés harka, harki désigne un militaire indigène d'Afrique du Nord qui servait dans une milice supplétive aux côtés des français.

⁵³ G. Oyono Mbia, *op. cit.* pp. 9-10.

Nous voulons démontrer que chaque lecteur, de par la particularité du contexte qui est le sien, attribue un sens au texte littéraire. Ce sens, interprétation contextuelle du texte varie et s'éloigne progressivement de celui « originel » donné, a priori, par l'auteur selon que le lecteur partage ou ne partage pas le cotexte socioculturel et socio-historique de l'auteur. Et, c'est pour réduire ces divagations que l'auteur procède à des précisions terminologiques, à des traductions, à toutes sortes de précisions. Ce qui donne l'impression d'être dans une communication directe émetteur-récepteur ; auteur-lecteur où l'auteur oriente le lecteur en lui disant « voici ce que j'ai dit », « c'est ainsi qu'il faut comprendre ce que je dis ».

3.4. Le public attesté

Le public attesté d'une œuvre renvoie globalement au public réel que rencontre une œuvre. Il désigne, contre toute attente, tous ceux qui lisent une œuvre. Pour Maingueneau, « *On retrouve ici [dans le public attesté] la diversification spatiale et temporelle qu'étudie la théorie de la réception.* »⁵⁴ Ce qu'il faut comprendre par ces propos est que le contexte du public attesté est extrêmement large aussi bien sur le plan spatial que sur le plan temporel. Pour cette raison, il est difficile de le circonscrire. Ce qui a pour conséquence l'impossible canalisation des interprétations. Avec le public attesté qui est d'une diversité avérée, on a également une très grande diversité de contextes de lecture (réception d'une œuvre), cela aboutit à une infinité d'interprétations.

Nous venons par exemple de parler du public générique des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. À l'intérieur de ce public générique nous avons dit qu'il y a d'une part, les lecteurs partageant le même contexte que l'auteur ; et, d'autre part, les lecteurs ne partageant pas la même culture que l'auteur. Tous ces deux types de lecteurs entrent dans la catégorie public attesté dès lors qu'ils prennent en charge la lecture de l'œuvre. Et, l'on voit très mal comment on empêcherait à quelqu'un de lire les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* sous prétexte qu'il n'a pas en partage la culture de l'auteur. Comme on ne peut empêcher la lecture des *Chroniques* à qui que ce soit pour des raisons de contexte, on ne peut non plus lui empêcher de leur donner une interprétation quelconque qu'il soit ou pas du contexte socioculturel et socio-historique dans lequel elles (*les Chroniques de Mvoutessi*) se situent ? Même dans le cas où l'auteur chercherait à canaliser l'interprétation comme nous l'avons vu plus haut, le lecteur aura déjà, au moins, donné une interprétation en se servant des moyens dont il dispose pour le faire.

⁵⁴ D. Maingueneau, *op. cit.* p. 32.

L'on ne peut pas, d'après ce qui précède, empêcher qu'un lecteur infère que les paysans de Tekevôm vendent leurs filles au plus offrant. L'on ne peut pas considérer comme insensé un lecteur pour qui les tekevomoises sont des filles à la cuisse légère ; qu'elles pratiquent une sorte de prostitution dont leurs frères et leurs parents sont de véritables proxénètes. L'on peut même dire que le lecteur a le droit d'aboutir à une conclusion quelconque pourvu qu'elle se fonde sur le texte, qu'elle prenne appui sur des indices textuels. Le lecteur est même en droit de penser que les dames jeannes de vin offertes par Monsieur Jean-Pierre aux villageois constituent déjà l'essentiel de la dot de Maria, dot qui est couronnée par deux jours de fête. Le vrai lecteur, c'est celui qui lit réellement une œuvre, c'est-à-dire le public attesté, et le sens de l'œuvre est celui qu'il construit avec ses moyens sur la base du contexte qui est le sien.

Pour sortir de ce chapitre, l'on peut retenir que l'auteur des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* a des intentions précises lorsqu'il écrit ces œuvres. En effet, selon ce qui ressort de l'avant-propos préface qu'il a rédigé en 1971, il cherche à éveiller chez ses lecteurs contemporains, de nostalgiques échos en leur rappelant les années qui ont suivi l'indépendance du Cameroun. Il cherche aussi et surtout à divertir son lectorat en situant, explicitement et implicitement son œuvre dans un contexte d'énonciation précis : le Cameroun après le 1^{er} janvier 1960 pour la production, pour les événements racontés, et la même époque ainsi que celles qui vont suivre jusqu'à nos jours et au-delà. Ce contexte de réception, nous l'avons dit, ne peut pas être circonscrit avec une précision chirurgicale car, pouvant aller au-delà de toute imagination. Ce qui fait que les sens générés à partir de sa prise en compte dans la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* aussi sont pluriels, d'où l'importance que nous lui accordons dans cette étude qui s'intéresse particulièrement à l'interprétation multiple des textes.

**CHAPITRE II : PRAGMATIQUE LINGUISTIQUE : AUTRES THÉORIES, AUTRES
SENS POUR *LES CHRONIQUES DE MVOUTESSI 1 ET 2***

Après avoir évoqué le contexte, concept opératoire en pragmatique, et son impact sur la construction du sens à travers les notions d'émetteur-auteur et de récepteur-lecteur au chapitre 1, dans ce chapitre 2, Pragmatique linguistique : autres théories, autres sens pour les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*, nous exposons la richesse que revêt une approche pragmatique du texte littéraire en utilisant cette fois d'autres concepts. Ceux-ci sont issus principalement de trois théories, notamment, la théorie des actes de langage, la théorie de l'inférence et la théorie de l'implicite. Même si nombre de ces concepts sont déjà apparus dans les développements précédents et réapparaîtront dans un autre chapitre, il faut dire ici que ce chapitre leur est, à proprement parlé, consacré. Il est à préciser toutefois que nous ne prétendons pas faire le tour des concepts relatifs aux théories concernées. Nous choisissons, parmi tous les concepts liés aux dites théories, ceux qui nous semblent les plus pertinents. Sans prétendre non plus rejeter radicalement les autres, nous appliquons les concepts choisis à la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. Cette application a pour but de montrer que selon qu'on utilise tel ou tel autre concept, on peut avoir un sens différent des textes de Guillaume Oyono Mbia, aussi bien globalement que partiellement, ou alors, qu'un même concept peut être générateur de plusieurs sens.

A. CONCEPTS RELATIFS À LA THÉORIE DES ACTES DE LANGAGE

Un regard rétrospectif sur l'histoire de la pragmatique révèle que celle-ci serait issue de la théorie des actes de langage. Cette théorie qui trouve ses fondements en 1955 chez le philosophe du langage John Langshaw Austin s'oppose à ce que celui-ci appelle, de façon péjorative, illusion descriptive¹. Situer la lecture des textes littéraires dans le cadre de cette théorie, c'est la ramener à la source de la pragmatique ; c'est comme se poser la question de savoir comment la théorie mère de la pragmatique contribue à l'interprétation des textes littéraires en général, et en particulier, des *Chroniques des Mvoutessi 1 et 2*. Nous essayons de répondre à cette question en étudiant quelques performatifs dans les *Chroniques de Mvoutessi*, ce qui donne l'occasion d'évoquer simultanément les actes illocutoires qu'ils renferment. Mais avant cela, rappelons d'abord brièvement en quoi consiste la théorie des actes de langage.

¹J. Moeschler et A. Auchlin, *Introduction à la linguistique contemporaine*, 3^e édition, Paris, Amand Colin, coll. « Coursus », 2009, p. 143.

1. Bref aperçu de la théorie des actes de langage

Austin, le philosophe du langage, comme nous venons de le dire s'oppose, en 1955, à la vision descriptive du langage clamée par ses pairs. Ses idées sont présentées dans une série de conférences qu'il tient cette année, et qu'il nomme, « *The William James lectures* »². Ces conférences seront rassemblées après sa mort et publiées sous le titre de *How to do things with words*³ en 1962, ce qui sera traduit en français en 1970 par *Quand dire, c'est faire*⁴. La principale question à laquelle cherchent à répondre les philosophes à l'époque est celle de savoir : à quoi sert le langage ? Pour la plupart d'entre eux, parmi lesquels Bertrand Russell, qui est même allé jusqu'à élaborer « *une théorie des descriptions* »⁵, le langage sert à décrire la réalité. Austin n'est pas de cet avis parce que pour lui, le langage ne sert pas qu'à décrire la réalité ; il fait plus que cela : il agit ou cherche à agir sur elle, à la modifier. Dans cet élan, Austin aura d'abord pour objectif de montrer que le langage sert à la fois à décrire l'univers et à le modifier. Ce premier travail qui consiste à classer les verbes qui servent simplement à décrire et ceux qui permettent d'agir va aboutir à la dichotomie énoncés constatifs/énoncés performatifs.

Il ne sera question ici que des énoncés performatifs dans la mesure où le deuxième volet des travaux d'Austin, qui porte sur les actes locutoires/illocutoires/perlocutoires vient, abolir la dichotomie constatif/performatif, en insistant sur le fait que tout énoncé, quel qu'il soit, renferme en son sein une part de performativité. On peut dire d'une expression qu'elle est constative, précisent Ducrot et Todorov dans leur *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, lorsqu'«elle ne tend qu'à décrire un événement.»⁶ Par contre, elle est dite performative, « si : 1) elle décrit une certaine action de son locuteur et, si 2) son énonciation revient à accomplir cette action [...] »⁷. Est donc performatif, tout énoncé qui cherche à transformer, à modifier, à changer l'environnement dans lequel il est produit. Cette transformation peut être psychologique, environnementale, comportementale, statutaire, etc. Contrairement aux énoncés dits constatifs qui peuvent être soumis à un examen de vérité, c'est-à-dire qu'ils peuvent être vrais ou faux, les énoncés constatifs sont sanctionnés par une réussite ou un échec selon que leurs conditions de félicité sont remplies ou ne le sont pas. Et,

² « Les conférences William James », traduction de Gilles Lane.

³ J. L. Austin, *How to do things with words*, Oxford University Press, 1962, 188 p.

⁴ J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, coll. « Ordre philosophique », 1970, 183 p.

⁵ G.-É. Sarfati, *Précis de pragmatique*, Paris, Nathan, 2002, p. 12.

⁶ O. Ducrot et T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1972, pp. 427-428.

⁷ *Idem*, p. 428.

à ces dernières, Austin a consacré toute une théorie appelée « théorie des échecs »⁸. Selon cette théorie, la réussite des actes de paroles,

aussi ritualisés soient-ils, suppose le respect d'un certain nombre de conditions : linguistiques (certaines formules doivent être employées à l'exception de toute autre), sociologiques (les locuteurs doivent être investis de l'autorité ou du statut requis par la situation, en un temps et un lieu adéquats), psychologiques⁹ (la disposition d'esprit des locuteurs doit être conforme au type d'engagement qu'ils contractent)¹⁰.

Ces conditions reposent en fait sur l'existence des institutions : civiles, religieuses, etc., et elles sont dites logiques. Ce qui revient à dire que c'est au sein d'une institution qu'une condition est remplie ou pas. En l'absence d'un critère lexicographique stable¹¹, Austin va s'orienter vers la recherche de critères grammaticaux. Ainsi est requis l'usage d'un présent ponctuel avec un locuteur parlant à la première personne de la voix active. Toutes les conditions évoquées ici doivent être observées concomitamment. Tous ces paramètres (logiques et grammaticaux), ne résistent en tant que critères réels définissant les performatifs que très théoriquement. Cela fait que l'on a, à présent, de nombreuses difficultés à donner des critères exactes des énoncés performatifs. Compte tenu de ces difficultés, Christian Baylon et Paul Fabre propose un classement qui nous paraît plus acceptable de par sa souplesse. C'est ce classement qui sera utilisé dans ce développement. Mais avant, rappelons d'abord que nous avons pour objectif dans cette partie, de montrer que les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* peuvent être lues comme une collection d'énoncés performatifs et par ricochet d'actes illocutoire pouvant être interprétés différemment.

2. Énoncés performatifs dans les *Chroniques* : classification de Baylon et Fabre

Ces deux auteurs, vu les difficultés qui entourent la classification des performatifs, proposent un classement en trois groupes : les énoncés à *performativité lexicalement dénommée*, les énoncés à *performativité indiquée autrement* et les énoncés à *performativité non exprimée*¹². Cette classification a l'avantage de regrouper uniquement les performatifs à partir de ce qui permet de les identifier concrètement, et non à partir d'un critère *a priori*

⁸ G.-É. Sarfati, *op. cit.*, p. 31.

⁹ Cette condition fait particulièrement référence à l'intention de communication. Elle exige pour ce la sincérité du locuteur qui n'est cependant pas toujours respectée. Mais cela ne compromet fondamentalement la réussite de l'acte de langage selon Austin.

¹⁰ *Ibidem.*

¹¹ Ces difficultés viennent du fait qu'un verbe, apparemment dit, performatif, dans un temps du passé devienne constatif.

¹² C. Baylon et P. Fabre, *Initiation à la linguistique*, 2^e édition, Paris, Nathan, coll. « Linguistique », 1990, pp. 175-176.

subjectif et abstrait qui rencontre beaucoup d'exceptions. Elle se base sur des critères visibles et concrets.

2.1. Les énoncés à performativité lexicalement dénommée

On peut entendre par *énoncé à performativité lexicalement exprimée*, tout énoncé « qui comporte un verbe performatif (type **J'accepte**) ou, mais bien plus rarement, du moins en français, un mot d'une autre classe désignant l'acte accompli (par exemple **Rectification !** pour indiquer qu'on modifie ce qu'on vient de dire) »¹³. Un énoncé à performativité lexicalement exprimée peut être, d'après cette explication de Paul Fabre et Christian Baylon, un verbe¹⁴, un substantif, un adverbe, un adjectif, une locution, etc. Mais il convient de dire que nous appellerons énoncé à préfixe performatif, tout énoncé performatif comportant un verbe performatif.

La lecture des *Chroniques* sous l'angle des énoncés à performativité lexicalement exprimée permet de s'attarder d'abord sur une précision de l'auteur dans le tome 2 : « *Je dédie*¹⁵ ces lignes à mon compagnon de voyage, [...] »¹⁶ Cet énoncé qui entre dans la catégorie « énoncé à préfixe performatif » permet de mieux comprendre la notion de préfixe performatif que nous considérons ici comme le verbe performatif qui décrit l'acte qu'il accomplit par son énonciation. Cet énoncé décrit et accomplit la dédicace. Si l'on peut être plus claire, dans les lignes qui précèdent, l'auteur donne certaines informations en racontant une histoire. À partir du moment où il dit « je dédie... », il change un état de choses : il offre son œuvre en hommage à son cousin et à sa cousine par cette inscription imprimée. Et, par conséquent, celle-ci se présente comme telle. Cet énoncé peut avoir pour équivalent dans le tome 1 les précisions (dédicaces) : « A Jean Samuel et Rose Zoé »¹⁷ pour « Le sermon de Johannes Nkatefoé » et « A Samuel et Marie Ebo »¹⁸ pour « La petite gare ». Sauf que, pour ce qui est de ces derniers cas, le préfixe performatif « je dédie » est effacé, c'est-à-dire qu'il est sous-entendu. Donc, en lieu et place de ce qui est écrit, on pourrait très bien aussi lire « Je dédie cette chronique « à Samuel et Marie Ebo » ou « à Jean Samuel et Rose Zoé ». Cette possibilité de lecture est d'ailleurs soutenue en pragmatique par l'hypothèse performative de

¹³ *Idem*, p. 75.

¹⁴ Un verbe à la première personne et au présent de l'indicatif à valeur ponctuelle.

¹⁵ Nous surlignons.

¹⁶ G. Oyono Mbia, *Chroniques de Mvoutessi 2*, quatrième édition, Yaoundé, CLE, coll. « pour tous » 1986, p. 7.

¹⁷ G. Oyono Mbia, *Chroniques de Mvoutessi 1*, quatrième édition, Yaoundé, CLE, coll. « pour tous », 1986, p. 7.

¹⁸ *Idem*, p. 25.

John Ross qui permet « *de traiter les performatifs implicites comme équivalents des performatifs explicites* »¹⁹. Nous reviendrons plus bas sur cette hypothèse.

Les autres énoncés à performativité lexicalement exprimée relèvent plus des personnages de différentes chroniques et de leurs paroles. Ainsi peut-on, dans « Le Sermon de Johannes Nkatefoé », lire : « *Je te le répète, ah Yohannes !* »²⁰, qui réalise une fois de plus l'encouragement de Cécilia à son mari et la consolation que cet encouragement laisse transparaître : « *Aucun catéchiste ne pourra jamais convertir un homme pareil ! ... Qui d'autre pourra réussir là où tu as échoué ?* »²¹ L'on y lit aussi, « *Je te dis, Cécilia, que les adeptes du vin seront tous présents* », affirmation qui laisse apparaître l'assurance de réussite qu'inspire à Yohannes sa nouvelle idée : celle de faire son service religieux pendant l'absence d'Atemeteme. Ou alors, dans « J'ai dit à mon fils... », on peut entendre Abessô Zang circonscrire la cible de ses avertissements en ces termes : « *Je m'adresse particulièrement aux soi-disant collégiens de ce village, [...]* »²². Dans ce dernier énoncé, l'acte de « s'adresser », est accompli au même moment qu'il est décrit. Cet acte peut d'ailleurs être considéré comme invective du locuteur à l'endroit des collégiens. Car, la précision valant la peine, Abessô Zang ne veut pas que toute l'assistance masculine se sente injuriée et dénoncée.

Si l'on dispose dans les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* de peu d'énoncés à performativité lexicalement exprimée, on y relève cependant un très grand nombre d'énoncés à performativité exprimée autrement.

2.2. Les énoncés à performativité indiquée autrement

On parle de performativité indiquée autrement pour désigner tout autre procédé linguistique pouvant inciter l'auditeur à faire telle ou telle chose, plus clairement, tout autre procédé susceptible de permettre au locuteur de changer un statut ou un état du monde. Dans cette catégorie, on cite régulièrement l'impératif, les interjections, les interrogations²³, le subjonctif présent, etc. À partir de ces procédés, l'on a la possibilité d'agir sur la réalité, d'accomplir une action sans toutefois décrire l'action accomplie ou sans dire qu'ils agissent comme les verbes « nommer, répéter, décréter, baptiser, ordonner, accepter, etc. »

¹⁹ J. Moeschler et A. Auchlin, *op. cit.*, p. 147.

²⁰ Guillaume Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 1, p. 8.

²¹ *Ibidem.*

²² G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 34.

²³ Lorsque celles-ci permettent de poser des questions.

Cette catégorie d'énoncés performatifs est la plus représentée dans les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder l'impératif qui y abonde, ainsi que les interrogations dont font usage les personnages pour agir les uns sur les autres. Des énoncés à performativité indiquée autrement, on en trouve dans chaque chronique. Les tam-tams même en transmettent dans le « Sermon de Johannes Nkatefoé » : « *Kindang... kindang... Chrétiens de Mvoutessi... de Mvoutessi... Réveillez-vous... Venez au culte... Noël... No...ël...* »²⁴ Simples invitations ou ordres ? Difficile à dire. Optons plutôt pour la souplesse. Cette invitation que Nkatefoé envoie à ses paroissiens par le biais de son tam-tam à l'aide de l'impératif trouve son écho dans celle que son rival Atemeteme envoie aux adeptes du culte bachique avec son petit Tam-tam tout neuf : « *Kindang... kindang... Buveurs de Mvoutessi... de Mvoutessi... Préparez-vous... beaucoup de vin... vin... Noël... No...ël...* »²⁵ Ce duel des invitations pose l'acte performatif comme principal arme. Tout se passe comme si l'un et l'autre se disaient chacun de son côté « Je verrai bien qui ils écouteront ; je verrai bien à quelle invitation ils honoreront, etc. » On assiste à un combat entre les deux camps à travers des énoncés performatifs. Lequel de ces deux énoncés remplit toutes les conditions de félicité ? Qui peut bien remporter cette bataille ? Nkatefoé nous suggère, comme à son épouse : « *Patientons encore, [...] ; les voies de l'Eternel sont cachées aux hommes.* »²⁶

Dans « la petite gare », l'on relève également de nombreux énoncés à performativité indiquée autrement comme des interrogations : « *Où allez-vous ?* »²⁷ ; « *Vous avez vérifié les cadenas ?* »²⁸ ; « *Quoi ? Que dites-vous ?* »²⁹ ; etc. et des impératifs : « *allez...vite !* »³⁰ ; « *Eloignez-vous* »³¹ ; « *Reculez... Reculez !... Le train va partir !* »³², etc. Si les premiers performatifs (ceux indiqués par l'interrogation) permettent de poser des questions, donc, de susciter et même d'exiger des réponses, les deuxièmes peuvent exprimer une gamme très variée d'actions : ordre, suggestion, conseil, réprimande, etc. Un cas particulièrement important dans cette chronique est l'injonction, « *Surtout pas ! Ne nous envoyez pas le train !* »³³, reçue au téléphone par Silas Aloga. Ce performatif renferme en outre un ordre qui le met à sa place en lui faisant comprendre qu'il n'est pas du tout maître de la situation. En

²⁴ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 1, p. 7.

²⁵ *Ibidem.*

²⁶ *Idem*, p. 8.

²⁷ *Idem*, p. 34.

²⁸ *Ibidem.*

²⁹ *Idem*, p. 42.

³⁰ *Idem*, p. 36.

³¹ *Idem*, p. 39.

³² *Idem*, p. 42.

³³ *Ibidem.*

considérant que depuis le début de l'histoire, Silas Aloga est presque le seul à utiliser des impératifs pour donner des ordres et pour blâmer, parce qu'il est désormais convaincu que tous les voyageurs présents dans son unité de commandement sont ses subordonnés, on peut comprendre que tout ordre qui peut lui être adressé soit pour lui une agression de sa personnalité, une menace ou un danger pour sa face³⁴ devant le lecteur d'une part, et devant ses administrés de toute à l'heure d'autre part.

Le tome 2 abonde également d'interrogations et d'impératifs de ce genre. Mais nous nous y intéressons à deux cas différents, c'est-à-dire à deux cas qui mettent en exergue des performatifs indiqués par le subjonctif présent. Il s'agit précisément de l'ordre de Thomas Ndôngô Medjô : « *Qu'on l'attrape aussitôt que la pluie aura cessé de tomber et qu'on vienne le montrer à mes fils* »³⁵, et de la mise en garde d'Abessô Zang aux collégiens de Tekevôm : « *que personne ne vienne troubler notre fête ce soir* »³⁶. Ces deux énoncés sont loin d'exprimer de simples souhaits comme le ferait certainement un subjonctif ordinaire. Il s'agit plus précisément de l'ordre que le chef en sa qualité de chef de famille et de chef de village donne à sa fille. Les propos du chef prescrivent un ensemble d'instructions que doit respecter le rituel pendant lequel son coq noir sera sacrifié. Quant aux propos du fils de Zang Eba, ils ne laissent pas de doute. Ils sont très loin d'exprimer un simple souhait. Le locuteur est d'ailleurs lui-même explicite à ce niveau : « *Je voudrais surtout dire à tout le monde en guise d'avertissement* »³⁷³⁸. Abessô Zang, bien qu'employant le subjonctif présent, envisage accomplir un acte d'avertissement, une mise en garde à l'endroit des éventuels troubleurs de fête. Ledit avertissement porte d'ailleurs toute la violence qu'imprime une menace digne de ce nom.

D'autres énoncés à performativité indiquée autrement dans les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*, ceux exprimés par « Zua Meka! » et « kaé...kaé... », qui fonctionnent comme des interjections. Le premier « Zua Meka » est une interjection qui invoque l'ancêtre de la tribu Fông à laquelle semblent appartenir les personnages. Cette invocation ne se fait pas de manière gratuite. Elle est faite quand un personnage se trouve dans une situation extraordinaire. Ainsi, « Zua Meka » réussit à exprimer à la fois des sentiments d'étonnement, de surprise, de peur, de joie, etc. Cependant, l'on ne saurait dire que dans ces textes, il

³⁴ Nous faisons référence ici à la théorie des faces d'Erwin Goffman.

³⁵ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 15.

³⁶ *Idem.* p. 34.

³⁷ Nous surlignons.

³⁸ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 34.

n'exprime que des sentiments. En effet, l'utilisation de « Zua Meka » apparaît plus comme un appel au secours, surtout dans « Le sermon de Yohannes Nkatefoé » où le narrateur invoque Zua Meka à la place du personnage chaque fois que les difficultés deviennent insurmontables. « Kaé... kaé... » également est une interjection au même titre que « *chut !* ». Ce qui signifie qu'il peut être synonyme de « Silence ! », ou « Faites silence ! » ; et plus encore, de « Je vous demande », « Je vous dis », « Je vous recommande » - de faire silence ». C'est dans cette logique que l'auteur la fait suivre à chaque occurrence, soit d'une traduction, soit d'une explication pour le lecteur ne partageant pas sa socioculture (sa langue): « *Kaé... kaé... Taisez-vous*³⁹ ! »⁴⁰ ; « *Kaé... kaé... kaé...*, dit Thomas Ndôngô Medjô *pour inviter les villageois à se taire*⁴¹. »⁴² ; « *Kaé... kaé. Ecoutez-moi tous !* »⁴³ Cela signifie donc que cette interjection peut être une invitation à se taire, un ordre pour demander du silence, un conseil, etc. selon le contexte dans lequel elle est utilisée. Voyons à présent en quoi consiste les énoncés à performativité non exprimée.

2.3. Les énoncés à performativité non exprimée

Ils sont de types très variés allant des énoncés déclaratifs jusqu'à des formules toutes faites (Merci ! Pardon., Faute !, etc . »), en passant par les fausses interrogations (celles qui ne constituent pas de simples questions), des déictiques, etc. Pour Christian Baylon et Paul Fabre, leur « *caractère performatif devrait être foncièrement épisodique, puisqu'il n'est pas exprimé, si bien que d'autres interprétations restent possibles* »⁴⁴ tout comme certaines tournures « *prises à la lettre, recevraient difficilement un sens raisonnable.* »⁴⁵ Il faut simplement dire que les énoncés à performativité non exprimée sont ceux qui, initialement, ne renferment pas d'intention performative, mais dont seuls le contexte et l'interprétation décident de la performativité. C'est ainsi que les déclarations de Silas Aloga, « *la train sera là !* »⁴⁶ ; « *Le train viendra ! Il viendra !* »⁴⁷, sont considérées non seulement comme de simples affirmations, mais aussi et surtout comme une promesse, une garantie faite à celui qui s'inquiète de l'arrivée prochaine du train dit régulier. Le « *Votre porc sera attaché !* »⁴⁸ de

³⁹ Nous surlignons.

⁴⁰ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 1, p. 55.

⁴¹ Nous surlignons.

⁴² G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 30.

⁴³ *Idem*, p. 34.

⁴⁴ C. Baylon et P. Fabre, *op. cit.*, p. 176.

⁴⁵ *Ibidem*.

⁴⁶ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 1, p.26.

⁴⁷ *Idem*, p.27.

⁴⁸ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 48.

Thomas Ndôngô Medjô peut aussi bien être lu comme une promesse, faite aux deux voyageurs, de tout faire pour attraper le porc qui leur a été offert avant leur retour d'Ébolowa.

Les interrogations aussi entrent dans cette classe. Si non, comment ne pas comprendre que l'interrogation du narrateur à Maria : « *Pourquoi lui avoir fait croire que tu avais réussi au brevet grâce à mon secours ?* »⁴⁹ soit plus un reproche qu'une demande de réponse ? Aussi, la question rhétorique du chef de village de Tekevôm à ses frères : « *Comment voulez-vous que je défende à mes enfants de suivre le grand homme qui est venu les chercher, alors que je ne suis qu'un villageois ignorant ?* »⁵⁰ est un cas particulier. Elle laisse apparaître pour nous deux interprétations possibles basées sur le même acte de langage : l'affirmation. En effet, il est presque impossible de dire si l'énoncé de Thomas a pour but d'affirmer son incapacité à défendre ses enfants face à l'évolution, ou alors s'il a pour but d'affirmer son ignorance en tant que villageois. Du moins, les deux pistes sont valides et chaque lecteur peut exploiter soit l'une, soit l'autre et peut-être même l'une et l'autre. Que dire alors de l'interrogation d'Oyono Mbia à son cousin dans « ...Un truc ...quelque chose ...une boîte, quoi » : « *Qu'avait-il au juste promis à son départ de Tekevôm ?* »⁵¹ ? Elle fait également acte d'affirmation ou de déclaration. Cette interrogation est sa propre réponse : il n'a rien promis du tout, sinon « ...Un truc ...quelque chose ...une boîte, quoi » qui n'est rien d'autre que le traitement réservé à Maria dans un foyer polygamique.

De ce qui précède, on peut retenir que les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* renferment une gamme très variée d'énoncés performatifs allant des énoncés à performativité lexicalement indiquée aux énoncés à performativité non exprimée, en passant par des énoncés à performativité indiquée autrement. Toutefois, si la première catégorie est facilement identifiable à travers la présence d'un préfixe performatif, les deux autres ne le sont pas. Elles bénéficient de l'appui du contexte et des effets produits par leurs interprétations. Ils se servent également de l'apport de l'hypothèse performative de Ross qui fait d'eux des performatifs implicites. Ceci dans la mesure où la théorie de Ross stipule que tous les performatifs explicites ou implicites ont en structure profonde un préfixe performatif. Ce qui fait donc qu'un énoncé comme « Il viendra ! » de Silas Aloga devienne, selon cette théorie, « *Je te promets qu'il viendra !* » Et pour aller plus loin, en se fondant toujours sur la même théorie,

⁴⁹ *Idem.* p. 12.

⁵⁰ *Idem.* p. 51.

⁵¹ *Idem.* p. 61.

tout énoncé, performatif ou constatif peut s'accompagner d'un préfixe performatif et devenir par conséquent performatif.

B. CONCEPTS RELATIFS A LA THÉORIE DE L'INFÉRENCE

Après les concepts relatifs à la théorie des actes de langage et principalement les énoncés performatifs, intéressons-nous à présent à ceux issus de la théorie de l'inférence. Cette théorie a été développée d'abord par Alan Henderson Gardiner vers 1932, élaborée ensuite par le philosophe du langage Paul Grice entre 1957 et 1975 dans deux articles majeurs⁵², puis reprise par les linguistes Dan Sperber et Deirdre Wilson en 1986.

Il s'agit d'un modèle pragmatique qui va à l'encontre des premiers modèles mécanistes du langage. Selon ce modèle, les interlocuteurs émettent des faisceaux d'indices qui, situés dans le contexte, doivent permettre à l'auditeur de comprendre le sens ou l'intention réels. Celui-ci procède, selon le modèle, en raisonnant à partir des combinaisons d'indices et de données contextuelles, qui permettent de tirer des conclusions quant à ce que le locuteur veut réellement dire. Le modèle de l'inférence va donc nous donner, dans cette partie, une autre possibilité de lire les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* en se servant de ses concepts dont la sous-détermination et l'inférence.

1. La sous-détermination

La notion de sous-détermination est très importante en pragmatique, et surtout pour ce qui est de la compréhension des énoncés. L'utilisation de cette notion importante stipule qu'un énoncé n'a jamais un sens complet en soi. Ce qui revient à dire que tout énoncé est sémantiquement lacunaire, c'est-à-dire qu'il renferme des vides. Ces vides, ces lacunes ont besoin d'être complété(e)s pour une compréhension efficiente de l'énoncé reçu. Cette complétion se fait par le récepteur de l'énoncé au moyen du contexte. La sous-détermination d'un énoncé n'est pas que du domaine de la phrase énoncée ; elle va au-delà, au point où elle devient pour certains pragmaticiens la règle pour la détermination du message communiqué. Voici comment François Recanati souligne par exemple son importance : « *Au fur et à mesure des recherches pragmatiques, il est apparu que, loin d'être l'exception, la sous-détermination du message communiqué par la phrase énoncée est la règle générale.* »⁵³ Ces

⁵² Respectivement: *Meaning* (1957) et *Logic and Conversation* (1975).

⁵³ François Recanati, « Communication linguistique : du sociologique au cognitif », cité par le Ministère de l'Éducation Nationale in *Textes de référence pour le professeur de français au second cycle des lycées*, Tome I, Yaoundé, MINEDUC/Cameroun, 1996, p. 201.

propos conseillent au récepteur, au lecteur pour ce qui est du cas spécifique de la lecture, de toujours considérer l'énoncé comme une production dont la construction du sens requiert sa contribution en tant que « co-énonciateur »⁵⁴.

Nous traitons ici de trois types de sous-déterminations comme le suggère Recanati dans « Communication linguistique : du sociologique au cognitif », article publié dans le *Dictionnaire critique de la communication* de Lucien Sfez, à savoir : la sous-détermination illocutoire, la sous-détermination linguistique de la référence et la sous-détermination liée au contexte.

1.1. La sous-détermination illocutoire

Elle est liée à la détermination de la force illocutoire d'un énoncé, c'est-à-dire qu'elle résulte des difficultés que peut rencontrer le récepteur d'un énoncé à identifier l'intention de communication de l'auteur. Ce problème se pose quand le contexte n'est pas complètement saisissable et surtout quand un énoncé est susceptible de véhiculer plusieurs intentions. Dans ce sillage, on ne voit pas très bien l'intention exacte que renferment les deux premières prises de parole de Joseph Mezôé dans « La tornade » : « *Dis donc, dépêche-toi un peu, si tu ne veux pas que nous arrivions bien trempés à Ngouemekong[sic] !* »⁵⁵ ; « *Dis donc, si tu ne te dépêches pas, jamais nous n'arriverons à Ngoulemekong avant cette pluie !* »⁵⁶ Évidemment, ces deux prises de parole quasi identiques véhiculent la même intention. Mais alors, de quelle intention s'agit-il précisément ? Cela ressemble pour nous, à la fois, à un ordre, à une suggestion, ou encore, à une simple déclaration voire, à une mise en garde. Mais le narrateur lui, trouve dans ces paroles qui lui sont adressées, les encouragements de son cousin : « *je ne penserais pas trouver mieux que ces paroles d'encouragement qu'il me lançait de temps à autre [...]* »⁵⁷, déclare-t-il dans un ton qui frise l'ironie.

Par ailleurs, pendant que le chef de village de Tekevôm présente le joueur de Mvet à ses convives, Assam Angonemane lui demande : « *Est-ce que je sais encore divertir les gens, ah Thomas ?* »⁵⁸ Cette interrogation semble exprimer plus qu'une simple question, c'est-à-dire, plus qu'une simple intention d'interroger dans la mesure où elle pourrait être considérée comme une interrogation rhétorique. On se demande bien si elle n'exprime pas simplement

⁵⁴ Le terme est d'Antoine Culioli.

⁵⁵ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 9.

⁵⁶ *Idem*, p. 10

⁵⁷ *Idem*, p. 9.

⁵⁸ *Idem*, p. 28.

l'humilité de l'artiste, même comme on peut aussi y lire une plainte du locuteur face à la vieillesse qui le lamine. On peut même dire, avec la suite des propos de ce dernier qu'il y est en train de faire une transition, qu'il est en train de remettre le témoin à son héritier en ces termes « Je ne sais plus divertir les gens, je suis déjà vieux. Dans l'avenir, (je vous promets que) c'est mon fils qui saura le faire. » Imaginer dans cette formulation, les paroles du joueur de Mvet ajoutent une autre intention à son message : l'affirmation de sa vieillesse. Celle-ci transparait d'ailleurs dans le texte quand il affirme : « *Mes ongles son déjà usés ! Les choses passent !...* »⁵⁹ Affirmation aussi de la fuite du temps ? Se pourrait-il. Ce qu'on sait, c'est que le lecteur-co-énonciateur peut rattacher différentes intentions à ces propos.

1.2.La sous-détermination linguistique de la référence

Comme son nom l'indique, la sous-détermination linguistique de la référence fait allusion à l'incapacité du mot, en tant qu'unité linguistique, à rendre entièrement compte d'une réalité donnée. Il est établi que les mots sont des signes, c'est-à-dire qu'ils permettent de désigner d'autres réalités qu'eux-mêmes. Cependant, l'usage fait que ceux-ci deviennent de plus en plus incomplets pour cette désignation. Et pour cette raison, ils sont appelés à être accompagnés dans ces usages par le contexte. Nous avons déjà évoqué plus loin le titre beau-frère qui dans le contexte tekevomois permet de désigner celui qui peut, ne serait-ce que, flirter avec la sœur d'un autre sans soupçon d'inceste, et vice versa. Cet usage tekevomois entrainerait une méprise considérable pour qui prendrait le terme dans sa signification première, c'est-t-à dire dans l'acception mari de la sœur ou de la belle-sœur d'une personne. On peut donc voir que le lexique qu'envisage d'écrire l'auteur est un lexique qui vise à combler des exigences pragmatiques de l'emploi contextuel de la détermination linguistique de la référence. Dans ce contexte qui est celui d'un relâchement des mœurs, il faut situer l'usage de « gendre » et de ses corollaires (beau-père, belle-mère).

Dans le même ordre d'idées, l'on a l'emploi du mot « flèches » par le chef de village de Mvoutessi Fông. Celui-ci demande à Bulamba : « *Ton père et toi avez-vous des « flèches » ces jours-ci ?* »⁶⁰ Il est difficile à un interlocuteur qui ne partage pas son vocabulaire et son contexte de comprendre que ce n'est pas de flèches, comme arme de jet consistant en une tige de bois munie d'un fer aigu à une extrémité et d'ailerons à l'autre, qu'il parle, mais plutôt de cartouches ou munitions pour la chasse. Pourtant, dans un contexte paysan, flèches est le

⁵⁹ *Ibidem.*

⁶⁰ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 1, p. 49.

terme le plus approprié ici, compte tenu aussi de l'époque dans laquelle on se situe. Le fait est que, à cette époque également, chaque paysan pouvait disposer d'une lance (flèche) pour la chasse. Celle-ci était le plus souvent de sa propre fabrication. Ce qui rend donc absurde la question du chef. Bulamba à qui la question est posée lui, comprend très aisément et répond avec le terme adéquat pour tous lecteurs : « *Pas une seule cartouche ! [...] Il nous est très difficile d'obtenir la moindre autorisation d'achat de cartouches à la préfecture.* »⁶¹ Flèche ou cartouche ? Ce n'est pas la dénomination qui importe pour la tradition, ni la forme. C'est la vitesse et la précision avec laquelle l'une ou l'autre atteint sa cible qui est mise en exergue. C'est ce qui fait que pour les villageois, les deux ont une même dénomination « Akong » dont la traduction littérale donne « flèche ».

2.3. La sous-détermination liée au contexte

C'est l'aspect majeur de la sous-détermination. Il se retrouve dans les deux autres qu'il complète (avec le contexte) dans la mesure où sans contexte, point de sens. Elle renvoie donc à un défaut de connaissance du contexte sur l'un de ses aspects (social, culturel, psychologique, situationnel, etc.) ou sur son intégralité. Il désigne de cette façon l'aspect le plus cruel de la sous-détermination qui affecte la détermination du sens non seulement sur les deux aspects précédents, mais aussi sur son propre territoire. Cette sous-détermination est comblée par un supplément d'informations dans le domaine requis. Le cas que nous examinons dans ce cadre est celui fourni par le père du narrateur à la page 45 au début de « Les sept fourchettes » : « *Quelle sorte de maître d'école es-tu donc ? Je ne t'ai jamais vu amener tes élèves ici pour te défricher ta cacaoyère.* »⁶² Ces propos sont très embarrassants quant au sens qu'on doit leur donner.

D'abord, le narrateur qui est allé assister aux épreuves orales du « brevet » à Yaoundé ne peut pas être un « maître d'école », dénomination qui, à vue d'œil référerait à un instituteur⁶³. Il est enseignant dans un collège de la mission à Libamba, donc, c'est « *un professeur de la mission* »⁶⁴ comme le souligne sa mère. C'est à juste titre qu'il est d'ailleurs appelé « Monti professeur » ou « Monsieur le professeur » dans le tome 2. Il y a de ce fait antinomie entre les deux dénominations (apparemment). C'est ce qu'Atemeteme essaie de corriger en ces termes : « *Tita-Mongô n'est pas un maître d'école, [...] C'est un*

⁶¹ *Idem*, p. 49.

⁶² *Idem*, p. 45.

⁶³ Enseignant du cycle primaire.

⁶⁴ *Idem*, p. 58.

professeur ! »⁶⁵ Maître d'école, professeur, où réside le problème ? Dans le contexte forcément. Le fait est que dans le contexte socio-historique des *Chroniques de Mvoutessi* que nous avons évoqué dans le premier chapitre de ce travail, les choses se passaient autrement. D'une part, les termes professeur, maître d'école étaient (ou sont) traduits par le terme générique d'enseignant, au sens de celui qui enseigne, qui instruit, de maître (qui maîtrise) sans détermination de niveau. D'autre part, l'on rattachait toujours la détermination du niveau qu'on enseignait (cycle primaire, cycle secondaire) au cycle que l'on connaissait. Or, il était très rare de trouver un collège, un lycée dans un village. Ce qui se voyait un peu fréquemment étaient les écoles primaires (publiques ou confessionnelles). Donc, on connaissait plus les maîtres d'écoles dans les villages que les professeurs de collège et de lycées (plus connus dans les villes). C'est ce qui justifie le fait que le paysan continue à ramener la fonction « enseignant-maître » de son fils au niveau de l'institution la plus proche qu'il connaît. En considérant ces bribes d'informations liées au contexte, on comprend que la dénomination « maître d'école » du « professeur de collège » obéit à la logique contextuelle du locuteur.

La suite de la déclaration pose également problème. Le père Mbia dont nous parlons dit à son fils : « *Je ne t'ai jamais vu amener tes élèves ici pour te défricher ta cacaoyère.* »⁶⁶ Est-ce que ce sont les élèves qui doivent défricher la cacaoyère de l'enseignant ? Encore que le locuteur ne parle pas d'aide. « Les élèves sont-ils des ouvriers de l'enseignant ? », risque-t-on de demander. Le fait est que l'histoire n'a pas facilité les affaires des enseignants. La pauvreté aidant, ils se retrouvaient dans les coins les plus reculés du pays parfois sans moyens. Pour survivre, ils étaient obligés de faire des champs et même de prendre des travaux rétribués de part et d'autres du village. Leur force de travail et leur main d'œuvre ? Leurs élèves. C'est certainement ce que le père Mbia était habitué à voir et qu'il attendait de son fils. Ce qui est impossible pour deux principales raisons : la première étant que cette pratique n'était pas très présente dans les établissements du cycle secondaire, qui plus est, dans les écoles confessionnelles ; et la deuxième, c'est que son fils enseignait certainement très loin de son village (à Libamba) ce qui fait qu'il était quasiment impossible de se déplacer avec des élèves pour Mvoutessi.

Nous venons d'évoquer la sous-détermination dans les *Chroniques de Mvoutessi*. Celle-ci se présente sous trois principales formes à savoir : la sous-détermination illocutoire, la sous-détermination linguistique de la référence et la sous-détermination liée au contexte. La

⁶⁵ *Idem*, p. 45.

⁶⁶ *Ibidem*.

première permet de voir qu'un même énoncé peut renfermer des actes illocutoires différents comme l'ordre, la suggestion, la déclaration, la nomination, etc. La deuxième rend compte du fait que la langue ne permet pas toujours d'identifier, de cerner et de comprendre la réalité. La troisième quant à elle, met le point sur le contexte dont le rôle est d'aider à combler les deux premières.

C. L'INFÉRENCE ET LE PROCESSUS INFÉRENTIEL

L'inférence dont nous parlons peut s'entendre comme une opération logique de déduction qui consiste, à partir d'indices présents dans le texte, à rendre explicite une information qui n'est qu'évoquée ou supposée connue. L'inférence est une conclusion tirée sur la base d'hypothèses contextuelles, fonctionnant comme prémisses. Donc, sur la base d'indices fournis par un énoncé, l'on tire certaines conclusions (inférences) à partir des informations que l'on met en relation avec les indices de l'énoncé à interpréter. Ainsi, l'énoncé, qui a déjà un sens littéral (signification) issu de l'analyse de son composant linguistique, se voit attribué d'autres interprétations dites pragmatiques de par leur association au contexte. En sorte que seul, celui-ci pourra justifier l'enclenchement et le maintien de telle ou telle autre hypothèse en tant qu'interprétation possible dudit énoncé. C'est ce processus qui consiste à adjoindre des interprétations contextuelles à la signification (sens littéral) d'un énoncé que nous appelons processus inférentiel.

Jean Mesnager, que cite Cathia Batiot dans l'article « Compréhension fine : inférences et lecture conscientisée », pense que l'on peut distinguer deux types d'inférences en ce qui concerne la lecture d'un texte à savoir : l'inférence intra-textuelle et l'inférence extra-textuelle. Si la première consiste à rapprocher plusieurs détails du même texte pour produire l'information essentielle recherchée, la seconde demande à mettre en rapport une information du texte avec une connaissance qui n'est pas présente dans le texte (connaissance encyclopédique).

1. Quelques inférences intra-textuelles

On sait, après la lecture du tome 2 des *Chroniques de Mvoutessi* que les honneurs dont Bénéficient le narrateur et son cousin à Tekevôm se justifient par le fait que « *Sans [...], le professeur qui avait commandé tous les correcteurs du brevet, Na-Mongô aura certainement*

eu la malchance qui lui [était] arrivée quatre fois déjà »⁶⁷, c'est-à-dire que c'est parce qu'on est convaincu, comme Thomas Ndôngô Medjô, que le narrateur a fortement aidé⁶⁸ à, favorisé⁶⁸ la réussite de Na-Mongô. Pourtant, le flash-back des pages vingt à vingt-trois donne des informations qui établissent que Na-Mongô a réussi parce qu'elle l'a vraiment mérité. Du moins, si on considère que sa performance lors des épreuves orales n'était que le couronnement de ce qu'elle avait déjà fait pendant les épreuves écrites. Car l'on sait très bien, d'après ce que nous dit l'examineur que « *pour ce qui est d'être convaincante, elle l' [a été] sans l'ombre d'un doute* »⁶⁹ pendant les épreuves orales. Sa réussite, elle l'a mérité. Elle ne la doit pas au « professeur », en tant qu'examineur particulier, mais à sa performance lors des épreuves écrites et à sa prestation devant le jury. Les informations qui nous ont permis d'aboutir à cette conclusion sont contenues dans le texte.

Un autre exemple pour ce type d'inférence est celui du discours du chef de village de Tekevôm que l'on peut qualifier de mensonger dans la mesure où plusieurs informations prises dans le texte montrent qu'il ne dit pas toute la vérité. À la question qu'il pose aux étrangers qu'il reçoit chez lui : « *Combien de jours mes fils passeront-ils parmi nous ?* »⁷⁰, il obtient une réponse de son propre fils Martin Meka, à la place des voyageurs embarrassés : « *Ils ne peuvent rester longtemps ; ils se rendent à Ebolowa. Mais avec cette pluie...* »⁷¹ Il convient lui-même qu'à cause de la pluie, ils seront obligés de passer la nuit chez eux pour reprendre leur chemin le lendemain. Ce qui signifie que c'est circonstanciellement qu'ils sont ses convives. D'ailleurs, en partant de Mvoutessi ce jour, ils ne savaient certainement pas qu'un village existait sur la route qu'ils empruntaient appelé Tekevôm. Le chef est lui-même conscient que les jeunes gens ne le connaissent pas : « *les jeunes gens de maintenant grandissent dans les écoles : ils ne connaissent plus personne.* »⁷² Pourquoi affirme-t-il devant les habitants de son village que « *Mon fils est donc parti de chez lui ce matin en disant à ses pères, les Fông de Mvoutessi : « je vais rendre visite à Thomas Ndôngô Medjô, le chef de village de Tekevôm* »⁷³ ; et plus loin encore : « *Mon fils et son frère sont donc venus nous*

⁶⁷ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 30.

⁶⁸ Aider et favoriser sont employés ici de façon péjorative quant à la logique de l'évaluation. Ils sont donc pris comme faire réussir même celui qui doit échouer, qui n'a pas les capacités et les compétences requises.

⁶⁹ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 23.

⁷⁰ *Idem*, p. 14.

⁷¹ *Ibidem*.

⁷² *Idem*, p. 15.

⁷³ *Idem*, pp. 30-31.

rendre visite »⁷⁴ ? De par tous ces indices tirés du texte, l'on peut inférer que le chef de village tient un discours surfait.

2. Inférence extra-textuelle

Lorsque Ko'oko Atemeteme engage les péripéties de ses aventures dans les plantations de Nkôl-Sô'ô le jour de la nativité, il commence par un regret qu'il fait suivre par une série de faits insolites et presque'incompréhensibles. Il raconte :

*J'aurais dû me douter qu'un jour comme celui-ci ne vaut rien pour aller chercher du vin en brousse. Tous ces hiboux qui ne cessaient de hurler sur mon chemin, ces « bo'ofiang », ces oiseaux de mauvais augure qui se posaient presque sur mes épaules ! Sans parler d'un énorme chimpanzé que j'avais rencontré après avoir traversé deux ruisseaux, qui s'était arrêté pour me regarder comme je vous regarde...*⁷⁵

Cette narration du chef des ivrognes de Mvoutessi n'a sa raison d'être qu'en prenant appui sur une inférence extra-textuelle. Atemeteme fait allusion à tous ces événements parce qu'il croit certainement à la prémonition. Il pense que la mort à laquelle il a échappé lui a été annoncée d'avance par le catéchiste, par le chimpanzé et par les oiseaux de mauvais augure. Le fait est que pour la socioculture du personnage tout événement est annoncé d'avance par un ensemble de signes à tel enseigne qu'en percevant ces signes, l'on peut éviter par intuition l'événement malheureux qu'ils annoncent. Cela veut dire que pour lui, il aurait dû rebrousser chemin après tous ces événements. Ce qui lui est arrivé est, dans cet ordre d'idées, une conséquence de sa témérité et de son intrépidité.

L'autre cas qui attire notre attention en tant que cas dont la complétion requiert un processus inférentiel lié à une inférence extra-textuelle : celui d'Abessô Zang qui associe les lunettes au savoir (savant). C'est comme si pour lui, seuls les savants portent les lunettes. Il déclare à cet effet :

*Eé Kié ! Ces jeunes gens qui ont étudié sont vraiment bien différents de nous autres ! Tout ce qu'ils font est bien fait. Enfin, je ne parle pas des vauriens de ce village, ceux-là qui ne pensent qu'à courir les femmes de leurs aînés. **Je veux parler des vrais savants qui portent des lunettes comme**⁷⁶ ... »⁷⁷ Pourtant, le narrateur semble nous dire que personne parmi ceux dont il parle ne portait des lunettes : « Il s'arrêta, s'étant peut-être rendu compte que personne parmi nous quatre, les vrais savants présents, ne portait des lunettes. »⁷⁸*

⁷⁴ *Idem*, p. 31.

⁷⁵ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 1, p.20.

⁷⁶ Nous surlignons.

⁷⁷ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 52.

⁷⁸ *Ibidem*.

La justification de cette méprise, qui n'est d'ailleurs pas l'apanage d'Abessô Zang, est très simple. En effet, la logique voudrait que ceux que l'on désigne ici par le terme savant soient perpétuellement en quête de nouvelles informations. Constamment, ils sont devant des écrans de télévisions, d'ordinateurs et lisent un nombre impressionnant de documents. Ces outils qui leur permettent d'obtenir de l'information nouvelle ont, malheureusement pour eux, un revers de la médaille qui ne tarde pas toujours à se manifester : la dégradation de la vue. Ce qui les oblige à avoir des lunettes de lecture. Celui qui porte donc des lunettes d'une certaine qualité devient, *ipso facto*, pour l'opinion, un intellectuel, un savant posant ainsi l'équation : une paire de lunettes égale un intellectuel. Comme pour faire des lunettes le luxe des intellectuels. L'on comprend dès lors pourquoi ce locuteur ordinaire confond la présence des savants à celle des lunettes. Pour lui, jamais de savant sans lunettes et le groupe de savants présents dans le texte n'est que l'exception qui confirme la règle.

3. Connaissances encyclopédiques et décryptage de l'implicite

La notion de connaissance ou savoir encyclopédique est une notion courante en pragmatique, surtout, lorsqu'il est question de l'interprétation des énoncés. Plusieurs théoriciens sont unanimes pour ce qui est de son rôle dans la détermination du sens. Cette notion est déjà présente chez Searle qui la désigne sous le nom d'« arrière-plan de connaissance » qu'il définit comme « *l'ensemble des capacités mentales non représentatives qui est la condition d'exercice de toute représentation* »⁷⁹. Les défenseurs du modèle du code ont proposé d'autres dénominations, mais qui ne rendent pas réellement compte de la réalité que doit renfermer cette notion : « savoir partagé », « savoir mutuel »⁸⁰ et « savoir commun »⁸¹. Son appellation la plus actuelle est plus significative : savoirs encyclopédiques ou connaissances encyclopédiques. Elle désigne simplement, pour Reboul et Moeschler « *l'ensemble des données dont un individu dispose sur le monde.* »⁸² Lorsqu'il est question de la construction du sens, ces données contribuent à la construction du contexte.

L'implicite dont nous parlons se situe dans le cadre de la théorie de la pertinence. C'est la recherche de la pertinence, c'est-à-dire la génération des inférences à partir de la présomption de la pertinence d'un énoncé. Car l'on sait que la théorie de la pertinence qui est

⁷⁹ J. R. Searle, *Le sens littéral* « cité par G.-É. Sarfati », *Précis de pragmatique*, Paris, Nathan, 2002, p. 38.

⁸⁰ Proposé par Schiffer.

⁸¹ Proposé par Lewis.

⁸² A. Reboul, et J. Moeschler, *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*, Paris, Seuil coll. « Points », 1998. Cette citation est tirée du chapitre 1 dudit ouvrage « La naissance de la pragmatique », mis en ligne, p. 7.

une théorie post-gricéenne n'a pas fait siennes toutes les maximes de Grice. Elle s'est uniquement inspirée de la maxime de relation ou de pertinence : « *Soyez pertinent.* »⁸³ C'est cette pertinence qui est recherchée en termes d'effet contextuel et c'est elle qui est également implicite, donc, sous-entendue.

Quand Monsieur Jean-Pierre déclare, parlant de Marie-Thérèse et Hortense-Gisèle : « *Je ne manquerai pas de leur trouver quelque chose... Un truc, quelque chose, ... une boîte, quoi !* »⁸⁴, les villageois présents, après la traduction fidèle d'Abessô Zang, présument que le grand homme cherche à être pertinent, c'est-à-dire que dans ses propos, se trouvent une ou des informations dignes de ce qualificatif. Ils infèrent donc que le locuteur a fait une grande, et pourquoi pas, une très grande promesse à l'endroit de leur fille. La conséquence immédiate, ou l'effet produit par cette inférence est que « *tous les visages s'épanouissaient en apprenant que le grand homme allait trouver à Na-Mongô « un truc, quelque chose, ... une boîte, quoi !* »⁸⁵ Ainsi, alors même que les deux points de suspension et l'exclamation qui ponctuent cet énoncé devraient porter à réfléchir sur la sincérité du locuteur et sur la vraie valeur de cette promesse ambiguë, les tekevomois, grâce à la loi de la pertinence, aux pouvoirs qu'ils reconnaissent au grand homme et à ce qu'ils savent de lui⁸⁶, concluent directement que leur vie va changer parce que leur fille a trouvé du bonheur. Ces déductions relèvent bel et bien de l'implicite dans la mesure où elles ne sont pas explicitement données dans le texte. L'impression qui se dégage de cette analyse est que les destinataires semblent s'être plus fiés à leurs savoirs qu'à la pertinence⁸⁷ des propos du propriétaire de la Mercédès.

Dans une situation différente, Nkatefoé demande à Atemeteme qui compte désacraliser le jour de la naissance de Jésus en allant abattre un palmier : « *Atemeteme !... tu vas abattre un palmier le jour de Noël !... Et la naissance de Yessou Christouss ? Et les anges de la nuit dernière ?* »⁸⁸ À ces propos, Atemeteme n'y accorde aucune importance, du moins, à cet instant. Mais après ce qui lui est arrivé en brousse, il commence à y trouver de la pertinence.

⁸³ J. Moeschler et A. Auchlin, *op.cit.* p. 147.

⁸⁴ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 54.

⁸⁵ *Idem*, p. 55.

⁸⁶ Ils savent par exemple qu'il a une Mercédès, ce qui est signe de richesse, il a beaucoup d'argent parce qu'il leur a donné à boire et à manger, il est influent, il voyage pour l'étranger et a des relations pour faire voyager d'autres personnes, etc. Ces informations entrent dans leurs savoirs encyclopédiques, lesquels savoirs peuvent être convoqués chaque fois qu'il est fait allusion au grand homme.

⁸⁷ Pertinence est utilisée dans cette phrase pour désigner la signification étant entendue que ce qui ne signifie rien ne saurait être pertinent.

⁸⁸ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 1, p.14.

En effet, on l'entend déclarer : « *Mes frères, cette liane m'a rappelé les paroles de Yohannes Nkatefoé ce matin* »⁸⁹, après avoir annoncé comme pour regretter : « *J'aurai dû me douter qu'un jour comme celui-ci ne vaut rien pour aller chercher du vin en brousse.* »⁹⁰ Les paroles du catéchiste sont restées dans la mémoire d'Atemeteme. En tant qu'informations stockées, elles constituent, avec la croyance en la prémonition dont nous avons parlé plus haut et tout ce qui est relatif à sa socioculture, son « arrière-plan de connaissances ». C'est ces savoirs qui enclenchent l'inférence qui va conduire le mécréant Atemeteme à conclure que les paroles du catéchiste lui ont averti du danger qui le guettait en brousse. En sorte qu'il est à mesure de dire par exemple : « *Pourtant, l'homme de Dieu m'a bien averti ce matin. J'aurai dû l'écouter.* » Cette pensée est apparemment sous-entendue dans ce qu'il dit explicitement. Et le décryptage de ce sous-entendu se fait avec les connaissances encyclopédiques du destinataire par le biais du processus inférentiel.

Dans la logique de la construction du sens des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*, les théories des actes de langage et de l'inférence garantissent, en ce qui les concerne, la pluralité des sens à travers l'usage de quelques-uns de leurs concepts à savoir : la notion d'énoncés performatifs de par la diversité de ses forces illocutoires, la notion de sous-détermination dans ses diverses déclinaisons, celles d'inférence et de processus inférentiel, et bien entendu, la notion médiatrice de savoir encyclopédique qui rend compte de l'implicite. Ces concepts donnent d'après ce que nous venons de voir une marge considérable de liberté pour ce qui est d'abord du choix de la notion à utiliser, ensuite, pour ce qui est du sens que l'on construit à partir dudit outil. Toutefois, il faut noter que l'application des concepts issus des théories utilisées ici se situe dans la logique de la théorie de la l'inférence qui ne se défait pas de son cadre général qu'est celle de la pertinence, précisément dans son volet inférentiel. Dans la conception cognitiviste qui est donc celle de cette théorie, l'on sort de l'usage exclusif du code pour rendre compte du sens complet des énoncés. L'explication de ces processus est donnée par la psychologie sous le nom de processus inférentiel. Ledit processus va nous permettre dans le chapitre suivant de proposer d'autres lectures, donc d'autres sens possibles des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*.

⁸⁹ *Idem*, p. 23.

⁹⁰ *Idem*, P. 20.

**CHAPITRE III : DE LA PRAGMATIQUE À D'AUTRES INTERPRÉTATIONS DES
*CHRONIQUES MVOUTESSI 1 ET 2.***

L'objectif de ce chapitre reste fidèle à l'objectif général de ce travail qui est de montrer qu'avec la pragmatique linguistique, l'on peut aboutir à une interprétation plurielle des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. En effet, si le premier chapitre a permis de lire les textes de Guillaume Oyono Mbia comme l'expression des intentions de l'auteur dans un contexte précis ; et le deuxième, d'entrer dans le *Chroniques* par le biais de quelques concepts de la pragmatique pour faire ressortir la diversité des interprétations obtenues, ce chapitre lui, est le lieu d'une ou des interprétation(s) différente(s) de celles qui ont été faites jusque-là. Il présente une autre particularité dans la mesure où il cherche à lire les *Chroniques* comme une totalité qui peut être considérée comme un appel¹ au changement. Nous y adoptons une démarche un peu différente de celle utilisée dans les chapitres précédents en ce sens que, les interprétations proposées dans ceux-ci ne relèvent que de certaines séquences textuelles, ou simplement, de certains indices pris dans le texte. Mais les sens proposés dans ce chapitre relèvent des différentes chroniques, c'est-à-dire que nous y proposons des sens que nous attribuons à l'œuvre en général et à chacune des chroniques de façon particulière. Cela va avoir pour conséquence à la fin du chapitre, la présentation des implications de l'application de la pragmatique à la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*.

A. CHRONIQUES DE MVOUTESSI 1 ET 2 : UN APPEL AU CHANGEMENT

La lecture que nous proposons dans cette partie, celle des *Chroniques* comme un appel aux changements ne sort pas du cadre de la pragmatique. Au contraire, elle y est solidement ancrée. En effet, l'expression « appel aux changements » est considérée ici comme un acte de langage, c'est-à-dire un acte illocutoire au sens d'appel, de suggestion, d'ordre, de conseil, de supplication (selon le statut reconnu au locuteur-auteur), etc. Cette expression peut être prise comme un énoncé performatif et se situer même dans l'une des typologies étudiées au chapitre 2 ou dans les trois à la fois. Ce qui peut lui donner pour équivalentes, les formulations : « Changeons... » ; « Pouvons-nous changer... ? » ; « Changez... » ; « Je vous suggère de changer... » ; « Changement... ! » ; etc. Cette interprétation qui requiert en outre la considération de l'intention de communication de l'auteur au sens de Grice n'est pas opposée aux premières intentions évoquées au chapitre 1.

Nous disions dans ce chapitre 1 que l'auteur, entre autres intentions cherchait à divertir, comme il l'exprime dans l'avant-propos. Ce qui nous a fait établir un rapprochement entre les *Chroniques* et une séance de Mvet ou une séance de contes au soir, autour du feu. Maintenant,

¹ Appel est ici pris comme un acte illocutoire ou comme une intention implicite.

établissons un autre rapprochement avec le théâtre. L'on peut tout aussi bien dire que le divertissement en question se passe comme au théâtre, donc, que les *Chroniques* constituent des représentations théâtrales ou des pièces de théâtre. Nous nous fions pour ce à l'auteur lui-même qui informe : « *Après avoir, pendant quelque temps, songé à les publier sous leur forme actuelles, j'avais ensuite décidé d'en tirer des pièces de théâtre. Il n'y a qu'à lire ou à voir jouer « Jusqu'à nouvel avis » et « Le train spécial de son excellence » pour s'en convaincre.* »² Cette précision conduit à une conclusion : les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* peuvent être considérées comme du théâtre. D'ailleurs, séance de contes ou théâtre, les deux instruisent. Mais le théâtre, particulièrement, a un aspect ludique. Car si l'on considère avec Molière que le théâtre corrige les mœurs en riant, il devient aisé de dire que « corriger » dans ce contexte, c'est « changer » et c'est de « changer » que vient « changement ». Pour nous, *Chroniques de Mvoutessi* égale théâtre, théâtre égale corriger, et corriger donne appel aux changements, donc, *Chroniques de Mvoutessi* égale appel aux changements.

L'intention de rappeler une époque passée au vu des événements décrits est aussi susceptible d'une telle analyse. L'on se dit que l'auteur revient sur certains aspects peu reluisants de l'histoire du Cameroun, comme le comportement des fonctionnaires des premières générations après l'indépendance qui ne cherchent que des promotions et la recherche par les femmes d'une beauté extrêmement artificielle évoqué(e) dans l'avant-propos, pour dévoiler ce qui y était négatif. Or il est établi, avec Jean-Paul Sartre, que « *dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer* »³. Sans oublier que pour Sartre encore, « *Écrire, c'est faire appel au lecteur [...]* »⁴ Cela favorise la pertinence du raisonnement qui fait des *Chroniques* des œuvres écrites, donc, des appels lancés par l'auteur à la générosité des lecteurs.

En admettant que dans les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* l'auteur lance un appel aux changements à l'endroit des lecteurs, une question demeure : que demande-t-il à changer concrètement ? C'est à cette question que nous cherchons à répondre dans la suite de cette première partie. Nous avons choisi d'apporter cette réponse en examinant chronique par chronique.

² G. Oyono Mbia, *Chroniques de Mvoutessi I et II*, quatrième édition, Yaoundé, CLE, coll. « pour tous » 1986, p. 5.

³ J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature*, Gallimard, coll. « IDÉES », 1948, p. 30.

⁴ *Idem*, p. 59.

1. Le sermon de Yohannes Nkatefoé : « changeons de religion »

Lire « Le sermon de Yohannes Nkatefoé » comme un appel au changement de religion ne veut pas dire qu'on considère l'auteur, mieux, le narrateur comme porte-parole du catéchiste. C'est plutôt parce que c'est ce qui se dégagerait en filigrane dans le combat que livre Nkatefoé, fervent croyant et pratiquant de l'église occidentale à Atemeteme, personnage pas vraiment mécréant⁵, mais jusque-là, pas adepte de la religion chrétienne. On voit très bien que si Atemeteme n'entreprend pas de campagnes de conversion à son culte du vin auprès de son adversaire, ce dernier lui, est prêt à embrasser son ennemi pour mieux l'êtreindre. La réalité est que, le personnage de Nkatefoé représente, avec son combat, le modèle du chrétien admis nouvellement comme représentant du Blanc dans la chapelle. Tous les pouvoirs lui reviennent, car, il représente le Blanc parti, ou éloigné qui lui-même représente personnellement Dieu. Alors, n'est bien que ce qu'il fait et c'est, par conséquent, ce que doit faire tout le monde. Il va progressivement et insensiblement du dogmatisme au fanatisme, et du fanatisme à la dictature (spirituelle) au nom du Paradis qui attend celui qui écoute la parole de Dieu et la met en pratique (comme lui).

Dans tous les cas, c'est pour le bien de celui qu'on veut convertir, qu'on veut ramener à Dieu (une brebis perdue et retrouvée en quelque sorte). Ce qui porte à s'interroger : pourquoi la multiplication de tentatives de conversion auprès du rebelle et la diversification des stratégies ? Pourquoi trouver le bien de quelqu'un là où il ne le trouve pas lui-même ? Telles sont les idées qui sous-tendent la guerre que Nkatefoé livre à Atemeteme et ses disciples. En effet, Nkatefoé et les siens trouvent en ceux-ci des enfants du diable, des béliers aux cornes apocalyptiques, de la matière à brûler pour les flammes éternelles des enfers, des corps appelés à mourir dans peu de temps s'ils ne changent pas de religion. La bonté d'un homme de Dieu de sa trempe voudrait donc qu'il se soucie du sort de chacun de ses frères après la mort. Il les appelle à se convertir au christianisme pour être sauvés par *Yessou Christouss* lui-même. Cet appel, heureusement pour lui, va bénéficier d'un heureux hasard, ou comme le penserait le catéchiste, de l'intervention directe de Dieu, que le narrateur qualifie d'« événement sans précédents dans les chroniques de Mvoutessi »⁶ : l'entrée d'Atemeteme dans la chapelle le jour de Noël, mieux encore, sa conversion au christianisme après l'incident de Nkôl-Sô'ô dans lequel il a failli perdre sa vie pour son culte

⁵ Au regard de sa croyance en la prémonition développée au chapitre 2, l'on peut dire qu'il croit aux traditions ancestrales.

⁶ G. Oyono Mbia, *Chroniques de Mvoutessi I*, quatrième édition, Yaoundé, CLE, coll. « pour tous », 1986, p. 17.

au vin de palme. Ce qui va servir à Nkatefoé un véritable témoignage qui lui fera gagner à la cause de Dieu, tous ceux qui étaient derrière Atemeteme. Car le chef gagné, les subordonnés n'auront qu'à se rendre sans résistance. Ou alors, il n'aura qu'à réajuster l'appel : « Mes frères, convertissez-vous, comme Atemeteme de peur que... » Encore que cela ne coutait rien à l'auteur de faire gagner Atemeteme si tant il est vrai que ce récit est fictif.

2. La petite gare : Fonctionnaires, changeons de mentalité

Une autre chronique, un autre appel. Dans « La petite gare », Guillaume Oyono Mbia présente un personnage dont les ambitions paraissent un peu plus grandes : Silas Aloga, le mauvais fonctionnaire de la gare. Ironiquement, le narrateur dit de lui qu'il est « *pleinement conscient de l'importance de sa mission* »⁷, avant d'ajouter plus loin, qu'il « *est un bienfaiteur public* »⁸. Certainement Silas Aloga est un bienfaiteur parce qu'il est à son poste, et parce qu'il va au travail chaque jour. Mais tout porte à croire qu'il le fait pour nourrir son égo, pour assoir son influence de fonctionnaire du village sur ses compatriotes, pour montrer qu'il est le tout puissant de la gare dont il est le principal responsable. Laquelle gare devrait bénéficier normalement de la présence d'un fonctionnaire aussi zélé, aussi imaginatif et aussi innovateur que lui. Du moins, ces qualités, on les lui découvre par un heureux hasard qui voudrait que dans la localité se retrouve un Président-Directeur-Général d'on ne sait quelle société qui compte voyager (naturellement par train), donc bénéficiaire des services de l'ingénieur chef de gare. C'est à l'annonce de ce projet bénéfique pour notre « héros » que l'on découvre que le chef de la petite gare peut avoir de grandes idées.

La vérité est que notre chef de gare manque d'occasions pour se faire une image positive devant ses supérieurs hiérarchiques qui ne viennent certainement jamais dans sa petite gare. Il voudrait pour cela profiter de la présence directoriale pour avoir une promotion ou pour une mutation dans une « grande gare ». Il y tient tellement qu'il oublie que de telles prérogatives devraient lui être accordées à l'aune du travail abattu chaque jour et des bons et loyaux services rendus à tous les voyageurs. Ce qui est cependant regrettable, c'est que tous les efforts qu'il fournit pour organiser son travail se résument en seul jour et pour un seul voyageur : celui par qui, selon lui, doit venir sa promotion. En plus, tous les autres voyageurs sont traités avec antipathie car notre fonctionnaire les considère comme des obstacles à sa promotion future. Ils sont grondés, humiliés, blâmés à tort, etc. Expressément, le chef de gare

⁷ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 1, p. 26.

⁸ *Ibidem.*

retarde la vente des billets ; il feint ne pas reconnaître la clé du guichet qu'il utilise chaque jour (pour gagner du temps) ; bref, il fait tout pour « éviter de donner aux profanes l'impression que son métier est facile. »⁹ Silas Aloga est donc le prototype des fonctionnaires, chasseurs de promotions, qui sont prêts à tout faire, sauf à bien faire leur travail, pour une promotion. C'est à ce type de fonctionnaires que l'appel de Guillaume Oyono Mbia est lancé.

3. Les sept fourchettes : paysans changeons de conceptions

Une partie de « Les sept fourchettes » est une parfaite illustration de fausses conceptions des villageois de Mvoutessi que l'auteur donne à voir. En fait, si l'on peut considérer l'auteur des *Chroniques* comme cet intellectuel-là qui est allé jusqu'en Angleterre grâce à une bourse d'étude, l'on est à mesure de croire, de par son éducation, que certaines conceptions qu'il attribue à ses personnages paysans sont en réalité celles qu'il décrie. Avec subtilité, il fait glisser un grand nombre de celles-ci dans son récit, probablement pour en appeler au bon sens de ceux qui les conservent. Par exemple, il fait réclamer un festin à son homonyme Tita Oyonô Essôla après que celui-ci se soit rendu compte qu'il « était allé commander les correcteurs du brevet à Yaoundé. »¹⁰ On l'entend crier avec indignation :

Que veut dire tout ceci ? Mon homonyme s'en va commander les blancs qui fabriquent le brevet à Yaoundé. Il revient sans penser à faire battre le tam-tam pour appeler ses pères, et leur dire : « O Fôngs, mes pères, où êtes-vous ? Venez, que nous mangions ensemble ce que je vous ai rapporté de la ville. Même si vous ne buvez chacun qu'une dame-jeanne de vin rouge, ne vous demandez pas : « notre fils se moque-t-il de nous ? »¹¹

Organiser une telle fête où chaque paysan de Mvoutessi doit boire au moins une dame-jeanne de vin rouge, il faut avouer que c'est colossal par rapport aux émoluments d'un simple examinateur convoqué pour le brevet à Yaoundé juste après l'indépendance du pays. Et l'on doit ajouter à ceci le repas de luxe réclamé : « Pourquoi mon homonyme n'avait-il pas réuni ses pères pour leur dire : « Venez manger ce petit bœuf que Monti Ministre m'avait donné à Yaoundé ? »¹² Tout un bœuf, grand ou petit, pour quelqu'un qui a gagné combien ? Très simplement donc, l'auteur voudrait faire comprendre à ceux qui peuvent s'identifier à son homonyme qu'être convoqué à Yaoundé pour faire son travail n'est pas synonyme d'enrichissement immédiat.

⁹ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 1, p. 35.

¹⁰ *Idem*, p. 54.

¹¹ *Ibidem*.

¹² *Idem*, p. 55.

On a entendu Tita Oyonô Essôla parler de « *blancs qui fabriquent*¹³ le brevet à Yaoundé »¹⁴. L'on pourrait bien considérer cela comme une façon de parler pour dénoncer, de nos jours, l'attribution de faux diplômes. Mais quand on sait que le système éducatif camerounais de l'époque dans lequel se situent les événements des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* souffrait très peu ou ne souffrait pas de ce phénomène, l'on est appelé à supprimer cette hypothèse. Et l'on se dit que c'est une autre conception du vieillard qui en sait très peu sur l'obtention d'un diplôme de brevet. Le fait est que des méprises comme celle-là, il n'en manque pas dans les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*, encore moins dans « Les sept fourchettes ». Les paysans de Mvoutessi dans cette chronique pensent qu'il y a, en Europe¹⁵, une école où on forme spécialement des ministres ; ils pensent que les « européens » sont leurs amis : « *A la fin de ses études, [...], il ira dire au revoir à tous les blancs qui possèdent des usines là-bas. Ce sont nos amis, car ils nous envoient toujours des catalogues. Ils ne laisseront pas notre fils rentrer les mains vides* »¹⁶, parce qu'ils pensent que l'hospitalité qui règne chez eux est celle qui règne partout. C'est à peine à concevoir qu'ils imaginent qu'un diplôme quelconque dispenserait leur fils du contrôle de la douane. En homme averti et certainement par expérience, l'auteur appelle au bannissement, de ces conceptions erronées.

4. Na-Mongô : changeons nos mœurs

La quatrième chronique que nous étudions ici, celle qui constitue le tome 2, qui est subdivisé en cinq épisodes majeurs, « Na-Mongô ou le voyage à Ebolowa », bien que racontant le long voyage effectué par le narrateur et son cousin pour Ebolowa, véhicule une idée, un thème, en toile de fond. Cette idée, c'est celle du mariage. À bien y regarder, il se dégage progressivement une idée, une conception du mariage apparemment propre aux habitants de Tekevôm. Cette conception qui frôle le libertinage s'apparente même à de la prostitution. Il n'y a qu'à regarder l'usage de termes gendres, beau-frère, etc. dont nous avons déjà parlé. À peine arrivé un étranger, l'on en trouve un « gendre, un beau-frère », et l'on demande sans cesse au narrateur dans le texte : « *D'où vient notre gendre ?* »¹⁷ Donc, à Tekevôm, toute fille native est femme de tous les étrangers et éventuellement toute femme venue d'ailleurs est femme de tous les Tekevomois. Les plaintes d'Abessô Zang lors de la soirée du Mvet le témoignent, encore que celui-ci reconnaît explicitement : « *Des choses*

¹³ Nous surlignons.

¹⁴ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 1, p. 54.

¹⁵ Europe sans précision de pays, ce qui fait de l'Europe, pour eux, un pays et non un continent.

¹⁶ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 1, p. 57.

¹⁷ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p. 25.

comme j'en disais hier soir à propos de l'un deux et de ma femme, je ne les disais que pour parler : après tout, ma femme est aussi celle de mes frères...»¹⁸ À Tekevôm, tout le monde est la femme ou le mari de tout le monde. Quel relâchement des mœurs ! Tel serait certainement le cri de l'auteur qui en appelle au bon sens.

À peine présenté, le professeur a déjà une femme. Tout le monde l'appelle déjà, qui « gendre », qui « beau-frère ». Seul le chef semble encore faire la part des choses. Au discours de Bibabi bi Ta'a qui fait du voyageur le gendre idéal, le « blanc » qu'il faut à Maria et qui donnera le brevet à tous les enfants du village, le chef oppose une explication rationnelle qui laisse entendre que seul le grand homme qui viendra dans quelques jours est l'homme à qui l'on devrait demander la dot de Na-Mongô. Mais l'on ne voit plus clairement pourquoi celle-ci doit passer la nuit avec Monti professeur, en partageant le même lit. L'on ne comprend plus rien quand il déclare à Abessô Zang : « *Va dire au revoir à tes beaux-frères ! N'est-ce pas toi que les gens qui viennent chez Na-Mongô doivent voir en premier lieu ? Qui d'autre commande ta sœur ?* »¹⁹ Finalement, pour une seule fille, Thomas Ndôngô Medjô reconnaît avoir plusieurs gendres. Notons qu'en plus de ceux qu'il connaîtrait, on pourrait ajouter ceux qu'il ne connaît même pas. Drôle de mœurs ! Drôle de mœurs surtout pour ces paysans qui comptent donner leur fille au plus offrant. « Il faut changer ! », suggérerait l'auteur à notre avis.

Le développement de cette partie qui s'achève a donc permis de lire les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* comme un énoncé performatif, comme un acte illocutoire : un appel au changement. Appel qui peut également être envisagé sous une diversité d'actes : suggestion, conseil, injonction ferme, recommandation, etc. Cette lecture nous situe à la fois dans le sillage des théories des actes de langage, de l'inférence, de l'intention de communication de Grice, et même de l'implicite. Dans la partie qui va suivre, nous tentons de faire une autre lecture de chacune des différentes chroniques qui constituent notre corpus.

B. UNE AUTRE LECTURE DES DIFFÉRENTES CHRONIQUES

Après avoir lu les Chroniques de Mvoutessi comme un macro-acte de langage (appel), nous envisageons proposer dans cette partie un sens différents de chacune des chroniques comme nous venons de le dire. Toujours en nous aidant de la théorie de l'inférence qui nous permet de tirer de conclusions en utilisant les indices fournis par le texte, le contexte, nos

¹⁸ *Idem*, p. 41.

¹⁹ *Idem*, p. 40.

connaissances encyclopédiques. Cet usage d'autre théorie nous est cependant imposé par les différentes relations que celles-ci entretiennent avec la théorie de l'inférence. En fait, il nous paraît évident que ces théories sont intrinsèquement liées.

1. Le sermon de Yohannes Nkatefoé ou la conversion miraculeuse de Ko'oko Atemeteme

Lorsqu'on termine la lecture de la chronique dont le titre vient d'être mentionné, l'on se demande bien ce qui est arrivé à Atemeteme pour qu'il se convertisse au christianisme. Parce qu'en regardant de près la résistance qu'il offre aux conquêtes de l'homme de Dieu, même les petits incidents de Nkôl-Sô'ô, ne devraient pas le faire capituler. Au début de l'histoire, l'on se rend compte que Cécilia, la principale alliée de Nkatefoé, a perdu tout espoir de gagner Atemeteme à la cause de Dieu. Dans les propos qui suivent, pour elle tout est perdu : « *S'enivrer de cette façon la veille de Noël ! Je te le répète, ah Yohannes ! Aucun catéchiste ne pourra jamais convertir un homme pareil !... Qui d'autre pourrait réussir là où tu as échoué ?* »²⁰ Mais l'homme de Dieu, soit par excès de zèle, soit par une vraie foi en celui qu'il sert garde toujours quelque lueurs d'espoir : « *Patientons encore, Cécilia ; les voies de l'Eternelle sont cachées aux hommes. Ainsi, j'en demeure persuadé, lorsque mes paroissiens auront entendu mon sermon de Noël...* »²¹ Il ne mentionne pas Atemeteme. Il parle de ces paroissiens. Peut-être seront-ils ses messagers auprès du chef des ivrognes.

Le plus curieux dans cette histoire est que le sermon dûment préparé sur lequel compte le catéchiste n'est entendu par personne, ni même par sa femme. On l'entend s'exclamer à la fin : « *Un si long sermon, ah Cécilia !... Atemeteme **lui-même**²² se serait converti s'il l'avait entendu !.* »²³ L'on peut dire que l'usage de « lui-même » ici implique conventionnellement que le catéchiste comptait déjà convertir tout le monde avec son sermon de Noël, ce qu'il a déjà clairement exprimé plus loin : « *Ainsi, j'en demeure persuadé, lorsque mes paroissiens auront entendu mon sermon de Noël...* »²⁴ ; et qu'en plus de ces paroissiens, il pourrait convertir Atemeteme. Ou alors, le chef des buveurs se serait converti tout seul ? Sauf que là, on pourrait nous rétorquer qu'il n'y a pas de conséquence sans cause. Ce qui est pourtant vrai. Il faudrait donc à la base que le sermon en question serve de stimulus. Bref, la dernière balle

²⁰ *Idem*, p. 8.

²¹ *Ibidem*.

²² Nous surlignons.

²³ *Idem*, p.23.

²⁴ *Idem*, p. 8.

du catéchiste n'ayant pas été utilisée, qu'est-ce qui a rangé Atemeteme sous les drapeaux du Seigneur ? Cette question étant très difficile à répondre, alignons-nous lâchement derrière Nkatefoé pour dire que le Dieu des miracles a agi en personne par ses voies insondables et lui a offert, en cadeau de Noël, Atemeteme (comme bras droit)²⁵ et son poignant témoignage comme preuve de sa toute-puissance pour gagner à sa cause toutes les brebis égarées de Mvoutessi.

2. La petite gare : l'impuissance du « tout puissant »

Le comportement de Silas Aloga nous a déjà particulièrement intéressé dans cette étude. Nous avons dit de lui qu'il était un mauvais fonctionnaire. Parlant des énoncés performatifs, nous avons conclu, de par l'usage abondant qu'il fait de l'impératif, qu'il est autoritaire. Ceci surtout dans la mesure où il considère, selon la suggestion du père Mayéga, ses voyageurs comme ses « administrés » et par conséquent, ses subordonnés. Et, le titre de Chef de Gare lui concédant tous les pouvoirs, Silas est le « tout puissant ». Il pense qu'il est en son pouvoir de faire venir le train à l'heure, de le faire venir avec du retard ou de ne même pas le faire venir. Il rêve de faire attendre des voyageurs pendant une semaine avant d'être reçus. Pour lui, il est le seul et l'unique personne de la gare qui sait à quelle heure le train « régulier » arrive et à quelle heure il repart, même si visiblement, ces heures sont fixes, sauf en cas de problèmes. Il ne se limite pas d'ailleurs aux rêveries et aux imaginations. Il est pratique. Pour son grand jour, afin d'attendre l'arrivée de son illustre voyageur, il retarde volontairement la vente des billets, il exige des voyageurs qu'ils se mettent en rang pour qu'il leur vende des billets, en plus, il gronde, blâme et cherche, à humilier à tort ou à raison, tout le monde, sauf son voyageur de marque.

Ce qu'il oublie, c'est que son pouvoir est largement limité, puisque la suite des événements va le laisser impuissant. En effet, en « tout puissant », on l'a entendu promettre à la grande dame dont l'annonce peut être considérée comme l'élément perturbateur : « *Le train viendra !... Il viendra !* »²⁶ On l'a même entendu annoncer le départ imminent du train : « *Reculez... Reculez !... Le train va partir !* »²⁷ À partir de ce moment, pourtant, rien ne dépend plus de lui. Il doit, à son tour, recevoir l'ordre d'envoyer le train. Et c'est là où tous ses espoirs tombent dans l'eau : « *Surtout pas ! Ne nous envoyez pas le train !* »²⁸, lui intime-

²⁵ *Idem*, p. 23.

²⁶ *Idem*, p. 27.

²⁷ *Idem*, p. 42.

²⁸ *Ibidem*.

t-on au téléphone. Coup de tonnerre ! Il ne sait plus dès cet instant à quel saint se vouer. Il voudrait bien faire tout ce qui est de son pouvoir pour tenir la promesse faite au Président-Directeur-Général, malheureusement pour lui, il n'a plus de pouvoir. Ce n'est plus à lui de donner des ordres, il n'est plus le tout puissant, il est impuissant. Pourtant, il était puissant tout à l'heure, Monsieur le Chef de Gare !

3. Les sept fourchettes ou l'ignorance des paysans

Nous avons déjà abordé la question de l'ignorance dans la partie précédente en parlant des fausses conceptions des paysans de Mvoutessi. Cela signifie que cette partie pourrait bien nous servir d'argument pour développer ce titre. Mais servons-nous d'autres indices pour le faire. C'est dans cette chronique que l'on trouve le plus grand nombre de rectifications ; c'est aussi là où les personnages sont régulièrement traités d'ignorants par les autres. Même l'illuminé chef de village Tita Mezôé semble ne pas connaître assez de chose qu'on le croirait. Il est d'ailleurs à l'origine de plusieurs méprises que nous avons déjà évoquées dans cette chronique. Sa langue même ne tient plus bon. C'est lui qui utilise « flèches » en lieu et place de cartouches ; c'est également lui qui substitue « k » à « t » : en volant dire « *Rôti* », il dit plutôt « *rôki* »²⁹.

En plus, après son voyage, à Yaoundé, pour raconter à ses frères le bon accueil que lui a réservé son beau-frère, il augmente des faits et profite de leur ignorance. Il leur déclare par exemple : « *J'avais bien compté, à côté de mon plat, sept fourchettes* »³⁰ Sept fourchette pour un seul couvert, pour un seul convive, c'est quand même un peu trop. Donc, soit il profite de la naïveté de ses pairs, soit il s'est trompé lui-même sur le rôle que devraient jouer lesdites fourchettes.

4. Na-Mongô ou le voyage à Ebolowa : les honneurs mérités de Monti Professeur

« Na-Mongô ou le voyage à Ebolowa » paraît comme une juste récompense que reçoit le narrateur en tant qu'enseignant. C'est ce qu'il semble clairement exprimer dans l'avertissement de la page sept :

[...] S'il est vrai que, pour des raisons purement diététiques, la craie ne saurait engraisser ses consommateurs, et que certains de nos élèves tournent mal, il n'en faut pas moins reconnaître que l'encre dont les examinateurs et les candidats barbouillent également les feuilles des examens officiels peut parfois rejaillir sur eux de la manière la plus glorieuse.

²⁹ *Idem*, p. 52.

³⁰ *Idem*, p. 51.

*Ainsi moi, l'un quelconque des examinateurs lors de la session du brevet élémentaire de juin 1964 à Yaoundé, je devais peu après jouir d'une confortable estime dans mon Mvoutessi natal, et aussi dans les villages environnants.*³¹

Le narrateur est récompensé ici d'une autre manière : la reconnaissance de tout un village, ou de toute une contrée. Des honneurs, il en reçoit de toutes les manières et de natures différentes. Cela commence tout naturellement avec l'accueil chaleureux que lui réserve Maria avec enthousiasme pendant qu'il arrive avec son cousin sous la pluie à Tekevôm. Il raconte à cet effet : « *A notre grande surprise elle accourut bientôt à notre rencontre en criant, en français : - Soyez le bienvenu, Monsieur le Professeur !* »³². Puis, c'est autour de la famille toute entière de lui manifester sa reconnaissance, et ensuite de tout le village.

Le coq noir est sacrifié le même soir en son honneur comme il est de coutume dans le pays Béti-bulu-fang pour recevoir un invité de marque. L'invitation adresser au jouer de Mvet est réitérer le même soir pour venir divertir Monti Professeur. Une nuit, du moins, une partie de la nuit lui est offerte avec leur jeune hôtesse, même comme de cette nuit, il reste silencieux. Le lendemain, les adieux leur sont faits, avec en cadeau cette fois, un poulet offert par Abessô Zang et un porc, en dépit de quelques difficultés à l'attraper, donné par Thomas Ndôngô Medjô. De retour à Tekevôm, ils sont même invités à s'asseoir à la table du Grand homme, Monsieur Jean-Pierre, l'homme à la Mercedes. Sans compter, en plus de tout cela, l'admiration que lui vouent les villageois. En un mot, Monti Professeur reçoit à Tekevôm, tous les honneurs qu'il a mérités en tant qu'enseignant, en tant que consommateur de la craie. Il offre d'ailleurs cette histoire en témoignage pour, dit-il, « *tirer d'erreur tous ceux qui pensent que la carrière enseignante est la plus ingrate de la terre.* »³³

4.1.La tornade : ordre ou conseil de la nature ?

Nous savons, par une inférence intra-textuelle, que nos deux voyageurs se retrouvent à Tekevôm indépendamment de leur volonté. Ils auraient bien voulu aller directement sur la route d'Ebolowa et s'arrêter à Ngoulemekong pour rendre visite à leur vieille grand' tante Na' Eyenga. Mais la nature en a décidé autrement. En effet, l'on ne sait, en réalité, comment considérer l'acte de celle-ci : comme un ordre ou comme un conseil ? Ce qui est sûr c'est qu'elle a pleinement eu raison d'influencer leur itinéraire initial. Ce que l'on peut dire, c'est qu'elle semble également habilitée à accomplir un tel acte. En d'autres termes, pour l'acte

³¹ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p.7.

³² *Idem*, p.10.

³³ *Idem*, p. 7.

illocutoire considéré, les conditions de félicité sont remplies. Si c'est d'un conseil qu'il s'agit, elle dispose d'un pouvoir de persuasion indéniable, s'il s'agit d'un ordre, elle a une force contraignante attestée. Ce qui est vrai, c'est qu'elle a visé juste. Élément perturbateur ou élément régulateur ? On ne voit plus clairement de quel côté la ranger.

Ce qui paraît évident, c'est que pour l'un des voyageurs comme pour l'autre, la nature a entrepris une action bénéfique : elle a permis au narrateur de jouir de l'estime dont nous avons parlé plus haut et à son cousin, de retrouver son ancien camarade et ami de l'école primaire de Sangmélina. Ordre ou conseil ? La tornade a simplement voulu leur faire profiter de quelque chose à Tekevôm. Ou alors, leur éviter une autre sur la route boueuse qui devait les conduire à Ngoulemekong, en tout cas, on ne sait jamais.

4.2.J'ai dit à mon fils... : le mariage en question

La question du mariage a déjà été effleurée dans la première partie de ce chapitre lorsqu'il était question de lire les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* comme un appel au changement des mœurs. Nous disions alors que la conception du mariage selon les tekevomois était un peu drôle et étrange dans la mesure où elle s'apparentait à de la prostitution. L'on revient ici sur.

Le premier, c'est la facilité avec laquelle une fille peut être donnée en mariage, qui plus est, sans son consentement. Cela commence avec les appellations « beau-frère ; gendre, beau-père » dont nous avons déjà parlé plus d'une fois. Mais cette légèreté ressort plus lors de la soirée de Mvet avec le discours circonstanciel de Bibabi bi Ta'a :

*[...] Monti Professeur, dis-je, est un blanc, un de ceux-là que nous voulons dans notre famille. Que cherchons-nous d'autre ? Allons-nous compliquer les choses comme nous le faisons lorsque de simples villageois demandent la main de nos filles ? Autrefois, quand un étranger avait rendu un grand service à la tribu toute entière, on attrapait bien vite la fille la plus digne de lui, et on la lui donnait... [...]*³⁴

Quel cadeau grandiose que d'offrir une femme à quelqu'un. Na-Mongô est ainsi offerte à Monsieur Jean-Pierre au prix de rien, sinon, des promesses. Conséquence, elle se retrouve dans un foyer polygamique avec tout ce que cela comporte comme batailles, en plus, avec un mari qui ne se contente pas des femmes qu'il a chez lui. Bagarre le matin, bagarre le soir, à cause du matérialisme de ses pères et mères.

³⁴ *Idem*, p. 32.

Effectivement, le deuxième aspect qui fait problème dans cette manière de marier les filles est l'exigence des parents envers les prétendants. Ce qui donne à ce qu'on appellerait dot une coloration de marchandage ou une occasion pour le village de vendre sa fille. Le discours de Bibabi bi Ta'a nous dit encore beaucoup de chose à ce niveau quant à la recherche du profit que cache dans ce contexte l'institution du mariage : « *Que cherchons-nous dans ce village ? [...] Monti Professeur est un grand homme, un savant qui pourra facilement donner le brevet à tous les jeunes gens de ce village, [...]* »³⁵ Les commentaires qui suivent cet élan de générosité lui sont d'ailleurs complémentaire, comme à la liste engagée ci-dessus. Elle peut donc être complétée : tant de sacs de riz, de balles de stock-fiche, de pagnes, de pièces de dix francs, d'autorisations d'achat d'arme³⁶, et la liste reste certainement loin d'être exhaustive.

Donner sa fille à quelqu'un qu'on ne voit que pour la première fois et lui faire savoir qu'il doit dépenser autant, c'est peu habituel et peu rationnel ! L'on peut comprendre, à partir de cette dépravation des mœurs, l'acharnement de Guillaume Oyono Mbia à mettre en lumière ces mauvaises pratiques autour du mariage. Que ce soit avec *Jusqu'à nouvel avis*, que ce soit avec *Notre fille ne se mariera pas !*, ou alors avec *Trois prétendants... un mari*, l'auteur n'hésite pas à remettre en question une déviance instaurée dans le mariage.

4.3. Monti Professeur s'en va : le grand départ

Après une nuit de luxe passée avec la plus grande intellectuelle de Tekevôm, après avoir mangé un coq offert en festin par le chef Thomas Ndôngô Medjô lui-même, après une soirée spéciale avec comme artiste invité le célèbre Paulus Assam Angonemane, soirée arrosée du vin le plus exquis de la contrée, celui fait par l'inégalable Ekoumou Azômbô, après un somptueux petit déjeuner, Monti Professeur et son frère peuvent enfin continuer leur voyage. À tout seigneur tout honneur, dit-on souvent. Leur départ aussi va porter cette marque de grandeur, car ils ne partiront pas les mains vides. En effet, comme le veut la tradition chez les Béti-bulu-fang, lorsqu'un invité de la trempe de Monti professeur quitte la maison de son hôte, ce dernier doit lui offrir du sang, c'est-à-dire qu'il doit lui donner un animal, le plus souvent domestique³⁷, pour le manger avec sa famille dès son retour.

Habituellement, l'on peut donc offrir un coq ou une poule, etc. Mais exceptionnellement, un porc, un mouton, une chèvre. Quand on regarde ce qui est offert à

³⁵ *Ibidem.*

³⁶ *Ibidem.*

³⁷ Régulièrement un coq (ou une poule), une chèvre, un porc, etc., le plus sacrifié étant le coq.

Monsieur le Professeur et son frère c'est l'exception et non l'habitude. Donc, pour marquer la grandeur de l'étranger qui quitte sa maison, Thomas offre un porc. La solidarité villageoise aidant, Abessô Zang ajoute un poulet. Voilà donc ce qu'on appelle un grand départ à Tekevôm !

4.4. La Mercédès Benz : le départ pour la France ?

Pour celui qui a entendu les indiscretions de Thomas Ndôngô Medjô pendant la soirée organisée pour continuer la célébration du brevet obtenu par Maria et pour recevoir ses étrangers de marques, la première idée qui vient en tête en voyant ou en entendant parler de la Mercédès Benz, c'est le départ de Maria. Thomas le grave bien dans la mémoire de celui qui l'écoute : « [...] *demain, après-demain, ou même la semaine prochaine, vous verrez une grosse voiture s'arrêter devant ma maison. [...], je crois savoir qu'on enverra Na-Mongô nous chercher les films hindous en France...* »³⁸ Cela devient très évident que celui qui aperçoit la Mercédès infère que c'est la « grosse voiture » dont parlait le chef. En plus, le narrateur a déjà eu à dire plus loin que Maria et une autre fille était souvent déposées à l'école à Yaoundé par une Mercédès pareille. Une inférence impliquant une autre, on peut aboutir à la conclusion que le grand homme est déjà venu la chercher pour l'envoyer en France comme promis. En clair, la seule question que suscite la vue de la Mercédès ou son évocation dans le texte est : est-ce déjà le départ pour la France ? En sorte que celui qui n'assiste pas au grand départ à la fin en entendant la Mercédès s'éloigner demanderait : « Na-Mongô est-elle partie ? » Ou « a-t-on déjà amené Na-Mongô ? »

4.5. « ...Un truc ...quelque chose ...une boîte, quoi » ou la promesse tenue de Monsieur Jean-Pierre

Cet extrait de lettre pose un problème de fond. Qu'est-ce que le grand homme avait au juste promis à notre chère Na-Mongô ? Pour Monti Professeur qui se trouve en Angleterre, il n'a concrètement rien promis. Pourtant, la promesse de l'envoi à Paris de Maria renferme beaucoup d'espoir pour les Tekevomois. En effet, pour eux, Paris rime avec beaucoup d'argent. À la fin des informations exclusives qu'il donne lors de la grande soirée, le chef de village peut se permettre de préciser : « *On dit que ces films-là nous rapporteront beaucoup d'argent...* »³⁹. Et même, pour que la vieille Na' Ngoteba comprenne ce qu'on lui explique sur la destination de Na-Mongô, il faut seulement qu'on lui dise : « *Ça nous rapportera de*

³⁸ G. Oyono Mbia, *op. cit.*, tome 2, p.33.

³⁹ *Idem*, p. 34.

*l'argent, beaucoup d'argent... »*⁴⁰, et, éventuellement, beaucoup de richesses, la suspension restant toutefois à compléter. Pourtant, concrètement, le grand homme n'a rien promis de concret à notre chère Maria. On l'entend dire au narrateur : « *Toutefois, je connais des gars sérieux à Paris, qui pourront facilement me trouver quelque chose*⁴¹ pour Marie-Thérèse et Hortense-Gisèle. »⁴² Qu'entend-il par ce « quelque chose » ? On ne le sait vraiment pas. Plus loin, il promet également : « *Je ne manquerais pas de leur trouver quelque chose*⁴¹... *Un truc*⁴¹, *quelque chose*⁴³,... *une boîte*⁴¹, *quoi !* »⁴⁴

Cette promesse dans laquelle nous avons pris le soin de souligner les compléments du verbe « trouver » semble ne rien promettre de concret. En effet, les syntagmes nominaux surlignés manquent de contenus référentiels explicites. Elles sont par conséquent très généralisantes. Elles désignent tout à la fois. Et par le fait de tout désigner, elles finissent par ne plus rien désigner du tout. Si elles ne désignent rien, cela signifie qu'on peut leur attribuer n'importe quel sens. À partir de ce moment, l'on peut dire que Monsieur Jean-Pierre a promis à Maria des batailles tous les jours avec ses nombreuses maîtresses et ses trois femmes. Il lui a promis une difficile existence dans un foyer polygamique et non une vie meilleure après un séjour à Paris. D'ailleurs, du voyage à Paris, on ne connaît que le projet. Le narrateur ne dit pas si Maria a quitté le Cameroun un jour. On suppose qu'il a respecté le principe de coopération en donnant toutes les informations nécessaires pour sa communication et on conclut que s'il ne nous l'a pas dit, c'est parce qu'elle n'y est jamais allée. Foyer polygamique, batailles à volonté, coups et blessures tous les jours, voilà le véritable contenu de la promesse de l'homme à la Mercedes Benz, promesse qu'il a très bien tenue.

Que de sens à construire pour les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* de Guillaume Oyono Mbia. Cette partie qui s'achève l'a bien démontré. Il a d'abord permis de lire ces *Chroniques* comme un appel au changement lancé par l'auteur à la générosité du lecteur. Cet appel prend plusieurs tournures selon les différentes chroniques : changement de religion, de mentalités, de conceptions et de mœurs. Ce qui a permis par la suite de donner d'autres sens possibles aux dites chroniques. Il faut préciser, s'il en est encore besoin ici que ces sens construits se réclament d'une lecture pragmatique des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. Ils sont dans cette logique sous-tendus par la théorie de la pertinence dans son volet inférentiel qui donne la

⁴⁰ *Idem*, p. 59.

⁴¹ Nous surlignons.

⁴² *Idem*, p. 54.

⁴³ Nous surlignons.

⁴⁴ *Ibidem*.

possibilité au lecteur de compléter la signification linguistique, sur laquelle nous ne nous sommes pas attardés, à l'aide d'un processus inférentiel. Ledit processus ayant pour matière le contexte, notion dynamique qui se construit à partir de la situation d'énonciation et des savoirs encyclopédiques du lecteur. Ce qui nous préoccupe cependant dans la suite de ce travail est de savoir s'il y a, parmi les différents sens que nous avons construits jusqu'ici sur les Chroniques (partiellement ou globalement), ceux qui sont plus vrais, ceux qui sont supérieurs à d'autres.

C. IMPLICATIONS DE L'APPLICATION DE LA PRAGMATIQUE A LA LECTURE DES CHRONIQUES DE MVOUTESSI 1 ET 2

Dans les chapitres précédents, nous nous sommes donnés pour objectif de proposer des interprétations possibles des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* dans l'optique de montrer que l'application de la pragmatique à la lecture de celles-ci garantit la construction de plusieurs sens. Dans cette partie, nous nous intéressons particulièrement aux implications d'une telle application (celle de la pragmatique à la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*). Nous avons pour objectif de montrer qu'aucun sens, parmi ceux que nous avons proposés et parmi ceux qui peuvent être construits en lisant ces textes, n'est supérieur ou plus vrai que les autres. Cette thèse est soutenue par plusieurs raisons dont la principale vient du fait qu'en pragmatique, l'interprétation des textes ou des énoncés relève, non de la vériconditionnalité, mais de la non vériconditionnalité. En sorte qu'on ne parle plus de sens plus vrais ou supérieurs aux autres, mais de sens plus valides, plus pertinents selon le contexte et selon le projet de lecture. Pour ce faire, nous parlerons des indices et de leur rôle, et de l'influence du lecteur sur le statut du sens construit.

1. Des indices/ Indicateurs et leur rôle

Nous parlons d'indices pour référer à l'ensemble d'informations ou de signes que donne le texte et qui sont susceptibles d'une ou de plusieurs interprétation(s). La terminologie et même la conception de ce que nous appelons indices peut varier selon les auteurs. Ainsi trouvons-nous chez Éveline Charmeux le terme « indices »⁴⁵ qui renvoie à ce que Maingueneau nomme « indications »⁴⁶. Les deux termes renferment cependant le même

⁴⁵ É. Charmeux, *Savoir lire au collège*, Paris, CEDIC, 1985.

⁴⁶ D. Maingueneau, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, 1990.

contenu. Patrice Deforges quant à lui parle de « repères »⁴⁷ pour désigner ce qui distingue ce qui est dans le texte des autres signes. Ce qui reste tout de même un indice. Finalement, l'on peut dire que les trois termes désignent la même réalité, c'est-à-dire, à ce qui attire l'attention du lecteur dans un texte, ce à quoi il accorde son attention comme le lecteur Bédi-bulu-fang accorderait la sienne au nom « Atemeteme », dans « Le sermon de Yohannes Nkatefoé ». Celui-ci, (nom) serait susceptible, de par sa signification « tout à coup », « subitement », « étonnamment », « inopinément », etc., d'être interprété comme l'expression même de la conversion inattendue ou surprenante du personnage Atemeteme au christianisme.

1.1.Indices/texte : support de la construction du sens

Il faut commencer par comprendre à quoi sert le texte, du moins, à quoi servent les indices que nous donne le texte. Dans la conception pragmatique, le texte n'a pas de sens en soi. Nous reviendrons plus loin sur cette position. Si le texte n'a pas de sens en soi, cela signifie que son sens se construit lors de la lecture. Cette construction se fait à partir des indices. En d'autres termes, pour construire le sens du texte, le lecteur se sert des indices que celui-ci lui fournit. En réalité, c'est l'auteur qui fournit ces indices dont le texte constitue l'ensemble. À ce titre, le texte et les indices qu'il renferme ne sont que des supports pour la construction du sens. On dirait, dans une perspective psychologique, que le texte et tous ces indices ne sont que des stimuli de/dans la construction du sens. Ce sens, doit-on le signaler, varie ou se construit selon le contexte. L'on comprend dès lors pourquoi Maingueneau pense que l'approche pragmatique des textes littéraires « *vise à étudier le texte non comme un contenu stable dans tous les contextes, mais comme un support pour des interprétations qui varient en fonction des contextes de réception.* »⁴⁸ C'est tout simplement parce que chaque lecteur a la possibilité d'aborder un texte sous l'angle des indices qui lui parlent.

Cette possibilité qui est la raison d'être de cette étude justifie, dans ce sens, le fait que Joseph-Modeste Tala lise le *Chroniques de Mvoutessi* comme une « *peinture clinique de la société de [leur] temps* »⁴⁹, alors que nous les considérons comme l'expression des intentions de l'auteur dans un contexte donné ou un appel au changement lancé par l'auteur à l'endroit de ces lecteurs, tandis qu'un autre lecteur pourrait les lire comme l'expression de

⁴⁷P. Deforges, « La lecture », in J. Leif (sous la direction de) *Manuel de linguistique appliquée, Tome II, la phonétique et ses applications (phonétique, lecture, orthographe)*, coordonné par Frank Marchand, Ed. Delagrave, coll. « Éducation et pédagogie », 1975.

⁴⁸D. Maingueneau, *op. cit.*, p. 29.

⁴⁹J.-M. Tala, « Chroniques de Guillaume Oyono M'bia », in Ambroise Kom, (sous la dir. de), *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française*, Sherbrooke/Paris, Éditions Naaman et A.C.C.T., p. 120.

l'engagement de leur auteur. Bref, tout lecteur a la possibilité de construire un ou des sens différents en lisant ces textes et en se fondant sur les indices qui lui sont pertinents. Cela n'empêche cependant pas qu'on arrive à des interprétations similaires en se servant des indices différents, ou d'aboutir à des interprétations différentes en se servant des mêmes indices. Ce qui est important c'est que les indications servent de support et par ricochet de preuves ou de justification aux sens construits.

1.2. Le texte n'a pas de sens en soi

Nous venons de voir que le texte et les indices servent de support à l'interprétation. Ainsi aboutissons-nous à la conclusion selon laquelle le texte en soi n'a pas de sens : le sens du texte se construit par le lecteur. Ce qui donne une autre occasion de diversification des interprétations d'un même texte ou d'un même indice car tout se passe au niveau du lecteur et à chaque lecteur son ou ses sens. Ducrot conseille dans cette logique de « *considérer le sens de l'énoncé comme une construction du [récepteur-lecteur] destinée à faire comprendre les effets réels de l'énoncé en situation* »⁵⁰. Il paraît clairement dans ces propos de l'un des tenants de la pragmatique intégré que le sens n'est pas intrinsèque à l'énoncé, au texte. Éveline Charmeux est encore plus explicite dans la mesure où pour elle, le sens est extrinsèque au texte comme aux objets qui nous entourent. Elle pense que le sens se trouve dans la tête du lecteur. Dans son *Savoir lire au collège*, elle déclare : « *En effet, ce qu'on appelle le « sens » ne saurait appartenir ni aux objets qui nous entourent ni aux textes et messages qui accompagnent ces objets : il n'y a de sens que par la lecture. On peut même dire que le sens n'est jamais dans le texte, mais dans la tête du lecteur.* »⁵¹

Cette position trouve matière à justification tout au long de notre étude dans la mesure où les interprétations que nous avons données à certaines séquences des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* et même aux *Chroniques* dans leur globalité ne s'y trouvent pas explicitement inscrits. Nous les avons faites, bien sûr, sur la base des indices du texte, à travers un processus inférentiel, processus qui est à la base de ce que nous avons appelé implicite. Cela veut dire que nous seuls, sommes responsables desdites interprétations en tant que lecteur. Ainsi voyons-nous dans « La petite Gare », la dénonciation du comportement d'un mauvais fonctionnaire. Ce qui n'est dit nulle part dans le texte, en principe, explicitement. Quand Guillaume Oyono Mbia écrit : « J'ai dit à mon fils... », nous, nous

⁵⁰ O. Ducrot, *Le dire et le dit*, coll. « Propositions », Paris, Les Éditions de minuit, 1984, p. 59.

⁵¹ É. Charmeux, *op. cit.*, p. 44.

lisons « le mariage en question ». Quand il écrit « Les sept fourchettes », le lecteur que nous sommes voit plutôt : « Paysans, changeons de conceptions. » Et si personne ne nous condamne, c'est certainement parce qu'il est possible d'admettre que ces textes en soi n'ont pas de sens. Ils n'ont de sens que quand un lecteur les prend pour objet de son activité et c'est le sens qu'il leur donne qui est le leur. Il en serait donc ainsi de nous comme de tous les lecteurs.

Une précision est à faire cependant. Lorsque nous disons ici qu'un texte n'a pas de sens, cela n'est vrai que dans la mesure où l'on se fonde sur la dichotomie sens/signification comme le fait Ducrot⁵² et comme nous l'avons fait plus loin, ou sur celle, qui distingue le sens littéral du sens communiqué, que Françoise Armengaud situe dans le cadre de la pragmatique du second degré⁵³. Que l'on se mette d'un côté ou de l'autre, l'on dira que le texte a un sens littéral ou une signification non contextuel(le), donc, non pragmatique. Cela nous permet de rester en adéquation avec la théorie de l'inférence que nous utilisons dans la mesure où l'interprétation des énoncés dans celle-ci est décrite comme l'association, dans la recherche de la pertinence, de deux modèles (composants chez Ducrot) : un modèle codique traitant de la signification et un autre inférentiel qui complète le travail du premier en le situant dans un contexte. Ce qui aboutit à une interprétation pragmatique. Voyons à présent comment la conception pragmatique envisage le rapport des lecteurs avec les indices qu'ils utilisent.

1.3. Les mêmes indices ne parlent pas à tout le monde

Nous avons dit que les indices que donne le texte ne servent que de prétexte à la construction du sens. Nous avons également dit que le texte en soi n'a pas de sens, du moins, un sens complet. Nous parlons maintenant du choix des indices dans la lecture d'un texte. Ce choix également est un facteur important de la multiplicité des interprétations dont est susceptible un texte comme les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. Car comme nous l'avons souligné, les mêmes indices peuvent recevoir des interprétations différentes chez plusieurs lecteurs et même chez un lecteur. Ce qui est encore plus flagrant avec le choix des indices. On sait que ce choix est subjectif. Ce qui implique donc que tous les lecteurs d'un même texte ne

⁵² Ducrot appelle signification, le sens de la phrase, c'est-à-dire un énoncé en langue ou hors contexte. C'est le résultat de l'analyse du composant linguistique d'un énoncé. Par contre, le sens résulte de l'association de la signification (hors contexte) d'un énoncé avec le composant rhétorique ou contextuel. Ce qui fait alors l'interprétation pragmatique de l'énoncé, qu'il appelle sens.

⁵³ (V.) F. Armengaud, *La pragmatique*, 1^{ère} édition, Paris, PUF, coll. « Que-Sais-Je ? », 1985, p. 64.

se serviront pas forcément des mêmes indices pour leurs interprétations. Chaque lecteur choisira ceux qui lui semblent pertinents ; ceux qui touchent sa sensibilité, ses goûts, sa spécialisation, son projet de lecture ; bref, ceux qui lui parlent. Car, les mêmes indices ne parlent pas à tout le monde. Et, à partir de ces multiples choix possibles commencent à se dessiner des interprétations multiples d'un même texte. Cette réalité applicable à la lecture de tous les textes ne l'est pas moins pour les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*.

La lecture de ces œuvres en tant que texte implique également un choix subjectif d'indices par le lecteur. Si chaque lecteur a la possibilité de choisir des indices différents de ceux d'un autre, cela signifie qu'ils n'aboutiront pas aux mêmes interprétations ; ce qui n'exclut pas aussi qu'avec des indices différents, ils aboutissent à une même interprétation. Pour un religieux qui aborde « Na-Mongô ou le voyage à Ebolowa » sous l'angle de la religion, et qui s'intéresserait certainement aux indices qui mettent en relief la question du mariage que nous avons déjà abordée, il serait probable que cette œuvre soit interprétée comme une célébration de l'infidélité de la débauche. Par contre, pour un lecteur quelconque qui s'intéresse aux questions de la culture et qui s'inspire par exemple d'une approche ethnostylistique, cette œuvre serait l'expression de la socioculture Béti-bulu-fang dans laquelle elle est ancrée. On s'imagine qu'il aboutirait à cette conclusion en se basant sur les indices (socioculturèmes pour l'approche utilisée) comme : des ethnonymes (Fông, bulu, Ntumu, Essakôm, etc.) ; des patronymes (Mezôé, Meka, Medjô, Ndôngô, Assam Angonemane, Nyangonô, etc.) ; des toponymes (Ngoulemekong, Ebolowa, Mfouladja, Tekevôm, Mvoutessi, etc.) ; et bien d'autres encore. Ces deux visions qui montrent que chaque lecteur choisit ses indices montrent également que le choix des indices est gage de la pluralité des sens d'un texte et, particulièrement, des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* de Guillaume Oyono Mbia.

De ce qui précède, on retient que le texte en soit n'a pas de sens. Seul le lecteur donne un sens au texte tel que nous l'avons fait tout au long de cette étude. Pour construire le sens d'un texte, le lecteur se sert d'indices. Étant donné que les mêmes indices ne parlent pas à tout le monde, chaque lecteur ne s'intéresse qu'à ceux qui lui sont pertinents, à ceux qui sont significatifs pour lui. Conséquence, des textes, comme les *Chroniques* que nous lisons ici, ont plusieurs sens selon leurs différents lecteurs. Cela dit, y a-t-il vraiment une hiérarchie entre les différents sens proposés jusque-là ? Autrement dit, y a-t-il des sens supérieurs à d'autres ?

2. Le lecteur et le statut du sens construit

Après ces premières implications qui montrent le rôle des indices ou du texte dans la construction du sens, nous nous intéressons à d'autres implications relatives au statut du sens par rapport au lecteur. Celles-ci sont sous-tendues par la réponse à la question qui a été posée avant cette partie à savoir : y a-t-il des sens vrais ou supérieurs à d'autres dans l'application de la pragmatique à la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* ?

2.1. Les différents sens se valent

La réponse à la question précédente est que les différents sens se valent. Il n'y a pas une hiérarchie entre les différents sens construits ou proposés dans notre lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. Beaucoup de raisons seront données dans la suite de cette partie. Nous nous contentons d'abord de rendre cette position plus intelligible. Si nous disons qu'il n'y a pas de sens supérieurs à d'autres, c'est parce que nous avons dit que c'est le lecteur qui, au moyen des indices qui lui sont pertinents, construit le sens d'un texte. Hiérarchiser les sens, serait donc hiérarchiser les lectures et les lecteurs, ce sera hiérarchiser les choix, hiérarchiser les subjectivités. Ce qui ne nous paraît pas logique. Hiérarchiser les sens, c'est comme revenir à la problématique du sens vrai posée par le structuralisme. Parce qu'à ce moment, seul, le sens vrai, celui qu'un auteur aura « intentionnellement déposé » dans son œuvre⁵⁴, serait supérieur aux autres. Conception actuellement dépassée. On ne comprendrait pas comment l'interprétation des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* comme un appel au changement serait plus vraie que celle des mêmes *Chroniques* comme une mise en cause du mariage ou comme l'expression des intentions de Guillaume Oyono Mbia.

Sur quels critères se basera-t-on pour évaluer ces interprétations ? Si nous disons que le texte n'a pas de sens en soi, comment établir qu'un sens est faux par rapport à un sens (« vrai ») qui n'existe pas ? Étant donné la diversité et la différence des indices choisis, étant donné la différence des contextes, des cultures et les variations des subjectivités, comment mettre au même niveau, pour les comparer, des résultats qui n'ont rien en commun ? Nous pensons que d'autres critères que ceux de vérité et d'hiérarchie seraient plus rentables pour évaluer les interprétations des textes. Dans la suite de ce travail, nous verrons lesquels en essayant de démontrer pourquoi toutes les interprétations se valent.

⁵⁴ R. BARTHES, « Texte théorie du texte », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 avril 2015. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/theorie-du-texte/>

2.2.L'interprétation en pragmatique est non vériconditionnelle

Dans le cadre de la pragmatique l'on ne devrait pas juger les interprétations proposées ici sur la base du critère de vérité pour les hiérarchiser. Car comme le disent clairement Moeschler et Auchlin, « *l'interprétation pragmatique relève des aspects non vériconditionnels des énoncés* »⁵⁵ dans la mesure où elle est fonction du contexte et des inférences non démonstratives⁵⁶. Cela revient à dire qu'en pragmatique, l'on ne cherche pas à construire le sens vrai, mais le sens valide dans un contexte donné. Nous n'avons donc pas, à partir de ces précisions, construit des sens vrais, nous nous sommes contentés de proposer des interprétations selon certains contextes que nous avons parfois pris la peine de préciser. Par conséquent, l'on ne peut se fonder sur le critère de vérité pour dire par exemple que l'on devrait lire « Le sermon de Yohannes Nkatefoé » comme une invitation au christianisme et non comme la conversion miraculeuse de Ko'oko Atemeteme. Lequel de ces deux sens est vrai ? Impossible de le dire parce qu'ils ont été tous les deux obtenus par supputation, grâce à un calcul interprétatif qui n'est pas fondé sur la vérité.

Cet état des choses a fait dire à Moeschler et Auchlin que la communication, dont fait partie la lecture ou l'interprétation des textes, « *est un processus à haut risque en ce que rien ne garantit au destinataire qu'il a fait les bonnes hypothèses contextuelles lui permettant d'obtenir la conclusion de l'inférence non démonstrative, à savoir l'intention communicative du locuteur.* »⁵⁷ Ce risque, nous l'avons pris. Il est devenu pour nous le fondement de la multiplicité des interprétations des *Chroniques* que nous avons lues. Car en l'absence d'un sens vrai, d'un sens originel, tous les sens deviennent vrais. Cela peut s'entendre également quand nous disons que tous les sens se valent.

En peu de mots, pas de sens vrai, mais des sens valides pour les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* comme pour tous les énoncés proposent Moeschler et Auchlin. Cette conception leur a d'ailleurs donné l'occasion de revoir l'opposition sémantique/pragmatique⁵⁸, et de recentrer à leur guise la définition de la pragmatique. Ils

⁵⁵J. Moeschler et A. Auchlin, *Introduction à la linguistique contemporaine*, 3^e édition, Paris, Amand Colin, coll. « Cursus », 2009, p. 165.

⁵⁶ Moeschler et Auchlin définissent l'inférence non démonstrative comme « *toute inférence qui ne garantit pas la vérité de ses conclusions étant donné la vérité des prémisses.* » (Cf. Jacques Moeschler et Antoine Auchlin, *op. cit.*, p. 162).

⁵⁷ J. Moeschler et A. Auchlin, *op. cit.*, p. 164.

⁵⁸ Pour cette opposition, ces auteurs pensent que la sémantique traite des aspects vériconditionnels de la phrase tandis que la pragmatique étudie les aspects non vériconditionnels de la phrase énoncée.

écrivent à propos : « *Plus simplement, on définira la pragmatique de la manière suivante : La pragmatique = le sens de la phrase énoncée moins les conditions de vérité.* »⁵⁹

2.3.L'interprétation est fonction des acquis antérieurs du lecteur et de sa capacité à inférer

Une autre raison qui empêche de hiérarchiser les sens sur la base du critère de vérité est que chaque lecteur ne peut construire le sens que selon ses acquis antérieurs et ses capacités à mettre en relation les différentes informations mises à sa disposition. Ce qui amène à penser que tous les lecteurs n'ont pas les mêmes acquis. Et s'ils n'ont pas les mêmes acquis, il n'est pas raisonnable qu'ils soient jugés sur la même base. Nous pensons que ce que nous appelons acquis antérieurs ici et qu'on peut encore appeler savoirs encyclopédiques contribue considérablement à la construction du contexte et par ricochet, à celle du sens. Les théoriciens en lecture lui accordent, à ce titre, une part active dans l'apprentissage de celle-ci. Jean Pompougnac souligne de la façon suivante cette importance : « *Mais, quelle que soit la méthode, il apprend (le jeune lecteur) à partir d'un « horizon d'attente » qui résulte de la capitalisation d'acquis et des pratiques antérieures.* »⁶⁰ Patrice Deforges est de cet avis quand il définit la lecture comme un processus sélectif des repères, sélection qui se fait « *à partir de la perception sur la base d'une attente du lecteur déterminée par son expérience antérieure : expérience linguistique, contextuelle, psychologique, social et culturel.* »⁶¹

Ce sont donc nos acquis antérieurs qui nous ont permis de construire les sens relatifs aux *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. Impossible que lesdits sens soient évalués à l'aune du critère de vérité par rapport à ceux que peut proposer un autre lecteur, fût-il l'auteur des *Chroniques*. Car nous n'avons pas les mêmes acquis, pour une raison ou pour une autre. Nos acquis antérieurs nous permettent de lire et déterminent notre capacité à inférer et la vitesse avec laquelle nous inférons. En d'autres termes, plus on a des acquis, plus on est cultivés, plus on a de l'expérience, plus on infère rapidement et facilement, c'est-à-dire, moins on a des difficultés à interpréter des énoncés. Mais alors, si l'on ne peut évaluer les sens selon le critère de vérité, est-ce que cela veut dire qu'on ne peut pas du tout évaluer les sens construits lors de la lecture d'un énoncé ?

⁵⁹J. Moeschler et A. Auchlin, *op. cit.*, p.166.

⁶⁰ J. Pompougnac, « Apprendre à lire », in Rolande Causse (sous la dir. de), *L'enfant lecteur. Tout pour faire aimer les livres*, Revue Autrement, Série Mutations n° 97-mars 1988, Paris, Hatier/Gallimard, 1988, p. 19.

⁶¹ P. Deforges art. cit. p. 74.

2.4. Projet de lecture, pertinence et hiérarchisation des sens

Les propositions de Jean Pompougnac et Patrice Deforges sus-évoquées laissent déjà transparaître un élément très important pour cette réponse. L'un et l'autre parle respectivement d' « horizon d'attente » et d' « attente du lecteur ». Ces dénominations pour nous sont synonymes de ce que Charmeux appelle « projet de lecture » et que Deforges considère à juste titre comme l'un des facteurs déterminants de l'activité de lecture dont il donne les détails suivants : « *Qu'attend [le lecteur] de sa lecture ? Il peut lire pour se distraire, s'informer, chercher un renseignement, apprendre ... [...]* »⁶². Cette explicitation de Deforges correspond à ce que Charmeux nomme « situation fonctionnelle de la lecture » ou simplement « lecture fonctionnelle »⁶³.

Ces préalables permettent d'aboutir à des réponses aux questions que l'on s'est posées à la fin de la partie précédente à savoir, peut-on évaluer le sens ? sur quelle base se fait cette évaluation ? On dira donc que le projet de lecture est le seul lieu valable pour l'évaluation du sens. On peut évaluer le sens. Cependant, cette évaluation se fait non pas sur la base de sa vérité (celle du sens), mais sur la base de sa validité, de sa pertinence par rapport au projet que l'on s'est donné au début de la lecture. Car pour Charmeux, « *Construire du sens signifie construire une réponse aux questions que l'on se posait avant la lecture* »⁶⁴. L'aspect individualiste de ces propos a fait dire à Moeschler et Auchlin que « *la pertinence [du sens d'un énoncé] varie d'un individu à un autre* »⁶⁵. Projet de lecture, pertinence, voilà qui fait pour Charmeux, un cadre idéal et un critère fondé pour la hiérarchisation des sens d'un même énoncé quand elle déclare : « *Et de même, il est possible de hiérarchiser les lectures de manière objective à partir du nombre d'indices relevés et de leur pertinence par rapport au projet de lecture* »⁶⁶.

Charmeux estime également que le projet de lecture garantit la pluralité de sens d'un énoncé ou d'un texte. Elle justifie sa position en ces termes : « *Dans la mesure où tout texte peut être utilisé dans des projets différents, tout texte est donc susceptible de lecture plurielle* »⁶⁷. Dans cette lancée, pas étonnant qu'elle trouve ridicule le fait de juger le sens selon sa vérité et celui de parler d'erreur dans la construction du sens : « [...] *il est tout affair ridicule de la juger [la lecture ou la construction du sens d'un tiers] en terme de « vérité » ou*

⁶² *Idem*, p. 66.

⁶³ É. Charmeux, *op. cit.*, p. 57.

⁶⁴ *Idem*, p. 90.

⁶⁵ J. Moeschler et A. Auchlin, *op. cit.*, p. 182.

⁶⁶ É. Charmeux, *op. cit.* p. 45.

⁶⁷ *Ibidem*.

« d'erreur »⁶⁸. Le sens peut être évalué selon sa pertinence. Cette pertinence dépend du projet de lecture, et le projet de lecture lui-même est fonction du lecteur. Ainsi, selon qu'on a pour projet de déterminer les thèmes dont traitent les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*, on conclura facilement qu'elles traitent de la religion, du mariage, de la tradition, de la solidarité, de la reconnaissance, etc. ou alors, selon qu'on cherche à y déterminer la position de l'auteur par rapport au mariage tel qu'il est pratiqué ici, on dira qu'il ne partage pas la façon de faire des paysans de Tekevôm.

L'application de la pragmatique linguistique à la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* nous permet de tirer plusieurs implications que nous avons regroupées en fonction du rôle des indices dans la construction du sens et en fonction du statut du sens par rapport au lecteur. Le premier regroupement laisse voir que les indices ne sont que des supports, des prétextes à la construction du sens ; ce qui signifie que le texte n'a pas de sens en soi et que les mêmes indices ne sont pas pertinents pour tous les lecteurs. Cela a eu pour conséquence, les implications relevées au deuxième groupement, à savoir que tous les sens construits dans cette étude se valent dans la mesure où l'interprétation en pragmatique ne cherche pas le sens vrai, mais le sens valide dans un contexte donné et également parce que tout lecteur construit le sens à partir de ces acquis antérieurs et de son expérience, donc de sa culture. Ceci nous a permis de voir que le véritable cadre dans lequel un sens peut être évalué est celui du projet de lecture, sur la base de sa pertinence et non sur celle de sa vérité. Ce qui donne l'occasion de dire enfin que les sens des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* peuvent être évalués sur la base d'un projet et hiérarchisés selon leur pertinence par rapport audit projet. Et, dans ce sillage, on aura, non des sens vrais, supérieurs, les uns par rapport aux autres, mais, des sens valides et plus pertinents, les uns que les autres, par rapport à un projet précis.

⁶⁸ *Ibidem.*

CONCLUSION GÉNÉRALE

Nous sommes arrivé à la fin de cette étude qui a permis d'associer la pragmatique à la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. En l'intitulant « Pragmatique linguistique et interprétation multiple des textes : cas des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* de Guillaume Oyono Mbia », nous avons pour principal objectif de montrer qu'il est possible de lire lesdits textes en utilisant des concepts et des notions de la pragmatique. Ce qui a fait naître notre principale interrogation à savoir : qu'apporte la pragmatique linguistique à la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* de Guillaume Oyono Mbia ? Notre réponse étant, *a priori*, que l'intégration de la pragmatique à la lecture de ces textes garantit à ceux-ci une pluralité d'interprétations. Cette réponse a amené, naturellement, à se demander quelles sont les interprétations auxquelles cette lecture donne lieu, et, s'il y a parmi celles-ci, celles qui seraient plus vraies et par conséquent, supérieures aux autres. Pour la première de ces deux préoccupations, il a été dit qu'il est possible de lire les *Chroniques de Mvoutessi* comme l'expression des intentions de Guillaume Oyono Mbia dont le rappel d'une époque oubliée et le vœu de divertir ses lecteurs, et comme un appel au changement lancé par l'auteur à l'endroit de ses lecteurs, entres autres lectures. Par rapport à la deuxième préoccupation, nous avons dit, sous réserve d'arguments et d'exemples, qu'aucune des interprétations faites et pouvant être faites ici n'est plus vraie, ni supérieure aux autres parce que l'interprétation en pragmatique ne relève pas de la vériconditionnalité, c'est-à-dire qu'elle n'est pas fondée sur le critère de vérité.

Pour vérifier le fondement de toutes ces réponses provisoires, nous avons jugé utile de nous servir du volet inférentiel de la théorie de la pertinence développée par Dan Sperber et Deirdre Wilson. Ledit volet fait de l'interprétation des énoncés un processus cognitif complexe qui prend en compte, explicitement ou implicitement, consciemment ou inconsciemment, plusieurs facteurs parmi lesquels le texte (sous sa composante linguistique), le contexte, les connaissances encyclopédiques. Dans le cadre de cette théorie, l'interprétation des textes se base sur les indices qui sont à l'origine des hypothèses qui seront maintenues ou supprimées selon que le contexte les justifie ou pas.

Dans un souci d'intelligibilité, nous avons structuré notre travail en trois chapitres. Le chapitre 1, *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* : intentions de l'auteur et contexte d'énonciation, repose sur deux parties majeures : les intentions explicites de l'auteur qui ont permis de dire que Guillaume Oyono Mbia voudrait, comme il le dit, éveiller de nostalgiques échos chez ses contemporains tout en offrant à ces lecteurs des séances de divertissements. Pour ce qui est de la deuxième partie, Le contexte de production et de réception des *Chroniques de Mvoutessi 1*

et 2, elle a donné l'occasion de revenir sur cette notion capitale de la pragmatique pour voir que les Chroniques sont, de par leur production, situées au Cameroun, dans la grande région du sud du pays et particulièrement dans les régions du centre et du sud, juste après l'indépendance. Cette circonscription facile du contexte de production fait cependant face à une autre difficile, celle du contexte de réception. C'est en rapport à cette difficulté que nous avons choisi de présenter ce deuxième type de contexte en prenant pour paramètre les types de lecteurs dont les lecteurs contemporains de l'auteur, c'est-à-dire ceux qui partageraient, avec lui, le contexte de production ; les lecteurs invoqués ; le public générique et le public attesté. Nous avons souligné que le contexte de réception varie très facilement selon les lecteurs ce qui fait de lui un catalyseur de la pluralité des interprétations. Cependant, qu'il s'agisse du contexte de production, ou alors, de celui de réception, les deux pôles influencent la construction du sens.

Dans le chapitre 2 que nous avons intitulé Pragmatique linguistique : autres théories, autres sens pour *les Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*, nous nous sommes servi des concepts pragmatiques relatifs à trois théories différentes : la théorie des actes de langage, la théorie de l'inférence et la théorie de l'implicite, chacune d'elles (théories) faisant l'objet d'une partie. Ainsi, avec la théorie des actes de langage, il s'est avéré que les Chroniques peuvent être lues comme une collection d'actes de langage, comme un ensemble d'actes illocutoires. Car l'étude de cet aspect, à travers l'analyse des énoncés performatifs, a permis d'en relever une grande variété (appel, blâme, interrogation, ordre, conseil, suggestion, interdiction, etc.). La théorie de l'inférence a donné lieu à d'autres interprétations, le plus souvent, partielles et séquentielles des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. Ceci en exploitant les notions de sous-détermination, d'inférence et de connaissances encyclopédiques. L'implicite que nous avons abordé dans L'inférence et le processus inférentiel prend appui sur les différents types d'inférences avant de s'attarder sur le rôle des connaissances encyclopédiques dans la gestion de l'implicite. Là également, d'autres sens ont été construits. On a par exemple vu que c'est à tort que les habitants de Tekevôm attribuent la réussite de Maria à l'intervention arbitraire de Monti Professeur ; et que Thomas Ndôngô Medjô tient un discours mensonger devant ses frères lorsqu'il leur dit que le Professeur et son frère sont partis de chez eux, intentionnellement, pour leur rendre visite à Tekevôm alors qu'il sait très bien que sans la pluie, ils ne se seraient même pas arrêtés chez lui.

Au troisième chapitre, De la pragmatique à d'autres interprétations des *Chroniques Mvoutessi 1 et 2*, nous nous sommes donné pour tâche, de proposer d'autres lectures des textes de Guillaume Oyono Mbia et de démontrer enfin qu'aucune des interprétations n'est

plus vraie et, donc, plus à considérer voire, supérieure aux d'autres. Dans cette logique, le chapitre a été divisé en trois parties. La première a donné lieu à une lecture homogène des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2* comme un appel au changement lancé par l'auteur à l'endroit de ces lecteurs. Cet appel a pris beaucoup de déclinaisons : appel au changement de religion, appel au changement de mentalité, appel au changement de conceptions et appel au changement de mœurs. Dans la deuxième partie, nous avons proposé une interprétation différente de chacune des chroniques et mêmes des différents épisodes qui constituent la quatrième chronique Na-Mongô ou le voyage à Ebolowa. C'est dans cet ordre d'idées que nous avons pensé qu'il était possible de lire Le sermon de Yohannes Nkatefoé comme la conversion miraculeuse de Ko'oko Atemeteme ; La Petite Gare comme l'impuissance du « tout puissant » Silas Aloga ; Les sept fourchettes comme l'ignorance des paysans et Na-Mongô comme une mise en cause du mariage.

Ces lectures faites, nous avons eu l'occasion de donner les implications de l'application de la pragmatique à la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. Ces implications qui constituent la troisième partie du troisième chapitre nous ont fait dire que dans cette lecture plurielle, nous n'avons pas d'interprétation plus vraie, encore moins supérieure ou plus à considérer que d'autres. Pour soutenir cette affirmation, nous avons démontré que ces interprétations sont des interprétations pragmatiques. Et l'interprétation pragmatique ne cherche pas la vérité de l'énoncé. Elle ne peut donc pas être évaluée et hiérarchisée selon le critère de vérité. Par contre, elle peut l'être selon un autre critère : sa pertinence par rapport au projet de lecture mis en exécution par le lecteur.

Ce bilan fait, voyons à présent si le travail effectué tout au long de cette étude permet de valider nos hypothèses. D'abord, notre hypothèse générale. Nous avons dit au début de cette étude qu'avec la pragmatique linguistique, l'on peut aboutir à plusieurs interprétations en lisant les *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*. Ce qui se vérifie bel et bien au vu des différentes interprétations partielles ou globales que nous avons proposées durant cette lecture. Parmi celles-ci l'expression des intentions de l'auteur, l'appel au changement, la mise en cause du mariage, la critique des mauvais fonctionnaires, le discours mensonger du chef de village de Tekevôm, la dépravation des mœurs à Tekevôm, les honneurs mérités de Monti Professeur, la promesse tenue de Monsieur Jean-Pierre, et la liste reste loin d'être exhaustive.

Ensuite, la première hypothèse secondaire. L'on peut, compte tenu des sens proposés pour valider l'hypothèse générale pour dire que celle-ci également peut être validée. En effet,

en répondant à la question de savoir quelles sont les différentes interprétations auxquelles on peut aboutir en appliquant la pragmatique à la lecture des *Chroniques de Mvoutessi 1 et 2*, nous avons répondu qu'on peut construire plusieurs sens dont ceux qui viennent d'être évoqués : l'expression des intentions de l'auteur, l'appel au changement, la mise en cause du mariage, la critique des mauvais fonctionnaires, etc. Avec des indices, pris dans le texte, ces sens peuvent être acceptés dans la diversité de contexte qui caractérise la production et la réception des *Chroniques*.

Notre deuxième hypothèse secondaire, enfin, stipule que nous n'avons pas de sens vrais, ni supérieurs parce que la construction du sens, l'interprétation en pragmatique relève, non de la vériconditionnalité, mais de la non vériconditionnalité. Ceci se justifie par le fait que le sens n'est pas dans le texte, mais dans la tête du lecteur, comme le démontre Charmeux. C'est chaque lecteur qui construit le sens selon ses moyens. Et même, les indices qu'il utilise n'attirent par l'attention de tous les lecteurs, ils lui parlent de façon individuelle. Étant donné que les textes n'ont pas de sens en soi, le sens, bref, la construction du sens devient une affaire de subjectivité du lecteur. Ce qui échappe alors à la vérité et à la hiérarchisation à partir de la vérité. Pour éviter l'arbitraire absurde de ce critère, nous avons proposé, en accord avec Charmeux, de prendre pour critère d'évaluation et de hiérarchisation du sens sa pertinence par rapport à un projet de lecture donné. Dans ce cadre, l'on ne parlera pas de sens vrai, ni de sens supérieur, mais de sens valide et de sens plus pertinent en contexte et selon un projet de lecture.

L'approche pragmatique des textes apparaît, de ce qui précède, comme un outil approprié pour le développement de l'autonomie de lecture dans la mesure où elle fait sienne la lecture plurielle des textes en permettant au lecteur de construire le sens de celui-ci selon ses moyens en se basant sur un projet donné. Elle évalue le sens construit, non pas sur un critère extérieur stable (la vérité), mais sur la base d'un critère adaptable à tout lecteur. Ce qui peut contribuer considérablement à écarter le frustrant « hors sujet » et à redonner confiance au lecteur.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

A. ŒUVRES DE GUILLAUME OYONO MBIA

1. Corpus

Oyônô Mbia, Guillaume, (1986), *Chroniques de Mvoutessi 1*, 4^e édition, Yaoundé, Éditions CLE, coll. « pour tous ».

Oyônô Mbia, Guillaume, (1986), *Chroniques de Mvoutessi 2*, 4^e édition, Yaoundé, Éditions CLE, coll. « pour tous ».

2. Autres œuvres de Guillaume Oyono Mbia

Oyônô Mbia, Guillaume, (1964), *Trois prétendants... un mari*, Yaoundé, Éditions CLE.

Oyônô Mbia, Guillaume, (1970), *Jusqu'à nouvel avis*, Yaoundé, Éditions CLE, coll. « Théâtre ».

Oyônô Mbia, Guillaume, (1971), *Notre fille ne se mariera pas !*, Paris, ORTF/DAEC, coll. « Répertoire Théâtral Africain ».

Oyônô Mbia, Guillaume, (1972), *Chroniques de Mvoutessi 3*, Yaoundé, Éditions CLE, coll. « pour tous ».

Oyônô Mbia, Guillaume, (1979), *Le Train spécial de son Excellence*, Yaoundé, Éditions CLE.

B. ÉTUDES ENTIÈREMENT OU PARTIELLEMENT CONSACRÉES AUX CHRONIQUES DE MVOUTESSI 1 ET 2

Tala, Joseph-Modeste, (1983), « Chroniques de Guillaume Oyono M'bia », in Ambroise Kom, (sous la dir. de), *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française*, Sherbrooke/Paris, Éditions Naaman et A.C.C.T. pp. 119-120.

C. OUVRAGES (ET ARTICLES) THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

1. Ouvrages et articles théoriques

Adam, Jean-Michel, (1991), *Langue et littérature : analyse et pragmatique textuelle*, Paris, Hachette.

Adam Jean-Michel, (2005), *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*. Paris, Armand Colin.

- Ambroise, Bruno, (2013), « Pragmatiques de la vérité: sens, représentation et contexte, de G. Frege à Ch. Travis. », Corela [En ligne], HS-14 | 2013, mis en ligne le 25 juin 2014, consulté le 26 avril 2015. URL : <http://corela.revues.org/3082>
- Armengaud, Françoise, (1985), *La pragmatique*, 1^{ère} édition, Paris, PUF, coll. « Que-Sais-Je ? ».
- Austin, John Langshaw, (1970), *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, coll. « Ordre philosophique ».
- Baylon, Christian et Fabre, Paul, (1999), *Initiation à la linguistique*, Paris, Nathan.
- Benveniste, Émile, (1966), *Problèmes de linguistique générale*, tome I, Ed. Gallimard.
- Charmeux, Éveline, (1985), *Savoir lire au collège*, Paris, CEDIC.
- Deforges, Patrice, (1975), « La lecture », in *Manuel de linguistique appliquée*, Tome II, *la phonétique et ses applications (phonétique, lecture, orthographe*, sous la direction de J. Leif, cordonné par Frank Marchand, Delagrave), coll. « Éducation et pédagogie ».
- Dubois, Jean *et alii*, (1973) *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
- Ducrot, Oswald et Todorov, Tzvetan, (1972), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Points ».
- Ducrot, Oswald, (1984), *Le dire et le dit*, Paris, Les Éditions de minuit, coll. « Propositions ».
- Fodor, Jerry A. (1986), *La modularité de l'esprit*, Paris, Minuit.
- Gouvard, Jean-Michel, (1998) *LA PRAGMATIQUE. Outils pour l'analyse littéraire*, Paris, Armand colin.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, (2009), *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, 4^e Éd., Paris, Armand Colin, coll. « U ».
- Lafont, Robert et Gardès-Madray, Françoise, (1976). *Introduction à l'analyse textuelle*, Paris, Larousse université, Coll. « Langue et langage ».
- Maingueneau, Dominique, (1990), *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas.
- Maingueneau, Dominique, (2010), *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*, Paris, Armand Colin.
- Mbala Ze, Barnabé, (2001), *La Narratologie revisitée. Entre Antée et Protée*, Yaoundé, PUY, coll. « Connaissances de ... ».
- Ministère de l'Éducation Nationale, (1996), *Textes de référence pour le professeur de français au second cycle des lycées*, Tome I, Yaoundé, MINEDUC/Cameroun.

- Moeschler, Jacques et Auchlin, Antoine, (2009), *Introduction à la linguistique contemporaine*, 3^e édition, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus ».
- Moeschler, Jacques, (2000), « La pragmatique aujourd'hui: état de l'art », [en ligne] URL : <http://www.unige.ch/lettres/linguistique/moeschler/publication/pdf/pragmatique.pdf>.
- Paveau, Marie-Anne et Sarfati, Georges-Élia, (2003), *Les grandes théories de la linguistique. De la grammaire comparée à la pragmatique*, Paris, Armand Colin, coll. « U ».
- Paveau, Marie-Anne, (2012), « L'analyse linguistique du texte littéraire. Une fausse évidence », in *Le français aujourd'hui*, 175 (2011), pp. 83-94, <http://hal.archives-ouvertes.fr>.
- Pompougnac, Jean, (1988), « Apprendre à lire », in Rolande Causse (sous la dir. de), *L'enfant lecteur. Tout pour faire aimer les livres*, Revue Autrement, Série Mutations n° 97-mars 1988, Paris, Hatier/Gallimard.
- Quéré, Louis, (1990), « La pertinence. Communication et cognition (Dan Sperber et Deirdre Wilson) », In: *Réseaux*, 1990, volume 8 n°42. pp. 110-111.
- Rabatel, Alain, (2005), « La construction inférentielle des valeurs », Cahiers de Narratologie[En ligne], 12 |, mis en ligne le 20 avril 2005, consulté le 05 avril 2015. URL : <http://narratologie.revues.org/29> ; DOI : 10.4000/narratologie.29.
- Reboul, Anne et Moeschler, Jacques, (1998), *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*, Paris, Seuil, coll. « Points ».
- Reboul, Anne, (1995), « La pragmatique à la conquête de nouveaux domaines : la référence », in *L'information grammaticale* 66, mise en ligne dans le site du CNRS.
- Recanati François, (1979). *La transparence et l'énonciation : pour introduire la pragmatique*, Paris, Seuil.
- Recanati, François, (1981), *Les énoncés performatifs : contribution à la pragmatique*, Paris, Minuit.
- Barthes, Roland, (1973), « Texte théorie du texte », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 avril 2015. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/theorie-du-texte/>
- Saint-Pierre, Madeleine, (1998), « Une approche pragmatique cognitive de l'interaction personne/système informatisé », Alsic [En ligne], Vol. 1, n° 1 | 1998,

document alsic_n01-rec2, mis en ligne le 15 juin 1998, consulté le 04 mai 2013. URL: <http://alsic.revues.org/1430> ; DOI : 10.4000/alsic.1430

Sarfati G.-E. (2002), *Précis de pragmatique*, Paris, Nathan.

Sarfati G-É, (2012) *Dictionnaire de pragmatique*, Paris, Armand colin.

Sartre, Jean-Paul, (1948), *Qu'est-ce que la littérature*, Gallimard, coll. « IDÉES ».

Sperber, Dan. & Wilson, Deirdre, (1986), *Relevance: Communication and cognition*, Oxford, Basil Blackwell. Traduction française (1989): *La Pertinence : communication et cognition*, Paris, Minuit.

2. Ouvrages méthodologiques

Aktouf, Omar, (1985), *Méthodologie des sciences sociales et approches qualitatives des organisations*, Montréal, PUQ.

Beaud, Michel, (2001), *L'Art de la thèse. Comment préparer et rédiger une thèse de doctorat, un mémoire de DEA ou tout autre travail universitaire ?* Paris, Editions La Découverte.

Grawitz, Madeleine, (1996), *Méthodes des sciences*, Paris, Dalloz, 110^e édition.

Mace, Gordon, (1998), *Guide d'élaboration d'un projet de recherche*, Paris, PUF.

Ouellet, André, (1999), *Processus de recherche*, Québec, PUQ.

D. WEBOGRAPHIE

<http://alsic.revues.org/1431430>; I: 10.4000/alsic.1430

http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=977

<http://hal.archives-ouvertes.fr>.

<http://librairienumeriqueafricaine.com/livrel/trois-pretendants-mari>

http://tabapsi.blogspot.com/2013/03/guillaume-oyono-mbia-une-vie-au-service_21.html

<http://www.africansuccess.org/visuFiche.php?lang=fr&id=127>

<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/437062/Guillaume-Oyono-Mbia>

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reso_07517971_1990_num_8_42_21

<http://www.treccani.it/enciclopedia/guillaume-oyono-mbia/>

<http://www.universalis.fr/encyclopedie/theorie-du-texte/>

<http://alsic.revues.org/1430> ; DOI : 10.4000/alsic.1430

[http://www.unige.ch/lettres/linguistique/moeschler/publication pdf/pragmatique.pdf](http://www.unige.ch/lettres/linguistique/moeschler/publication%20pdf/pragmatique.pdf).

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.....	i
REMERCIEMENTS.....	ii
RÉSUMÉ.....	iii
ABSTRACT	iii
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
1. Objet de l'étude : interprétation des textes littéraires	2
2. Motivations du choix du sujet	2
3. Intérêts de l'étude	3
4. Revue de la littérature.....	4
4.1. L'intégration de la pragmatique à l'étude des textes littéraires	4
4.2. Pragmatique et construction du sens (compréhension) des énoncés	7
4.3. Etudes sur les <i>Chroniques de Mvoutessi</i>	12
5. Problème et hypothèse générale	12
6. Problématique et hypothèses secondaires.....	13
7. Cadre théorique et méthodologie.....	14
7.1. Cadre théorique	14
7.1.1. Pragmatique : précision terminologique	14
7.1.2. La théorie de la pertinence	16
7.1.2.1. La théorie de l'inférence	16
7.2. Méthodologie	18
8. Plan du travail.....	19
CHAPITRE I : CHRONIQUES DE MVOUTESSI 1 ET 2 : INTENTIONS EXPLICITES DE L'AUTEUR ET CONTEXTE D'ÉNONCIATION	20
A. LES INTENTIONS OU VISÉES (EXPLICITES) DE L'AUTEUR.....	21
1. Rappel d'une époque oubliée	22
2. Une séance de divertissement.....	23
B. CONTEXTE D'ÉNONCIATION DE <i>CHRONIQUES DE MVOUTESSI 1 ET 2</i>	24
1. Le contexte : précision terminologique et contenu.....	25
1.1. Qu'entend-on par contexte ?.....	25
1.2. Constituants du contexte	26
1.3. Le contexte dans la lecture des textes littéraires	27
2. Le contexte de production des <i>Chroniques de Mvoutessi 1 et 2</i>	28

2.1.	Le temps.....	28
2.1.1.	Le contexte temporel de production.....	29
2.2.	L'espace.....	30
2.2.1.	Le Cameroun.....	31
2.2.2.	Le sud Cameroun.....	31
2.2.3.	L'Angleterre.....	32
3.	Le contexte de réception.....	33
3.1.	Les lecteurs contemporains de l'auteur.....	34
3.2.	Le lecteur invoqué.....	35
3.3.	Le public générique.....	36
3.4.	Le public attesté.....	38
CHAPITRE II : PRAGMATIQUE LINGUISTIQUE : AUTRES THÉORIES, AUTRES SENS POUR LES CHRONIQUES DE MVOUTESSI 1 ET 2.....		40
A.	CONCEPTS RELATIFS À LA THÉORIE DES ACTES DE LANGAGE.....	41
1.	Bref aperçu de la théorie des actes de langage.....	42
2.	Énoncés performatifs dans les <i>Chroniques</i> : classification de Baylon et Fabre.....	43
2.1.	Les énoncés à performativité lexicalement dénommée.....	44
2.2.	Les énoncés à performativité indiquée autrement.....	45
2.3.	Les énoncés à performativité non exprimée.....	48
B.	CONCEPTS RELATIFS A LA THÉORIE DE L'INFÉRENCE.....	50
1.	La sous-détermination.....	50
1.1.	La sous-détermination illocutoire.....	51
1.2.	La sous-détermination linguistique de la référence.....	52
2.3.	La sous-détermination liée au contexte.....	53
C.	L'INFÉRENCE ET LE PROCESSUS INFÉRENTIEL.....	55
1.	Quelques inférences intra-textuelles.....	55
2.	Inférence extra-textuelle.....	57
3.	Connaissances encyclopédiques et décryptage de l'implicite.....	58
CHAPITRE III : DE LA PRAGMATIQUE À D'AUTRES INTERPRÉTATIONS DES CHRONIQUES MVOUTESSI 1 ET 2.....		61
A.	<i>CHRONIQUES DE MVOUTESSI 1 ET 2</i> : UN APPEL AU CHANGEMENT.....	62
1.	Le sermon de Yohannes Nkatefoé : « changeons de religion ».....	64
2.	La petite pare : Fonctionnaires, changeons de mentalité.....	65
3.	Les sept fourchettes : paysans changeons de conceptions.....	66

4.	Na-Mongô : changeons nos mœurs	67
B.	UNE AUTRE LECTURE DES DIFFÉRENTES CHRONIQUES	68
1.	Le sermon de Yohannes Nkatefoé ou la conversion miraculeuse de Ko'oko Atemeteme.....	69
2.	La petite gare : l'impuissance du « tout puissant ».....	70
3.	Les sept fourchettes ou l'ignorance des paysans	71
4.	Na-Mongô ou le voyage à Ebolowa : les honneurs mérités de Monti Professeur.....	71
4.1.	La tornade : ordre ou conseil de la nature ?.....	72
4.2.	J'ai dit à mon fils... : le mariage en question	73
4.3.	Monti Professeur s'en va : le grand départ	74
4.4.	La Mercedes Benz : le départ pour la France ?.....	75
4.5.	« ...Un truc ...quelque chose ...une boîte, quoi » ou la promesse tenue de Monsieur Jean-Pierre	75
C.	IMPLICATIONS DE L'APPLICATION DE LA PRAGMATIQUE A LA LECTURE DES CHRONIQUES DE MVOUTESSI 1 ET 2.....	77
1.	Des indices/ Indicateurs et leur rôle	77
1.1.	Indices/texte : support de la construction du sens.....	78
1.2.	Le texte n'a pas de sens en soi	79
1.3.	Les mêmes indices ne parlent pas à tout le monde	80
2.	Le lecteur et le statut du sens construit.....	82
2.1.	Les différents sens se valent.....	82
2.2.	L'interprétation en pragmatique est non vériconditionnelle	83
2.3.	L'interprétation est fonction des acquis antérieurs du lecteur et de sa capacité à inférer.....	84
2.4.	Projet de lecture, pertinence et hiérarchisation des sens.....	85
	CONCLUSION GÉNÉRALE	87
	RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	92
	TABLE DES MATIÈRES	97